This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

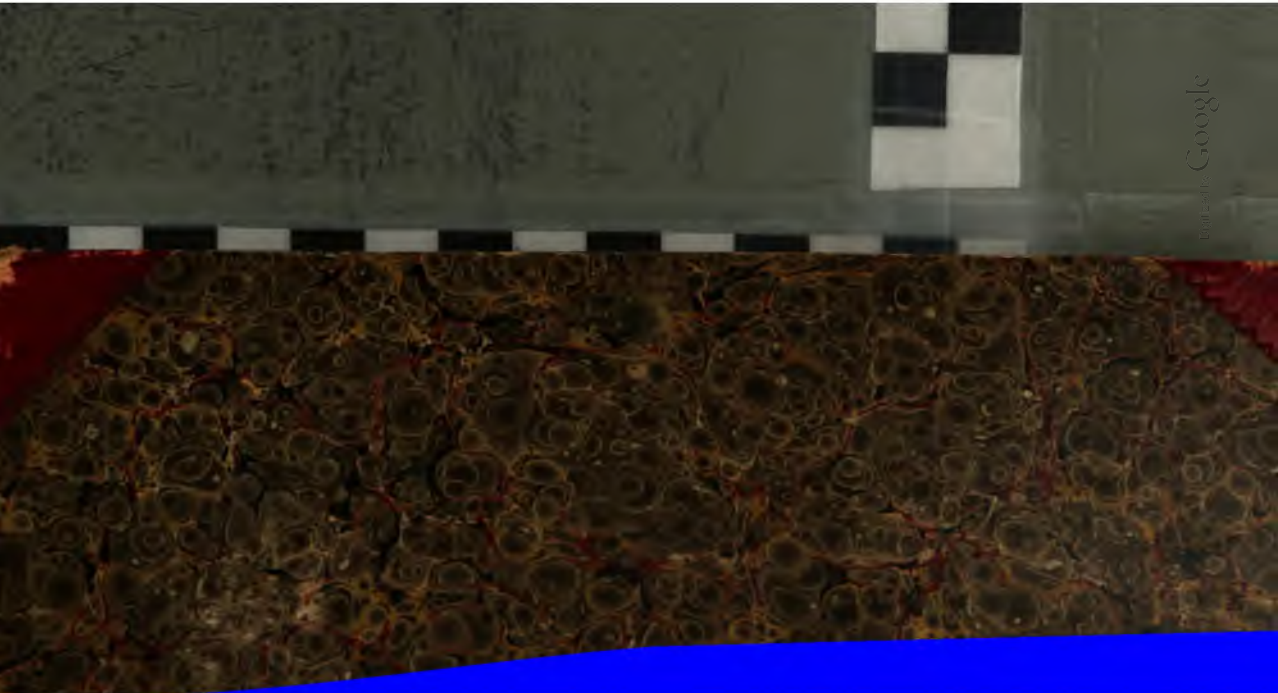
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

H. P. de Bathe, Bart.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAURICE DE TREUIL

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Digitized by Google

MAURICE DE TREUIL

PAR

AMEDÉE ACHARD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, Ne 14

1858

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ2152
A2M3
1858

PREMIÈRE PARTIE

265 876 a

Digitized by Google

Digitized by Google

I

Il est onze heures du soir. Un silence profond enveloppe les rues qui avoisinent la place Vintimille. On n'entend pas d'autre bruit que le roulement périodique de l'omnibus qui monte et qui descend la rue de Clichy, et dont les roues pesantes cahotent sur le pavé. Quelques portes retombent çà et là sur leurs gonds, et tout se tait. Le quartier dort comme une ville de province.

En ce moment, un jeune homme s'arrêta devant la porte d'une maison qui occupait l'angle de la rue de Douai, frappa vivement, entra, et, prenant des mains du concierge un bougeoir tout allumé, monta lestement les cinq étages qui le séparaient de son appartement.

Le concierge le suivit quelque temps des yeux.

« Il ne fredonne pas, murmura-t-il, il ne dit

Digitized by Google

rien!... mauvaise nouvelle.... Pauvre garçon!... Après ça, il est si fier! »

Ce court monologue n'était pas fini que déjà le jeune homme atteignait le cinquième étage et entrait chez lui. Il jeta son paletot sur un meuble, alluma deux bougies, en prit une, l'éleva au-dessus de sa tête, et, se tenant debout devant un tableau que portait un grand chevalet, le regarda longtemps avec une scrupuleuse attention.

« Ce n'est pas mal, dit-il enfin et comme s'il se fût parlé à lui-même, mais ce n'est pas encore cela! »

Il fit deux pas en arrière, et, projetant la lumière tour à tour sur toutes les parties du tableau, il en examina l'ensemble et les détails avec le soin minutieux d'un expert qui veut se rendre compte des qualités et des défauts de l'ouvrage soumis à son examen.

« Oui, oui! reprit-il à demi-voix et comme s'il eût voulu achever sa pensée, l'air joue à travers ces arbres, il y a du mouvement dans ces eaux, la couleur est bonne; mais ce qui manque à ce tableau.... c'est.... eh pardieu! c'est l'étude, c'est le travail! »

Il frappa du pied et marcha au hasard dans l'atelier, les mains dans ses poches, la tête baissée.

« Les imbéciles! ajouta-t-il en haussant les épaules, ils m'ont fait mille compliments; c'était à

Digitized by Google

qui me serrerait la main. Quel beau chœur d'éloges!... Ils m'ont promis la gloire et la fortune.... j'alliais par un accord heureux le génie à la jeunesse! Je me suis regardé dans une glace pour voir si les lauriers ne poussaient pas autour de mon front! Et tout cela pour un peu d'habileté de main, pour de la facilité.... pour du faire! Les plus audacieux se sont permis quelques timides observations. Quels sots! Ce matin, je trouvais mon tableau passable, et, depuis qu'ils m'ont assommé de leurs louanges, j'éprouve d'horribles démangeaisons de le crever d'un coup de pied!... »

Il se retourna brusquement et regarda le tableau en riant.

« Après tout, il est acheté, reprit-il; que ceux qui l'ont payé le gardent! »

Comme il achevait de parler, il aperçut près de la porte, sur le parquet, un morceau de papier plié en quatre en forme de lettre.

L'artiste ramassa le papier.

« Maurice de Treuil.... Tiens, c'est pour moi! » dit-il.

Il rompit le cachet et lut ces quelques mots :

« Mon cher voisin,

« Si vous ne rentrez pas trop tard, venez donc prendre une tasse de thé avec moi; vous m'appor-

Digitized by Google

terez les nouvelles que j'attends avec une si vive impatience.

« LAURE.

« P. S. *Trop tard* veut dire après minuit. »

Maurice tira vivement sa montre.

« Onze heures trois quarts! dit-il, je suis dans les limites.... j'y cours.... »

Il prit un flambeau, ferma sa porte à clef et alla sonner à une porte qui se trouvait au niveau de la sienne, mais dans un autre corps de logis.

Un léger frôlement de robe annonça que Laure veillait, et presque aussitôt cette porte s'ouvrit.

Une jeune fille un peu confuse et rougissante parut sur le seuil et tendit la main à Maurice.

« Je désespérais presque de vous voir, dit-elle; mais entrez. Ma tante m'a chargée de l'excuser auprès de vous; elle n'est plus jeune et s'est bravement couchée sans plus attendre.

— Tant mieux, » répondit Maurice, qui suivit Laure dans une petite pièce dont l'unique fenêtre donnait sur une terrasse.

Cette pièce, grande au plus comme un boudoir et tapissée en perse, tirait son plus bel ornement de la terrasse, où l'on voyait une profusion extraordinaire de fleurs. Des fils de fer, attachés d'un côté à la toiture et de l'autre à la rampe, permettaient aux liserons et aux pois de senteur de grimper jus-

Digitized by Google

qu'aux ardoises, si bien que, la fenêtre ouverte, on se trouvait dans un cabinet de verdure plein de fraîcheur et de parfums.

Deux ou trois siéges de bois rustique étaient disposés sous l'ombre mobile de ce léger feuillage : c'était le coin de la rêverie et de l'intimité ; le reste de la terrasse appartenait à la promenade.

Quand Maurice eut pénétré dans le boudoir qui faisait comme une antichambre au balcon, Laure se retourna vivement et porta la lumière du flambeau en plein sur la poitrine du jeune artiste. Une expression de profond désappointement se peignit sur sa physionomie.

« Eh bien ! dit-elle, rien encore ?

— Oh ! si, j'ai la croix, » répondit Maurice d'un air tranquille.

Le visage de Laure se colora d'une vive rougeur.

« Et lui qui ne disait rien ! reprit-elle avec un accent de reproche ; mais il fallait me le crier du bas de l'escalier !

— Au risque de réveiller tout le monde ?

— Qu'importe ? j'aurais été heureuse cinq minutes plus tôt. »

Après avoir rappelé en prose et sans y penser le fameux cri du vieil Horace, Laure courut vers une boîte à ouvrage qu'elle ouvrit. Elle coupa un bout de ruban rouge et le noua avec un geste mignon à

Digitized by Google

la boutonnière de Maurice. Ses doigts tremblaient un peu.

« Là, dit-elle en se reculant pour mieux juger de l'effet, vous êtes superbe! »

Maurice prit les deux mains de Laure entre les siennes.

« Ainsi, dit-il, vous aviez pensé....

— Oh! j'en étais sûre.... quelque chose me disait que vous auriez la croix.... Vous avez tant de talent!

— Eh bien! ce quelque chose ne me parlait pas, à moi. Me décorer pour si peu! Le ministre pousse la munificence jusqu'à la prodigalité. Ce n'est plus une récompense, c'est de la fantaisie. »

L'amertume de cette réponse, dont la raillerie, comme une arme à deux tranchants, atteignait à la fois la personnalité même de Maurice et celle du ministre, ne pouvait échapper à Laure.

« Vous êtes injuste, reprit-elle avec force, doublement injuste. Prenez garde; un si grand excès de modestie cache peut-être beaucoup d'orgueil.

— Il se peut, reprit Maurice. Depuis le commencement de cette journée qui jettera mon nom aux quatre vents de la publicité, je sens en moi je ne sais quels bouillonnements où la colère, mille regrets et d'incroyables désirs, ont autant de part que l'espérance!... Vous avez bien fait de m'écrire : nous causerons, et votre présence achèvera de calmer cette espèce de fièvre. »

Digitized by Google

Laure et Maurice passèrent sur le balcon. De la hauteur extrême où il était situé, la rue de Douai étant elle-même très-élevée, ce balcon dominait Paris presque tout entier. La nuit était claire. Cet océan de toits et de cheminées, qui du nouveau quartier bâti sur les jardins de l'ancien Tivoli s'étend jusqu'au Luxembourg, était comme noyé dans une brume transparente d'où saillaient, à des distances diverses, les tours et les dômes indécis de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, du Panthéon, pareils à des vaisseaux à demi naufragés. Rien, si ce n'est l'Océan, ne donne plus que Paris, vu la nuit et de haut, la pensée de l'infini; le regard se perd dans un horizon sans limites; des myriades d'étincelles piquent l'obscurité, semblables à cette poussière d'or que le phosphore allume parmi les flots. Le roulement lointain des voitures courant sur le pavé rappelle le mugissement sourd de la mer sur le rivage, et remplit l'espace de murmures. Les contours s'effacent, et cette trompeuse clarté dont la nuit s'enveloppe, mêlée à ces bruits confus, prête à la grande ville des proportions immenses et des grâces magiques dont la pensée rêveuse interroge la mystérieuse profondeur.

Laure et Maurice, tout entiers à la magnificence de ce spectacle, restèrent quelques instants silencieux. Ils étaient accoudés sur la rampe du balcon et regardaient devant eux. Du milieu de quelques

Digitized by Google

grands marronniers groupés dans un jardin, à quelques pas de la rue de Douai, s'échappaient les mélodies éclatantes d'un rossignol; un vent léger passait, comme un soupir de l'été, dans le feuillage frémissant; jamais plus belle nuit n'endormit Florence ou Venise.

Un flot de sang jeune monta au cœur de Laure, qui respirait avec délices cet air enivrant. Elle entr'ouvrit les lèvres sous l'effort d'un soupir à demi étouffé, et la première, se tournant du côté de Maurice :

« Voilà que la carrière vous est ouverte, dit-elle, vous n'avez plus qu'à marcher.

— Et où irai-je ?. demanda Maurice.

— Où vont le talent et la jeunesse, l'espérance et le travail.

— Vous croyez donc à tout cela?... J'en ai vu beaucoup qui travaillaient en espérant; j'en ai vu quelques-uns qui avaient, avec la jeunesse, quelque chose qui serait devenu du talent.... Où sont-ils à présent? La mort et la bohême se les sont partagés.

— Vous m'étonnez et, laissez-moi vous le dire, vous m'affligez, mon ami, répondit Laure d'une voix doucement émue. Pourquoi cette amertume en présence d'une récompense si haute qu'elle est comme la consécration publique de votre mérite? Nous nous sommes rencontrés au temps des pro-

Digitized by Google

spérités, bien jeunes l'un et l'autre; plus tard nous nous sommes revus au temps de la pauvreté : alors nous avons abordé les épreuves de la vie, vous avec le courage d'un homme, moi avec la résignation d'une femme; tous deux nous les avons surmontées selon les ressources qui étaient en nous, vous dans tout le vif éclat d'un succès auquel l'avenir réserve d'autres triomphes, moi dans l'humilité d'une profession qui donne à ma vie cachée le pain quotidien. Et quand je croyais vous voir heureux, plein de confiance dans les jours futurs, je vous surprends triste, railleur, presque découragé! Pourquoi? Ce n'est pas la première fois que je remarque en vous cette disposition, où il entre plus d'irritation que de justice; déjà elle s'est montrée en bien des circonstances. Quelle en est la cause? Vous êtes jeune, de nombreuses sympathies vous entourent; vous portez fièrement un nom honorable; votre réputation a pris le vol comme un vaillant oiseau qui s'élance hors du nid; vous avez devant vous l'espace et la liberté : que vous manque-t-il? que cherchez-vous et pourquoi ce dédain? Vous avez l'esprit trop haut placé pour descendre à ces plaintes de convention sous lesquelles tant de médiocres artistes dérobent leur impuissance. Vous savez que l'avenir appartient aux hommes de bonne volonté. Pourquoi, maintenant que vous touchez aux régions ouvertes, cette lassitude et cet affaissement? Dieu n'a-t-il pas béni

Digitized by Google

vos efforts? Encore une fois, pourquoi cette amertume? »

Une émotion qu'elle essayait vainement de comprimer gonflait la poitrine de Laure; elle saisit la main de Maurice :

« Pardonnez-moi de vous parler ainsi, reprit-elle; mais les mêmes infortunes ont créé entre nous je ne sais quelle parenté, et je vous suis attachée par les liens d'une affection qu'aucune chose n'altérera.

— Oui ! oui ! s'écria Maurice, je le sais, vous êtes bonne et courageuse; la souffrance vous a donné l'âme d'une sœur de charité; mais pour vous répondre franchement, il faudrait descendre au plus profond de mon être, et soulever un à un les plis du cœur où bouillonne en grondant cette amertume dont vous parlez ; elle existe, je le sais, mais je ne connais que deux personnes avec qui j'oserais faire ce triste voyage, vous et.... »

Ici Maurice hésita.

« Philippe Duverney, n'est-ce pas? dit Laure.

— Oui.

— Il vous aime, lui aussi; je m'en suis aperçue à ses rudes conseils, à la rareté de ses éloges, à ses âpres remontrances.

— Oh! il ne me les épargne pas ; mais ce sont de ces coups de fouet qui stimulent l'ardeur, comme les breuvages amers qui rendent l'énergie aux es-

Digitized by Google

tomacs affadis par les boissons sucrées; on sent une main amie sous l'impétuosité du blâme. Eh bien! lui seul peut-être se doute de ce que j'éprouve, mais il n'en devine pas encore toute la vivacité.

— Qu'est-ce donc?

— Rien et tout. Vous me dites que j'ai du talent: je le crois, je le sens, et, pourquoi ne le dirais-je pas avec une franchise entière? je le sens plus encore peut-être que je n'en conviens; mais de là vient mon supplice.

— Je ne vous comprends plus.

— Oh! vous allez me comprendre. Ce talent qu'on m'accorde, que j'ai en germe, qu'est-ce? une faculté heureuse; il ne serait réel et vigoureux qu'à la condition d'y joindre le travail, la recherche, l'étude patiente et longue. On me loue pour des qualités d'exécution qui ne mériteraient même pas qu'on y prît garde; mais le reste, ce qui est à moi, ce que j'ai pu y mettre de ma substance, le voit-on? Et cependant là seulement est la véritable force de l'artiste, la chose par laquelle il crée.... et par laquelle il survit. Ah! qu'on le verrait bien vite, si j'avais le temps de creuser ce que j'ébauche!

— Que ne le prenez-vous?

— Eh! le puis-je? Il faut vivre. Comme un laboureur imprudent, je fauche les gerbes avant que le soleil ait mûri l'épi. Comprenez-vous à présent? Il me vient des rages solitaires en comparant ce que

Digitized by Google

je fais à ce que je pourrais faire, si le besoin ne m'aiguillonnait pas.

— Ce besoin, Maurice, est-il un besoin ?

— Oh ! je serai sincère avec vous !.... Si je rompais avec le monde, si je m'enfermais dans une solitude profonde, si je vivais entre une toile et ma palette, peut-être acquerrais-je ce qui me manque ; mais au prix de quelles privations !... N'ai-je pas mon passé dont je me souviens, et n'ai-je pas sucé avec le lait des habitudes de vie élégante qui me montent à la tête, comme ces bouffées du vent d'avril qui mettent les forêts en rumeur et les remplissent de chants d'oiseaux ? »

Laure courba son front entre ses mains. Si Maurice l'avait regardée, peut-être aurait-il découvert une grosse larme suspendue à ses cils ; mais il ne la vit pas.

« Vous l'avouerai-je ? reprit-il avec une âpre véhémence ; j'ai peur de la pauvreté, j'ai peur de la gêne, j'ai peur de la lutte, parce qu'elle entraîne après elle des souffrances dont je suis las ! Je suis fier, chose étrange, du talent que je ne montre pas, et je rougis presque de celui qui m'a valu tant d'applaudissements. Et voyez jusqu'où va cette bizarrerie : les louanges qu'on m'adresse, bien loin de me réjouir, m'irritent et me froissent. Je me sens supérieur à cette réputation naissante qui me les attire, et j'éprouve d'amers découragements en

Digitized by Google

pensant que jamais peut-être je n'irai au delà de cette limite que mes premiers efforts ont touchée.

— Oui.... je vous comprends et je vous plains! murmura Laure tout bas.

— Ah! si j'étais riche! non pas riche même, bien que ma nature ait un secret appétit de luxe, mais seulement si j'avais le loisir de travailler à mon heure et au gré de mon inspiration, si j'avais cette aisance qui permet de choisir et de creuser, peut-être arriverais-je à quelque chose!... Mais non, il faut travailler vite, parce qu'il faut produire beaucoup. »

Maurice fit quelques pas sur la terrasse au hasard, et passa la main dans ses cheveux comme pour chasser une pensée fatigante. L'air frais de la nuit caressait son front brûlant, et calmait doucement la fièvre qui l'agitait.

« Mais vous, dit-il en se rapprochant de Laure après un long silence, vous ne me dites rien, et cependant, vous aussi, vous avez vos tristesses et vos ennuis.

— Oh! moi, je donne des leçons, j'en donne même beaucoup. Ce que je gagne nous permet de vivre honnêtement, ma tante et moi, dans ce réduit, et si cette chère tante, dont mon travail adoucit les derniers jours, n'était pas un peu malade, je serais heureuse. »

Digitized by Google

Et Laure détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui roulaient sur ses joues.

« Tant mieux, répondit Maurice, c'est bien le moins qu'un peu de bonheur visite cette retraite habitée par tant de courage et de résignation! »

Il se rapprocha de Laure, et lui prenant la main : « Vous avez noué ce ruban à ma boutonnière, reprit-il, vos doigts ont ennobli cette récompense qu'un jour peut-être je mériterai. Laissez-moi attacher un autre souvenir à ce moment. Plus tard, si la vie nous sépare, il vous rappellera un ami qui, quoi qu'il arrive, et en toutes circonstances, vous gardera une profonde et sincère affection. »

Laure laissa sa main aux mains de Maurice, qui, tirant une bague de son doigt, la passa à celui de la jeune fille.

« Prenez-la et gardez-la; ce bijou me vient de ma mère, lui dit-il, je ne sais personne de plus digne que vous de la porter. Puisse-t-elle vous donner tout le bonheur que vous méritez! »

Laure regarda Maurice sans parler; ce n'était pas cela qu'elle attendait, et c'était peut-être plus que cela; une incroyable émotion lui serrait la gorge et l'empêchait de répondre. Elle craignait d'exprimer trop froidement ou trop vivement ce qu'elle éprouvait, et sentait comme une tempête dans son cœur.

Comme une mer qui s'apaise et s'endort sur le rivage qu'elle a battu, le tumulte de Paris allait

Digitized by Google

s'affaiblissant; tout à l'heure c'était une rumeur, maintenant ce n'était plus qu'un murmure. Le rossignol ne chantait plus. Il semblait à Laure que cette heure fugitive décidait du reste de sa vie. Du balcon où elle était placée, on voyait une lumière dans l'atelier de Maurice. Au commencement de leur entretien, elle était brillante comme une étoile, et depuis quelques minutes elle s'éteignait lentement avec de brusques réveils. Laure ne pouvait détacher ses yeux de cette clarté mourante. Elle y voyait comme l'image d'une espérance longtemps abritée dans le silence de son cœur. Encore quelques instants, et elle allait disparaître pour toujours. Avec quelle tristesse n'en suivait-elle pas les vacillements!

Maurice, lui aussi, regardait cette lumière qu'il avait oubliée en sortant de son atelier.

« Voyez-vous cette lampe qui meurt dans la nuit? dit-il tout à coup à Laure.... Comme elle rayonnait tout à l'heure! A présent elle pâlit, elle va s'éteindre. Si j'étais poëte, je vous dirais que c'est là l'image de ma vie. Elle aura brillé une heure, puis elle finira faute d'un peu d'huile.... un peu d'huile couleur d'or! »

La lampe jeta un dernier et vif rayon et mourut. L'atelier devint noir. Laure frissonna de la tête aux pieds. Secouant la tête comme s'il avait voulu détourner le cours de ses pensées : « Savez-vous quel

Digitized by Google

hasard a le plus contribué à me rendre aujourd'hui si morose? reprit Maurice.

— Non, dit Laure.

— C'est l'enthousiasme d'un imbécile.... Vous connaissez M. Closeau du Tailli?

— Oui, un peu.

— C'est déjà trop. Il était à la grande cérémonie qui réunissait tant d'artistes et de curieux au Louvre. A l'appel de mon nom, et avant que j'aie pu me mettre en garde contre ses transports, il a ouvert les bras et m'a sauté au cou avec de tels cris et de si bruyants témoignages d'amitié, que mes camarades ont failli éclater de rire. Je l'aurais étranglé de bon cœur.

— On dit en effet qu'il vous aime beaucoup.

— Il m'assassine. Je ne sais d'où cette passion lui est venue. Il grimpe à mon atelier sous mille prétextes.... que dis-je? sans prétextes même; il marche dans mon ombre. C'est mon Pylade. Il adore les arts, et il assomme les artistes.... C'est une calamité. Ne s'est-il pas mis en tête de me conduire chez des amis qu'il a à la campagne du côté de Marly?

— Chez M. Sorbier?

— Précisément. Qu'est-ce que c'est que ce M. Sorbier? Il y a une Mme Sorbier sans doute?

— Mais oui.

— Et que font-ils ensemble, ces deux Sorbier?

Digitized by Google

sont-ils banquiers, négociants, sous-préfets en retraite, horticulteurs, amis des arts?

— Rien de tout cela. Ils arrivent de Pithiviers et vivent de leurs rentes.

— Bien ; vous voulez dire qu'ils s'ennuient de leurs rentes. M. Closeau du Tailli m'en a fait un éloge qui m'a épouvanté. Je me méfie de gens qu'il aime tant. Faut-il qu'ils soient engourdis dans leurs millions!... car ils ont des millions?

— Plusieurs, deux ou trois.

— Eh! mon Dieu! où les ont-ils pris?

— Ils les ont gagnés....

— Pris ou gagnés, c'est tout un.

— M. Sorbier faisait autrefois le commerce des farines.

— Meunier! bon! il ne lui manquait plus que cela! Je vois d'ici le ménage Sorbier. Le mari a une casquette de coutil gris, il cultive un plan d'œillets et s'amuse le dimanche à voir passer les omnibus sur la route. Il vend les pommes de son jardin et les légumes de son potager au marché de Saint-Germain. Sa redingote de drap d'Elbeuf est indestructible. La mère porte un bonnet à fleurs jaunes. Elle a trop d'embonpoint. Elle égaye ses loisirs par le culte des confitures. Il y a surtout une certaine pâte de coing qu'elle fait à merveille ; elle l'inflige à tous ses amis. Sa campagne est ornée de quelques parents. Lorsqu'on est en famille et très-gai, on

Digitized by Google

parle d'un bal donné par le sous-préfet de Pithiviers en 1837.

— Point du tout. Il n'y a point de bonnet à fleurs ni de pâte de coing; mais il y a Mlle Sorbier.

— Ah! ah! à eux deux, ils ont donc une fille!

— Très-jolie, avec des cheveux magnifiques et une taille de nymphe.... Sophie a les mains comme Cendrillon avait les pieds, et une voix d'un timbre charmant. On dirait des gouttes d'eau tombant dans un bassin d'or.

— Diable! si séduisante que cela?

— Oui.... Vous verrez.

— Oh! je n'y suis pas encore, bien que mon affreux ami Closeau du Tailli s'acharne après moi pour m'y faire aller. Ce matin encore il m'a décoché une invitation pour dimanche prochain, et comme j'hésitais : « Vous avez tort! Eh! eh! on ne sait pas!... » a-t-il ajouté en riant d'un petit air fin.

— Ah! dit Laure, M. Closeau du Tailli a ajouté....

— Oh! mon ami le Mécène de la rue Saint-Lazare est plein d'idées mystérieuses.... Il complote quelque scélératesse; je ne sais pas quel méfait j'ai commis pour mériter sa tendresse : elle m'inquiète, et j'interroge ma conscience dans le silence du cabinet. »

Mais Laure ne riait plus.

« Si vous allez chez M. Sorbier, dit-elle, vous m'y trouverez probablement.

Digitized by Google

— Et que ne disiez-vous cela plus tôt?... je n'aurais pas fait tant de résistance.

— Oh! reprit Laure avec un accent singulier, il ne faudrait pas que ma présence fût pour rien dans vos résolutions.... Si vous ne tenez pas à paraître chez M. Sorbier, ne vous gênez pas pour moi.

— Voyez mon étourderie! s'écria Maurice qui suivait sa pensée sans s'arrêter à ce que disait Laure; j'avais complétement oublié que vous étiez l'amie intime de Mlle Sorbier.

— Croyez-vous, Maurice, qu'une riche héritière puisse être l'amie intime d'une pauvre maîtresse de piano comme moi?

— C'est difficile; cependant il y a en vous quelque chose de si sympathique, que cette amitié, si invraisemblable qu'elle soit, ne m'étonnerait pas.

— J'y consens donc.... Ce qu'il y a de certain, c'est que la famille Sorbier me protége, et que je lui dois, grâce aux leçons qu'elle m'a procurées, une part du bien-être dont je jouis.

— Pauvre petit bien-être!

— Il me suffit.

— Savez-vous, Laure, qu'il y a un grand philosophe sous votre petit bonnet?

— Je ne sais pas.

— Là, vraiment! vous vous sentez heureuse?

— Très-heureuse; je demande à Dieu seulement

Digitized by Google

que ce bonheur continue. Que me manque-t-il? Comme vous, je suis née dans le luxe; je l'ai perdu, et j'ai surmonté par la résignation le regret que m'en avait laissé la perte. Ma tante est bonne; je suis trop occupée chaque jour pour que l'ennui puisse m'atteindre; j'ai de bons amis qui m'estiment et qui m'aiment, vous surtout et M. Philippe; j'ai des connaissances qui me protégent à l'occasion; j'ai de plus une pauvre sainte femme qui n'a plus que moi au monde, et vous ne sauriez croire quelle force on tire de cette pensée, qu'on est indispensable à un être isolé qui souffre et qui attend sa vie et sa consolation de votre courage et de votre travail. Allez, quand je suis seule et que du haut de ce balcon j'abaisse mon regard sur Paris, où tant de misère se cache sous tant de splendeur, je remercie Dieu, qui m'a fait une part si large et si belle.

— Ah! reprit Maurice, que ne donnerais-je pas pour avoir cette raison droite et ce cœur ferme! »

Laure disait-elle bien toute la vérité? Son visage avait la blancheur du marbre, ses lèvres tremblaient, ses yeux brillaient comme si un voile de larmes en eût tapissé la prunelle élargie par un violent effort, et sa voix avait un timbre grave qui ne lui était pas habituel.

Quand Maurice la quitta, elle resta quelques instants immobile, écoutant le bruit de ses pas qui se perdait dans la cage de l'escalier. Lorsqu'elle n'en-

Digitized by Google

tendit plus rien, elle cacha sa tête entre ses mains, et, pressant contre ses lèvres la bague qu'il lui avait donnée, elle éclata en longs sanglots : « Ah ! dit-elle, il ne m'aime pas ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

II

Le lendemain de cette scène, dès le matin, un homme carillonnait à la porte de Maurice. Il était un peu gros, un peu court, un peu rouge de peau, avec des favoris en collier autour du visage; il portait une cravate de satin noir à longs bouts, dont les plis étaient ornés d'une magnifique épingle, un habit bleu boutonné qui laissait voir l'extrémité d'un gilet de piqué jaune, un pantalon gris à sous-pieds, et des bottes un peu épaisses, mais bien luisantes. Il tenait à la main droite un superbe jonc à pomme d'or qui lui servait à frapper contre la porte à coups redoublés, tandis que de la gauche il tirait le cordon de la sonnette.

Maurice accourut et ouvrit.

« Pardieu! dit-il, à ce beau tapage je vous avais reconnu.... Le feu est-il donc au logis, mon cher monsieur Closeau du Tailli ?

Digitized by Google

— Le feu n'est nulle part, si ce n'est là, dit M. Closeau du Tailli en touchant son front du bout du doigt.

— Ah! mon Dieu! vous m'effrayez. Et d'où provient cet incendie?

— Vous plaisantez, mon cher Maurice, et cependant mon cerveau bout. Le moment est venu, je crois, de parler de choses sérieuses.

— Prenez garde! Si vous débutez avec cette majesté, vous allez me rappeler M. Beauvallet de la Comédie-Française.... Vous savez, dans *Mithridate :*

.... Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer....

— Ah! vous riez ; eh bien! ces vers, que je ne me rappelais pas, vous disent le reste de ma pensée.

— Il s'agit donc de quelque grand projet?

— Oui, et ce projet, dont l'idée m'était venue il y a un mois ou deux, il est fermement arrêté dans mon esprit depuis hier.

— Ah! depuis hier, et pourquoi?

— Parce que vous avez là, sur la poitrine, un petit bout de ruban rouge qui est arrivé très à propos pour en rendre l'exécution certaine. »

Maurice regarda M. Closeau du Tailli, prit une

Digitized by Google

pincée de tabac dans un bocal, la roula dans une feuille de papier et alluma la cigarette.

« Je vois bien à votre air que vous ne me comprenez pas, reprit M. Closeau du Tailli. Que voulez-vous? Je suis rentier, mais il y a dans mes veines le sang d'un diplomate.

— J'attends que votre diplomatie veuille bien s'expliquer.

— Voyons, mon jeune ami, irez-vous dimanche prochain chez M. Sorbier?

— Quel rapport, s'il vous plaît, trouvez-vous entre M. Sorbier et ce grand projet?

— Répondez toujours.

— Je ne sais pas.

— Vous avez tort.

— Permettez, mon cher monsieur Closeau du Tailli, voilà, ce me semble, la troisième fois depuis huit jours que vous secouez la tête en me disant d'un petit ton de voix mystérieux : « Vous avez « tort. » N'est-ce pas un peu abuser de cette locution?

— Eh! mordieu, non. »

M. Closeau du Tailli se leva, plaça sa main sous le revers de son habit, et empruntant à la statue de bronze du Napoléon de la colonne Vendôme quelque chose de sa pose héroïque :

« Vous plairait-il de vous marier? » dit-il.

Maurice fit un bond.

« Me marier? répéta-t-il.

Digitized by Google

— Oui, avec un million ! »

Maurice eut comme un éblouissement.

M. Closeau du Tailli, fier de son succès, frappa le parquet du bout de sa canne. « J'ai dit un million, continua-t-il, et je le maintiens ; encore n'est-ce que pour commencer.

— Et comment appelez-vous ce million qui marche en éclaireur? demanda Maurice.

— Ah! voilà précisément où je vous attendais. Ce chiffre, et il est respectable, vous en conviendrez, vous fait redouter quelque affreuse douairière, ornée d'une robe en soie puce et d'un carlin, ou quelque aventurière des pays étrangers que les hasards des voyages ont poussée à Marly, chez M. Sorbier.

— Point, dit Maurice avec une certaine hauteur ; je crois me connaître assez pour être assuré que de telles propositions ne me seront jamais faites, par vous surtout. »

M Closeau du Tailli rougit un peu.

« Et vous avez raison, reprit-il vivement. Voici en quelques mots le portrait de la fiancée à qui échoit le million dont je vous parle : dix-huit ans, un pied de déesse, des mains de fée, un visage de chérubin, un esprit de démon et une voix de sirène.

— Quelle mythologie ! » murmura l'artiste.

M. Closeau du Tailli donna un grand coup de sa canne sur un meuble.

Digitized by Google

« Vous croyez que j'exagère? s'écria-t-il; venez donc chez M. Sorbier dimanche, et vous verrez sa fille, Mlle Sophie Sorbier. »

Maurice se souvint de ce que Laure lui avait dit la veille dans ce long entretien qui avait eu la lune pour témoin.

« Mais, reprit-il, quelle raison vous a fait penser à moi pour une héritière à la fois si riche et si belle?

— Parce que vous me plaisez.

— C'est là tout?

— N'est-ce point assez? Au premier jour que je vous ai vu, je vous ai pris en amitié. Je suis comme çà, moi, le cœur sur la main. Un grand désir m'est venu un matin de vous aider à faire votre chemin. L'occasion s'est présentée toute seule. Mon ami M. Sorbier m'a chargé de lui trouver un mari pour sa fille, dont je suis le parrain. J'ai pensé tout de suite à vous, mon cher Maurice. Vous avez du talent, elle a de la fortune; je confonds le tout ensemble. Je fais mon affaire du consentement paternel, vous ferez bien la vôtre du consentement de la fille, et nous publions les bans dans trois semaines.

— Vous savez que je n'ai rien?

— L'argent est inutile; vous avez la réputation, la croix et la particule. Tel qu'il est, Maurice de Treuil vaut Sophie Sorbier. »

Ce dernier mot toucha Maurice; il se reprocha

Digitized by Google

les pensées qu'il avait eues, et serrant la main de M. Closeau du Tailli :

« Ma foi, dit-il, vous êtes un galant homme.

— Ainsi voilà qui est convenu? reprit M. Closeau du Tailli. Dans trois jours je vous présente, à la fin du mois je vous marie.

— Un instant! diable! vous courez comme une locomotive! En supposant que je plaise à Mlle Sorbier, encore faut-il qu'elle me convienne. »

Le gros rentier haussa les épaules.

« Elle a un million, dit-il.

— On a vu des millions qui avaient un fort mauvais caractère.

— Feu Mme Closeau du Tailli avait aussi un fort mauvais caractère. Vous voyez que je n'en suis pas mort.

— Et puis il y a la question du mariage en elle-même. Votre proposition me prend un peu à l'improviste.... Je n'y avais jamais pensé.... et, franchement, j'hésite à franchir le Rubicon que vous me pressez de sauter si lestement. »

M. Closeau du Tailli regarda Maurice en clignant des yeux.

« *Franchement*, est-ce là tout? reprit-il en appuyant sur le mot.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! la chose la plus simple et la plus naturelle. Il y a peut-être quelque amourette en campagne.

Digitized by Google

— Non, vraiment.

— Il ne faudrait pas vous gêner pour m'en faire l'aveu. Je suis homme, mon cher, et j'ai un cœur. Si vous connaissez quelque Paméla.... qu'à cela ne tienne.... On feint de partir pour le Caire. Vous savez, les artistes vont tous en Orient, c'est la mode, et on rompt. Si la rupture vous embarrasse, chargez-m'en.... j'ai une longue habitude de ces plaisanteries-là.... Voyons, où m'envoyez-vous? Dans une mansarde ou dans un boudoir?

— Merci, mon cher monsieur du Tailli.... Il n'y a pas de nœud gordien dans ma vie.

— Et vous hésitez?

— Mais....

— Vous êtes fou! »

Le rentier fit quelques pas dans l'atelier, frappant le parquet violemment à coups de canne.

« C'est une fortune que je vous apporte, comprenez-vous? reprit-il avec force. Quand vous aurez une maison, une table, toutes les aisances qui entourent un millionnaire, vos moindres productions seront bien autrement prisées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Vous attendez, un peu impatiemment peut-être, que la faveur d'un ministre aille chercher votre tableau dans la foule des cadres accrochés aux murs de l'exposition, ou que la fantaisie d'un amateur visite votre atelier. Quand vous serez riche, vous n'aurez besoin de personne, et, aussitôt que

Digitized by Google

vos œuvres ne seront plus offertes, tout le monde en voudra. Regardez là, sur ce chevalet, qu'y voyez-vous ? La vilaine tête d'une vilaine femme à laquelle vous vous efforcez de donner la vie et l'intelligence, et qui à coup sûr ne ressemblera pas à son modèle. Cela vous est payé quinze cents francs et vous ennuie pour mille écus. Mariez-vous et plantez-moi là les portraits. Pardieu ! vous avez assez travaillé. Il est temps de sortir de vos palettes et de vos toiles. Égayez-vous, prenez du bon temps, et, si l'envie vous revient de crever vos petites vessies et de saisir l'appui-main, il y aura toujours des couleurs et des châssis. La belle aubaine quand vous mourrez dans la peau d'un grand artiste, au cinquième étage, avec cinq lignes de réclame dans un journal pour épitaphe ! Je crois bien que cela s'appelle la gloire; mais la gloire est-elle une personne qu'on ne puisse atteindre autrement qu'à pied ? Montez en voiture, et fouette cocher ! Tournez-vous donc un peu vers cette glace, et dites-moi si le visage qu'elle reflète est de ceux qui s'accommodent d'une pipe et d'un vieux chapeau ? Vous êtes comme un oiseau pris dans un filet : je romps les mailles.... volez ! »

M. Closeau du Tailli parla longtemps sur ce ton avec un mélange de fougue et de vulgarité. Tout ce qu'il disait répondait trop bien aux pensées intimes de Maurice pour que celui-ci ne l'écoutât pas avec une secrète avidité. Il n'essaya donc pas

Digitized by Google

de repousser cette vive attaque, et se levant tout à coup :

« Eh bien ! dit-il, vous avez raison, j'irai chez M. Sorbier. »

Le rentier prit son chapeau et fit mine de se retirer ; mais il s'arrêta, la main sur le bouton de la porte :

« A propos, pour que la présentation n'ait aucun caractère officiel, et puis ce sera plus original, arrivez donc en costume d'artiste, en veste blanche ou en vareuse, avec un chapeau de paille. Je dirai que je vous ai rencontré et que je vous ai amené à la fortune du pot. »

Quand Maurice se trouva seul dans son atelier, il entendit tout à coup le son éclatant du piano de sa voisine, qui entrait à flots par la fenêtre ouverte. Laure jouait le menuet de Mozart. Maurice écouta quelques instants cette mélodie, d'un mouvement si leste et si charmant. Il se souvint alors de la promesse qu'il avait faite à M. Closeau du Tailli, et une singulière tristesse le saisit. Il regarda le balcon dont une folle brise agitait doucement le feuillage. Il pensa à tout ce que ce réduit chaste et souriant renfermait de grâce et de bonté, de jeunesse et de courage, à cette intelligence comme épurée et sanctifiée par la résignation, à ce beau visage d'une expression si tendre et si fière, à cette parole onctueuse et vaillante, à ce cœur pétri des

Digitized by Google

meilleures pensées, et qui avaient la transparence du cristal.

« Ah ! murmura-t-il, si j'avais seulement vingt mille francs de rente !... »

Un coup de sonnette le tira de sa rêverie.

« Encore ! » dit Maurice.

Il courut à la porte et se trouva en présence du concierge, qui tenait à la main un beau bouquet et une lettre.

« Voilà ce qu'un commissionnaire vient d'apporter, » dit cet homme.

Maurice rompit le cachet, et lut ces quelques mots :

« Tant pis ! je vous embrasse.

« MIMI SOLEIL. »

Et plus loin il y avait deux lignes d'une écriture à demi effacée par les plis de la lettre :

« On déjeune demain à Bougival avec Philippe. Ta nouvelle dignité te permettra-t-elle de manger des goujons ?

« JACQUES L. »

Ce qu'étaient Mimi Soleil et Jacques, on le devine : une de ces joyeuses filles qui passent leur printemps, comme la cigale, à faire l'école buissonnière sans trop songer à la bise ; un de ces artistes

Digitized by Google

fatalement voués à la vie de bohême, et qui acceptent gaiement leur destinée.

« Certes, oui, s'écria Maurice répondant en lui-même à ses compagnons d'atelier, et, si le déjeuner se prolonge jusqu'au soir, eh bien ! M. Closeau du Tailli en sera quitte pour avaler sans moi le dîner de M. Sorbier.... »

Là-dessus Maurice prit son chapeau et sortit. Le piano ne chantait plus.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

La maison de M. Sorbier, à Marly-le-Roi, était l'une des plus belles de ce magnifique jardin anglais qu'on appelle la campagne de Paris. Elle se composait d'un corps de logis d'un seul étage sur rez-de-chaussée, avec deux pavillons aux extrémités. Une terrasse chargée de vases de fleurs courait tout autour de l'habitation, flanquée à distance de communs élégants et de vastes serres entre lesquels s'étendait une pelouse ornée de grands arbres épars ou groupés. Un parc d'une trentaine d'arpents disposés en avenues, en quinconces, en boulingrins, en beaux massifs, entre lesquels circulaient d'étroits sentiers, montait sur le flanc d'une colline dont un bouquet de chênes couronnait le sommet. La Seine creusait son lit à deux ou trois cents pas de la maison, et faisait un cercle dont l'inflexion gracieuse allait se perdre entre les coteaux et les bois que domine

Digitized by Google

de son profil italien l'aqueduc de Marly. Rien n'avait été épargné pour rendre la Colombière l'une des plus confortables et des plus élégantes villas qui fussent aux environs de Paris. Là, tout invitait à la promenade et plaisait au regard : l'abondance des eaux distribuées avec art, la variété des arbres dispersés en massifs, la profusion des fleurs pressées en corbeilles ou clair-semées dans l'herbe, l'ordonnance du jardin où vingt sentiers croisaient leurs méandres verdoyants, le nombre et la commodité des appartements meublés avec une recherche pleine de goût. M. Sorbier n'était pour rien dans la création de ces magnificences ; il les avait payées seulement, en les achetant en bloc d'un grand d'Espagne, qui avait fait de la Colombière sa résidence et comme sa petite maison pendant les quelques mois qu'il passait à Paris chaque année, avant qu'une de ces révolutions si fréquentes dans sa patrie eût transformé tout à coup le grand seigneur en homme d'État.

Le vieux négociant de Pithiviers ne se serait certainement jamais décidé à cette acquisition, qu'il regardait comme une folie, s'il n'avait agi sous la pression de Mme Agathe Sorbier, sa femme. Quelque temps il avait résisté, non pas que la Colombière ne valût, et trois fois au delà, le prix qu'on lui en demandait; mais il calculait les frais d'entretien, et ne pouvait s'empêcher de penser que cette somme

Digitized by Google

représentait annuellement un loyer énorme. N'était-ce pas rendre stériles des revenus qui, employés plus judicieusement, pouvaient contribuer à augmenter le capital acquis? Cependant, et malgré la logique de ce raisonnement, l'influence de Mme Sorbier l'avait emporté, et depuis trois ans déjà la famille passait la belle saison à la Colombière, où Mme Sorbier s'efforçait d'attirer le beau monde.

Maître de la Colombière, M. Sorbier avait eu la fantaisie de faire bâtir un kiosque dans un coin du parc, d'où la vue s'étendait sur la Seine et les coteaux de Marly. Ce kiosque, d'architecture chinoise, lambrissé partout en lattes de bois verni de différentes couleurs, n'avait pu être élevé qu'aux dépens de plusieurs arbres de haute futaie d'un aspect superbe. Il était affreux et d'un effet déplorable. On y arrivait par un pont extravagant, dont M. Sorbier avait trouvé le modèle dans un paravent qu'il avait rapporté de Pithiviers. Ce pont, construit en poutrelles jaunes, bleues, rouges, jurait effroyablement au milieu des massifs d'un vert sombre qui lui servaient d'encadrement; mais, tel qu'il était, il faisait la joie de M. Sorbier, qui ne manquait jamais d'y conduire ses invités, auxquels il disait d'un air triomphant que lui aussi avait *embelli* la Colombière. Ce goût du genre chinois était le seul côté par lequel l'esprit de M. Sorbier manifestât un certain

Digitized by Google

penchant pour les beaux arts. Il ne voyait rien de plus charmant ni de plus gracieux, en architecture surtout, et, s'il n'avait été retenu par la crainte d'une dépense exagérée, il aurait fait suspendre des sonnettes à toutes les cheminées de la Colombière et tailler les terrasses en toits pointus et recourbés à la mode de Pékin.

Cependant le vif plaisir qu'il éprouvait chaque matin à passer sur le pont de son kiosque, auquel il avait donné le petit nom de *Mandarine*, ne suffisait pas à étouffer la voix mélancolique des regrets. Il s'étonnait, en parcourant son domaine, que l'ancien propriétaire, un homme depuis quinze ans majeur et membre des assemblées délibérantes de son pays, eût pu se laisser entraîner à de telles prodigalités. Pourquoi ces arbres exotiques plantés à grands frais? pourquoi ces accidents de terrrain ménagés pour des points de vue? pourquoi ces bassins de marbre et ces vastes serres remplies de fleurs rares? pourquoi ce luxe de gazon plus fin que du velours? pourquoi ces boudoirs somptueux et ces salles de bain? Une bonne avenue de tilleuls ou d'acacias, une bonne prairie dont l'herbe grasse eût nourri quelques vaches, un joli jet d'eau, avec cinq ou six orangers tout alentour, n'était-ce pas là tout ce qu'il fallait? Et qu'avait-on besoin de bains à la campagne, quand la Seine coulait pour tout le monde à cent pas? Les quinze mille francs d'entre-

Digitized by Google

tien annuel que lui coûtait la Colombière ne sortaient pas de l'esprit de M. Sorbier. Quinze mille francs qui rendaient inerte un capital de cent mille écus! Il ne les oubliait que dans le kiosque.

Mais ce qui faisait la tristesse du mari faisait la joie et l'orgueil de la femme. Mme Sorbier marchait avec ravissement dans les promenades ménagées sous ces beaux ombrages; elle foulait d'un pied heureux ces pelouses dont des mains habiles avaient ouvert le frais tapis au milieu des bosquets, non pas peut-être qu'elle en comprît le charme secret et l'harmonie, mais parce que tout ce qu'elle voyait était à elle, qu'elle en était maîtresse et propriétaire, et qu'elle en pouvait faire montre à tout venant et dire d'un air modeste en se rengorgeant: « C'est notre bien!... » Elle savait vaguement, et parce qu'on le lui avait dit, que la Colombière était admirablement située et d'une ravissante distribution. Elle avait eu le bon esprit de n'y rien changer. Seulement, à force de faire remplacer les fleurs mortes par de nouvelles fleurs, de semer le gazon au même lieu et de maintenir chaque chose à sa place, Mme Sorbier avait fini par croire de bonne foi que seule elle avait créé la Colombière, planté les arbres, ouvert les avenues, creusé les fontaines, bâti la maison, meublé les appartements, et elle s'endormait dans son œuvre avec la conviction de s'être acquittée heureusement d'une tâche difficile.

Digitized by Google

N'avait-elle pas eu en outre l'idée de placer quatre méchantes statues, représentant les quatre saisons, aux quatre angles d'un parterre?

Pourtant la conscience de son bonheur ne lui suffisait pas; il fallait encore le faire briller aux yeux d'autrui. Qu'est-ce qu'un bonheur que personne ne connaît, et quelle femme consentirait à avoir les plus riches pierreries, à la condition de ne les montrer jamais? Châtelaine, Mme Agathe Sorbier voulait une cour. Là d'ailleurs n'était pas le seul mobile de l'âpre désir qu'elle montrait en toute occasion de réunir du monde dans sa villa de Marly. Un observateur attentif qui eût pénétré dans le secret de sa pensée en eût découvert un autre non moins vif, non moins violent. M. Sorbier lui-même en ignorait l'existence. Il est vrai que M. Sorbier connaissait sa femme à peu près comme les voyageurs connaissent les villes qu'ils traversent sans s'y arrêter. Pour bien comprendre la puissance de ce mobile, il est bon de faire quelques pas en arrière.

A l'époque où Mme Agathe Sorbier était demoiselle et habitait le Loiret en qualité de fille de M. Louis-Vincent du Portail, conseiller à la cour royale d'Orléans, elle avait eu pour amie de pension une jeune personne qu'on appelait Héloïse Bonin, fille d'un juge d'instruction au tribunal de première instance de la même ville.

Digitized by Google

Agathe et Héloïse avaient à peu près le même âge, Agathe étant l'aînée de dix-huit mois ou deux ans à peine. Elles voyaient le même monde, fréquentaient les mêmes salons, avaient même taille et semblaient destinées à vivre dans le même cercle. Une vive amitié les unissait, amitié à laquelle se mêlait une nuance de protection qui descendait d'Agathe à Héloïse, de la fille du conseiller à la fille du juge. Le *Moniteur* ayant un jour annoncé que, par ordonnance royale, M. Louis-Vincent du Portail était promu à la dignité de président de chambre, cette nuance de protection prit un caractère plus tranché. La distance qui séparait la cour souveraine du tribunal civil venait encore d'être élargie. Mlle Bonin, invitée chez le président, se montrait honorée de la préférence marquée que lui témoignait Mlle du Portail. Mlle Bonin d'ailleurs n'était rien, et la particule *du*, qui précédait le nom de son amie, n'indiquait-elle pas suffisamment que les du Portail étaient de noblesse de robe? Et puis toute la ville d'Orléans ne savait-elle pas que le président de chambre à la cour royale était en instance auprès du garde des sceaux pour obtenir l'autorisation de porter les armes et le titre d'un certain baron César du Portail, mort sans postérité aux colonies en 1814, après avoir été gouverneur de la Guadeloupe pour le roi Louis XVI, et dont le digne magistrat se prétendait proche parent?

Digitized by Google

Les choses en étaient là, et rien ne semblait devoir déranger le niveau établi entre les deux jeunes filles, lorsqu'un vieux cousin normand, que la famille Bonin n'avait pas vu depuis dix ans, mourut à Pont-Lévêque, où il était herbager, laissant à Héloïse une fortune évaluée à plusieurs centaines de mille francs. Le premier effet de cet héritage inespéré fut de faire surgir des pavés un nombre considérable de prétendants à la main de Mlle Bonin. On n'en voyait peut-être pas un la veille; il y en eut cinquante le lendemain, parmi lesquels on comptait les fils des meilleures familles d'Orléans.

Agathe n'avait pas été la dernière à féliciter Héloïse; mais déjà le levain de l'envie fermentait dans le cœur de Mlle du Portail. La présidence, la particule, la baronnie même, dont les parchemins promis étaient impatiemment attendus, pouvaient-ils atténuer l'éclat d'une fortune qui s'élevait à près d'un million? Agathe descendit du premier au second plan. Longtemps elle avait reçu Héloïse; ce fut Héloïse qui la reçut à son tour, et dans des salons tout fraîchement meublés, auprès desquels le vieil appartement de M. Vincent du Portail était comme la pelisse d'une douairière auprès de la toilette de bal d'une jeune duchesse.

Six mois après cette fastueuse installation, on apprit que Mlle Bonin épousait M. Léon Sabatier, fils du plus riche banquier d'Orléans. On parlait

Digitized by Google

tout bas d'un prochain établissement à Paris. Héloïse en fit la confidence à sa chère amie Agathe le jour des noces. « Nous aurons un hôtel, lui dit-elle, nous donnerons des bals, et tu viendras passer une partie de l'hiver avec nous. Je te trouverai un mari là-bas. »

Le cœur d'Agathe se serra. Cette fois, la fille du juge d'instruction protégeait la fille du président; la robe noire du tribunal civil tendait la main à la toge rouge de la cour royale; Héloïse, qui était de deux ans plus jeune que Mlle du Portail, lui promettait un mari. Cette première humiliation, qui atteignait Agathe dans les parties les plus vives de sa vanité, ne fut que le commencement d'un long martyre. Héloïse, de qui elle était demoiselle d'honneur, ne lui fit grâce ni d'une robe ni d'un bijou; la corbeille de mariage fut retournée dans tous les sens, on étala les cachemires, on déplia les dentelles, on compta les parures, on visita la chambre nuptiale, on ouvrit les tiroirs, on admira les tentures. Agathe rentra chez elle épuisée et toute frémissante de sentiments divers où la jalousie entrait pour la plus large part. Aussitôt qu'elle fut seule, elle se jeta dans un fauteuil et fondit en larmes: elle n'aimait plus Héloïse.

Mais que devint-elle lorsque, quelques jours après, au détour d'une rue, elle fut tout à coup éclaboussée par une voiture qui passait au grand

Digitized by Google

trot! Elle se retourna et reconnut Mme Sabatier, qui faisait des visites de noces en calèche découverte, et qui, tout en fuyant, lui envoyait un bonjour de la main. Agathe pâlit. Les légères taches de boue n'avaient pas atteint sa robe seulement; elles l'avaient frappée au cœur. La veille, elle n'aimait déjà plus Héloïse; elle la détestait maintenant.

L'amertume et la violence de ce sentiment venaient de ce que Mlle du Portail ne se faisait aucune illusion sur sa position. Elle n'avait point de dot à espérer; le peu de bien qui était dans la famille s'en allait par lambeaux sous le double effort d'une prodigieuse imprévoyance, unie à une incurable vanité dont le président était mortellement atteint. Tous les émoluments de sa place et toutes les ressources qu'il tirait de quelques débris de fortune ramassés à grand'peine, passaient en dîners et en frais de réception. Pour soutenir cet état de maison tout extérieur, M. Vincent du Portail s'imposait de dures privations; mais que lui importait de n'avoir qu'un maigre plat à son ordinaire, si les personnes qu'il traitait voyaient des faisans sur sa table? Malheureusement sa fille, héritière de la même folie, le poussait sur cette pente, et se consolait de n'avoir pas de feu dans sa chambre à la condition d'avoir une robe de bal toute neuve.

Il ne faudrait pas conclure de ce portrait que M. du Portail n'eût qu'une intelligence bornée;

Digitized by Google

bien au contraire, il passait à bon droit pour une des lumières de la cour, où son opinion dans les matières les plus ardues avait en quelque sorte force de loi. La rectitude de son jugement, la netteté de son intelligence, ne lui faisaient jamais défaut, et, bien connues au ministère de la justice, elles l'auraient peut-être mené à la première présidence d'une cour voisine, si le déréglement de sa vanité n'avait créé dans sa position des embarras qui pouvaient plus tard nuire au caractère du magistrat, et devant lesquels reculait la bienveillance du gouvernement. D'ailleurs cet homme, qui faisait voir sur son siége un sens si droit, un esprit si ferme et si clair, était dans les choses qui lui étaient personnelles d'une incurie et d'une légèreté qui n'avaient d'égales que son activité au travail, sa bonne humeur et son instruction, aussi solide que variée. Il lui arrivait bien quelquefois de penser à l'avenir d'Agathe, qu'il aimait beaucoup ; mais sur ce chapitre-là le président se repaissait d'illusions. Certaines affaires confuses dont il parlait vaguement lui paraissaient des sources assurées de fortune, et, vinssent-elles à manquer, il ne pouvait s'empêcher de croire qu'un hasard les tirerait tout à coup d'embarras, sa fille et lui.

Sur ces entrefaites, et comme pour donner raison à ses folles espérances, un négociant de Pithiviers, M. Isidore Sorbier, se présenta chez M. Vincent

Digitized by Google

du Portail et lui demanda la main de sa fille. Le président connaissait de longue date M. Isidore Sorbier, qui était l'un des clients les plus fidèles et les plus actifs de la cour. C'était un homme d'un esprit méticuleux et très-processif, et il restait rarement plus de trois mois sans intenter une action judiciaire à quelque fermier ou à quelque propriétaire de l'arrondissement. On savait que M. Sorbier avait amassé une grande fortune et qu'il était en train d'en gagner une plus grande encore; on n'ignorait pas qu'il était fort intéressé et médiocrement enclin aux actes de générosité, que l'argent était le seul dieu qu'il adorât, et on l'avait vu en toute occasion consulter son avantage et chercher de quel côté était le profit sans s'inquiéter beaucoup de l'équité. La demande de M. Sorbier, faite en termes précis et qui voulait une réponse précise, surprit donc M. Vincent du Portail. Il l'accueillit d'abord favorablement, mais sans s'engager, et ajourna le prétendant au lendemain, désirant, lui dit-il, laisser à sa fille l'entière et libre disposition d'elle-même.

Le résultat de cette première entrevue fut une longue conversation entre Agathe et le vieux président, dans laquelle ils examinèrent leur situation sans phrases, et comme il convient entre personnes qui n'ont point de secrets l'une pour l'autre. M. du Portail était ce jour-là dans une disposition d'esprit

Digitized by Google

un peu plus sage, ayant acquis le matin la preuve qu'une affaire sur laquelle il comptait pour rétablir sa fortune s'était écroulée sans qu'il en restât rien. « Mais, ajouta-t-il vivement, j'ai des amis qui s'occupent d'une vaste entreprise où ma part est réservée, et si tu veux attendre.... »

Agathe l'interrompit, les chimères dans lesquelles le président se complaisait n'ayant jamais trouvé de créance dans son esprit. Elle lui demanda simplement si elle avait à compter sur quelque chose de leur patrimoine, et de ce côté-là le père confirma sa fille dans la conviction où elle était qu'elle n'aurait rien le jour de sa mort. Il ne lui cacha pas non plus que M. Isidore Sorbier avait une éducation peu soignée et un extérieur peu agréable. Il ajouta avec une émotion sincère que, tant qu'il vivrait, rien ne serait changé à leur existence, et qu'il était encore assez vert pour assurer à sa fille un grand nombre d'années tranquilles. Le bilan de cette situation bien établi, Agathe comprit clairement qu'elle avait pour elle un présent d'une durée incertaine, et dans l'avenir, pour toute espérance, la protection douteuse d'un parent éloigné, qu'on appelait M. Closeau du Tailli, et qui était négociant au Havre. Agathe réfléchit quelques minutes. Un violent combat se livrait dans son cœur, où luttaient deux sentiments contraires. Quelle humiliation n'était-ce pas pour elle d'épouser un marchand

Digitized by Google

de farine d'un esprit inculte et de manières communes, alors que son amie, si longtemps son inférieure, avait eu pour mari le jeune homme le plus riche et le plus élégant du chef-lieu! D'un autre côté, la fortune de M. Isidore Sorbier ne lui permettrait-elle pas de regagner le terrain perdu et d'éclabousser sa rivale à son tour?

Le président, qui regardait sa fille, semblait lire sur son front quelles secrètes pensées l'agitaient. Il huma lentement une prise de tabac, et, secouant les grains noirs qui constellaient son gilet blanc :

« Le meunier est plus riche qu'il ne veut le faire voir, dit-il; à vue de procès, il a bien un million. »

Agathe jeta sur son père un coup d'œil vif et profond.

« Eh bien! dit-elle, j'épouserai M. Sorbier, si vous le jugez bon.... »

Le lendemain, M. Isidore Sorbier entra chez le président, qui l'attendait.

« Cà, monsieur mon gendre, embrassez-moi, lui dit-il; la main de ma fille est à vous. »

Et il le conduisit chez Agathe.

Le jour de cette présentation officielle, M. Isidore Sorbier portait une redingote marron râpée aux coudes, un gilet à carreaux noirs et gris, un pantalon de nankin de Rouen et de gros souliers à semelles ferrées. Le président le retint à déjeuner. M. Sorbier accepta; mais au premier coup de midi

Digitized by Google

il se leva, prit sa canne, son chapeau, et se dirigea vers la porte : on vendait une partie de blé chez un marchand du faubourg Bannier, et rien au monde ne l'eût empêché de s'y rendre.

« Cet homme ira loin, dit le président en regardant M. Sorbier, qui marchait d'un pas ferme dans la rue.

— Eh bien! je le suivrai, » répondit Agathe froidement.

Ils s'embrassèrent, et la nouvelle du mariage fut répandue le jour même dans toute la ville.

M. Isidore Sorbier avait alors trente-cinq ans; il était d'une taille moyenne, musculeux, haut en couleur, portait de gros favoris et les cheveux en brosse. Fils unique de M. Pierre-Auguste Sorbier, aubergiste à Pithiviers, à l'enseigne du *Cheval-Blanc*, il avait passé toute sa jeunesse dans l'étude d'un avoué, où il avait appris la procédure avec l'ardeur inquiète et curieuse d'un esprit merveilleusement propre aux affaires. Le jeune Isidore se plaisait dans ce travail, et plus d'une fois, dès l'âge de vingt ans, il étonna son patron par les ressources d'une habileté naturelle qui avait comme l'intuition de la chicane. Le dimanche, il tenait les écritures de son père et dépouillait les comptes. Quand par hasard il découvrait quelque créance véreuse, son divertissement était d'en poursuivre le recouvrement. Il y employait un zèle où la fièvre du chasseur qui

Digitized by Google

traque une proie avait autant de part que l'avidité du commerçant.

La mort subite de l'aubergiste mit le jeune Isidore, majeur alors depuis un an, à la tête d'une fortune qui pouvait s'élever en tout, immeuble, mobilier, argent comptant et créances, à une somme de quatre-vingt mille francs. Cette somme, déjà considérable dans une petite ville, l'était encore plus entre les mains d'un homme qui avait appris l'art de faire travailler l'argent. Le vieux procureur, qui l'avait vu à l'œuvre, disait de lui que sous ses doigts un sou valait un franc. Isidore se chargea de prouver que la conclusion était inexacte : le sou valait un petit écu. Il commença par tout vendre et tout liquider, réalisa l'héritage paternel en espèces bien sonnantes, quitta l'auberge et l'étude, et prit une maison à bail dans l'une des rues les plus isolées de la ville. Cette maison, où il s'établit, se composait de deux corps de logis séparés par une cour et de dépendances assez vastes, telles que magasins, greniers, hangars disposés autour d'un jardin inculte. Elle devint le centre de l'industrie nouvelle à laquelle Isidore Sorbier avait dès longtemps le projet de se livrer. Son ancienne situation auprès de l'avoué Bernard, l'intimité dans laquelle il avait vécu les jours de foire et de marché avec les cultivateurs, les fermiers, les marchands de grains qui fréquentaient l'auberge de son père, lui

Digitized by Google

avaient donné une connaissance minutieuse des besoins et des embarras de l'agriculture et du petit commerce local. Il savait, à une livre près, quel était l'actif de toutes les fortunes de l'arrondissement, quel en était surtout le passif. Il assit ses calculs sur cette connaissance, et fonda hardiment une maison de banque et de commission avec ses seuls capitaux. Le personnel de cette maison ne comptait que deux employés : le chef, qui était en même temps caissier, et un vieux clerc du nom de Pierre Griffaut, qui savait la tenue des livres et qui travaillait comme un bûcheron. Au bout de sept ou huit ans, Isidore Sorbier était le capitaliste le plus connu, le plus redouté, le plus riche de l'arrondissement; ses quatre-vingt mille francs avaient fait la boule de neige. Le petit cabinet dallé de carreaux ébréchés dans lequel il se tenait était comme le centre d'une immense toile d'araignée dont les fils embrassaient toutes les communes à vingt lieues à la ronde. Personne n'en passait la porte étroite sans y laisser quelque chose, un louis ou un sou. On citait de lui des mots terribles. Un jour, par exemple, Isidore, à la suite d'une longue conversation qu'il avait eue avec un fermier de Toury, donna ordre à son teneur de livres de libeller un reçu par lequel le fermier reconnaissait avoir touché des mains de M. Sorbier une somme de trois mille francs qu'il s'engageait à rembourser dans le

Digitized by Google

délai de six mois avec les intérêts calculés sur le taux de quatre pour cent l'an. La somme comptée en pièces blanches et le fermier parti, le vieux clerc s'étonna d'une largesse qui était tout à fait en dehors des habitudes de la maison. Isidore gratta ses favoris par un geste qui lui était familier quand il avait conclu une bonne affaire.

« Il fallait bien le décider à prendre mon argent, dit-il; maintenant qu'il a emprunté, il est perdu. »

Isidore Sorbier avait remarqué cette tendance de la petite propriété à emprunter pour acquitter les baux de fermage, et surtout pour acquérir de nouvelles pièces de terre. La manie de la propriété ayant gagné tous les paysans, il est assez fréquent de voir des cultivateurs acheter, avec de l'argent emprunté sur le pied de six ou sept pour cent dans les meilleures conditions, des terres qui leur rapportent communément de deux et demi à trois. L'achat fait, ils empruntent bientôt pour payer les intérêts de la dette; un peu plus tard ils empruntent de nouveau pour solder la rente du premier emprunt; les intérêts grossissent avec les embarras, et, si une ou deux mauvaises récoltes arrivent par là-dessus, la ruine est achevée. Que de fois, alors qu'il était chez l'avoué de Pithiviers, Isidore n'avait-il pas vu le gage passer, après épuisement complet de ressources, des mains du propriétaire aux mains du prêteur! Isidore avait fait son profit de cette re-

Digitized by Google

marque, et un temps bien long ne se passa pas sans qu'il devînt maître de quelques hectares de bonne terre saisis à sa requête et vendus à son profit.

Propriétaire à son tour, il chercha un acquéreur, en ayant soin de le choisir parmi les métayers à qui leurs ressources ne permettaient pas de payer intégralement le prix d'acquisition. Il prenait terme pour le reste, renouvelait les billets à l'échéance en retenant de gros intérêts, et finissait, après avoir pressuré l'imprudent acheteur, par l'exproprier brusquement. Il fit le premier essai de son système sur cette auberge du *Cheval-Blanc*, dont il s'était défait au moment de la mort de son père. L'acquéreur, ayant voulu faire construire de nouvelles écuries et joindre un potager à l'auberge, emprunta une somme assez forte à son vendeur. A l'échéance, il ne fut pas en mesure de payer. Isidore accepta le renouvellement du titre, dont le chiffre total fut grossi de la somme des intérêts, bien que ces intérêts lui fussent payés immédiatement. Il avait prêté pour un an; il ne prêta plus que pour six mois. Quatre ou cinq renouvellements de cette nature, plus durs à chaque échéance, firent rentrer Isidore en possession de l'auberge du *Cheval-Blanc*, avec un bénéfice net de vingt mille francs.

A cette époque-là, et à la suite d'une saisie où son avidité parut dans toute sa rigueur, les fermiers et

Digitized by Google

les trafiquants du pays donnèrent à M. Sorbier le sobriquet de Sorbier-le-Loup : où sa griffe avait passé, rien ne restait; mais on comprend qu'une industrie aussi violente ne pouvait pas s'exercer sans de nombreux procès. Le capitaliste de Pithiviers en avait beaucoup, et de fort compliqués. Fermiers, rouliers, métayers et meuniers se défendaient comme de beaux diables, et les procès dans lesquels son nom était mêlé défrayaient à eux seuls le tribunal de la sous-préfecture; ils rebondissaient ensuite à la cour d'appel, qui était tout étonnée de la quantité d'affaires que lui fournissait l'arrondissement de Pithiviers. Ces procès, Isidore Sorbier les gagnait presque tous; mais il en perdait cependant quelques-uns, bien qu'il eût un art prodigieux pour mettre en toute affaire le droit, ou, pour mieux dire, l'apparence du droit légal de son côté. Il était servi en cela par le laborieux et long stage qu'il avait fait dans l'étude poudreuse de maître Bernard, avoué.

La perte d'un procès auquel il attachait une certaine importance lui donna pour la première fois la pensée de se créer des appuis dans la cour, et l'idée d'un mariage avec Mlle Agathe du Portail naquit dans son esprit. Il prit des informations sur la situation financière du président, dont il connaissait la haute influence, et, mettant en regard de ses richesses acquises les embarras dans lesquels vivait

Digitized by Google

le magistrat, il ne douta plus du succès de ses démarches. On a pu voir qu'il ne s'était pas trompé dans ses prévisions; mais le motif qui lui avait fait demander la main d'Agathe, lorsqu'il eût facilement trouvé une dot parmi les filles des plus riches fermiers de la Beauce, ne pouvait pas échapper à la perspicacité de M. Vincent du Portail. Le vieux et spirituel magistrat se garda bien d'en rien laisser voir, et, lorsque sa fille lui demanda à quelle cause il attribuait la recherche que M. Sorbier avait faite de sa main : « Il t'aura vue à la messe, » répondit-il.

M. du Portail connaissait assez la bonne opinion que sa fille avait d'elle-même pour être bien convaincu de l'accueil qu'elle ferait à cette réponse. L'honneur d'entrer dans la famille du Portail n'expliquait-elle pas en outre la demande faite par M. Isidore Sorbier? De son côté, le négociant de Pithiviers connaissait trop bien le code pour ignorer quelles prescriptions empêcheraient dorénavant le président de chambre de siéger dans les affaires où son commerce serait intéressé; mais il savait aussi quelle large part d'influence était réservée à M. du Portail, et il ne doutait pas que cette influence ne s'employât à son profit en dehors des audiences de la cour. Le gendre d'un homme aussi expert en matière de jurisprudence avait bien la chance de gagner dix-neuf procès sur vingt. Cela ne valait-il

Digitized by Google

pas une dot? Ainsi que beaucoup de gens de la campagne et des petites villes, M. Sorbier avait cette croyance, que l'intrigue et la recommandation décident de la plupart des affaires soumises au jugement des hommes. M. du Portail le devina à demi-mot, et le laissa faire.

A l'époque où Agathe suivit Isidore à Pithiviers et prit possession de la maison sordide où depuis treize ans son mari exerçait son industrie avec l'activité d'une souris et l'économie d'une abeille, le capitaliste avait ajouté à son commerce de banque et de prêt sur nantissement une longue et fructueuse série d'opérations sur les blés et les farines. Les rapports quotidiens qu'il avait avec les fermiers de la Beauce et les courses qu'il faisait fréquemment à travers la campagne pour ses recouvrements, soit en hiver à l'époque des semailles, soit en été à l'époque des moissons, lui avaient en quelque sorte inculqué une science pratique dont aucun enseignement régulier n'eût compensé la certitude. Il jugeait avec un coup d'œil sûr les récoltes d'après leur apparence, et donnait à ces jugements l'appui de renseignements puisés avec une rare habileté auprès des cultivateurs les jours de marché. Dès ses premiers achats, il prit l'habitude de courir tout le département et les pays voisins pour bien apprécier l'état des terres et se rendre compte des besoins. Du résultat de ses recherches dépendaient ses opérations. Les béné-

Digitized by Google

fices qu'il en tira l'engagèrent à continuer sur une plus large échelle et à étendre le centre de son commerce. Il noua des relations suivies avec les pays de production, et multiplia ses affaires à mesure que son crédit et ses ressources pécuniaires augmentaient. On cria bien un peu à l'accaparement ; mais il n'était pas homme à s'effrayer de ces rumeurs, inspirées, disait-il, par l'envie, et il continua bravement à vendre fort cher le blé et les farines qu'il avait achetés bon marché.

En arrivant dans la maison où elle était désormais appelée à vivre, Agathe se mit tout de suite au fait des habitudes commerciales de son mari, et, comme ces insectes qui montent au plus haut d'un arbre à l'aide de fils invisibles, elle arriva, par les indications les plus fugitives, à comprendre le mécanisme de ses nombreuses et délicates affaires. Isidore parlait peu ; à cette habitude se joignait une circonspection naturelle, qui lui rendait tout épanchement difficile. Il voyait avec une mémoire admirable l'ensemble et les détails de toutes ses opérations entremêlées de procès, et communiquait avec son clerc par monosyllabes. Entre eux, un chiffre était la résultante d'un long calcul, un mot le résumé d'un raisonnement. Dans les conversations qu'ils avaient chaque matin, on aurait pu croire qu'ils avaient supprimé la parole : à cet égard, le vieux Griffaut, qui cumulait toutes les fonctions dans la maison

Digitized by Google

Isidore Sorbier de Pithiviers, n'était pas moins silencieux que son maître ; mais Agathe avait le sens très-droit, un jugement sûr, un esprit positif, qui la rendaient éminemment propre aux affaires. Si la vanité, qui était le défaut saillant de son caractère, avait pu l'égarer sur la cause première de son mariage avec M. Sorbier, l'illusion fut de courte durée, et, l'illusion disparue, elle s'appliqua, avec la patience d'un mineur qui creuse une sape, à pénétrer le caractère de son mari et à modeler sa conduite sur ce caractère. Rien ne la découragea dans cette étude, ni l'aridité extrême d'une vie où le plaisir n'entrait pour rien, ni la sécheresse d'un intérieur que les rayons de la jeunesse et de l'amour n'égayaient jamais. Soutenue par une ferme volonté de dominer enfin un homme dont son avenir dépendait et que rien jusqu'alors n'avait attendri ou maîtrisé, elle louvoya vers son but avec cette habileté souple et cette tenacité qui sont des conditions certaines de succès.

Ce que la femme faisait à l'égard de son mari, le mari le faisait à l'égard de sa femme. Ce que cet homme, tout brûlé par l'amour du gain, cherchait dans une compagne, c'était moins une amie qu'un associé. Il voulait savoir si celle qu'il s'était choisie était bien telle qu'il l'avait désirée, et propre à lui venir en aide par ces qualités d'ordre et d'économie que les filles des vieilles maisons bourgeoises appor-

Digitized by Google

taient jadis en dot à leurs maris. Dès le lendemain de leur installation à Pithiviers, M. Sorbier commença donc l'épreuve en confiant la direction du ménage à sa femme; mais le vieux magistrat, qui connaissait son gendre de longue main et savait sur lui, par les mille procès dont les dossiers avaient passé sous ses yeux, tout ce qu'on peut savoir, mit sa fille en garde contre ce piége. Il eut avec elle un long entretien au moment de son départ, et se plut, avec la finesse d'un magistrat pour qui le cœur humain n'a plus de replis, à lui montrer son mari tel qu'il était. « La porte est basse, dit-il en finissant. Si tu essayes d'entrer chez lui le front haut, tu te briseras la tête. Courbe-toi donc et prends l'empreinte de ton mari.... Le temps fera le reste, et tu seras maîtresse ou servante, selon que tu seras habile ou maladroite. »

Agathe avait eu le frisson, mais elle refoula sa terreur dans ses entrailles et se redressa. Le souvenir d'Héloïse, qui l'avait éclaboussée, la rendait indomptable. « Vous verrez! » dit-elle à son père en recevant le baiser d'adieu.

Forte des instructions de M. du Portail, guidée par cette adresse qui est en germe dans le cœur de toutes les femmes, elle déjoua le dessein de M. Sorbier et le fit tourner à son profit. Si elle n'écrasa pas sa vanité, tout au moins elle l'enchaîna. En franchissant la porte de la maison de Pithiviers au bras

Digitized by Google

d'un homme qui pendant la route n'avait pas ouvert la bouche, elle avait d'un seul coup dépouillé toutes ses habitudes. Elle apporta une sévère économie sur la dépense, rogna sur tout, surveilla la cuisinière, et remit froidement à son mari, au bout d'un trimestre, cent francs qu'elle avait gagnés sur la maigre pension qu'il lui servait pour les frais de la maison.

« On me volait donc ? demanda Isidore.

— Non, reprit Agathe, mais on perdait. »

Ces cent francs grattés sou à sou conquirent d'un seul coup la confiance du banquier. Entraîné par un beau mouvement dont sa vie entière n'offrait pas un autre exemple, il voulut donner à sa femme la pile d'écus qu'elle avait sauvés. Accepter eût peut-être diminué l'effet de son économie.

« Non, dit-elle; mettez cet argent dans votre commerce, et faites-le travailler. »

Dès ce moment, Agathe devint la maîtresse absolue du logis. Son éducation, meilleure que celle d'Isidore, sa distinction, l'élégance relative de ses manières et de son langage, venaient en aide à son économie et achevaient de lui gagner le cœur de son mari, qui s'habitua tout doucement à accepter la supériorité d'Agathe. Elle voyait son triomphe et en profitait pour l'assurer; chaque jour le rendait plus certain, et, trois ans après l'arrivée de Mlle du Portail à Pithiviers, M. Sorbier ne faisait plus rien sans

Digitized by Google

prendre l'avis de sa femme. Sorbier-le-Loup était muselé.

Le mariage d'Isidore, s'il n'avait pas eu tout le résultat qu'en attendait le banquier au point de vue des procès, avait eu du moins cet avantage, de lui assurer l'appui d'une femme dont les conseils habiles, bien moins dictés par une bonté de cœur naturelle que par une meilleure entente de la vie, atténuèrent les côtés féroces de son exploitation, et rendirent ses relations plus productives et plus nombreuses en les rendant plus souples. Elle lui fit comprendre, mais plus tard et à la longue, que la facilité et une générosité accidentelle étaient aussi des éléments de succès, parce qu'elles lui attiraient des clients que sa dureté pouvait éloigner. Sans l'effaroucher par des avis trop prompts, et qu'il n'aurait peut-être pas accueillis dès le début, elle lui apprit à verser quelques gouttes d'huile dans les rouages d'une machine dont le mécanisme implacable broyait tout ce qu'elle atteignait. Tel était l'empire qu'elle acquit à la longue sur Isidore, que cinq ans après son mariage elle était parvenue à lui faire rendre, par un acte qui semblait spontané, une somme dont le payement allait ruiner une famille de cultivateurs, et qui lui était attribuée par le gain d'un procès.

« Vous perdez mille écus, lui dit-elle, mais vous gagnez une commune. »

Digitized by Google

L'effet de cette restitution fut immense. L'Évangile nous dit qu'il y a plus de joie au paradis pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui persévèrent. La vérité de cette parole, que l'observation philosophique consacre, éclata dans cette circonstance. On sut plus de gré à M. Sorbier de cette munificence inaccoutumée qu'on n'en eût témoigné pour mille traits de dévouement aux personnes les plus connues par leur charité. Son nom fut dans toutes les bouches, et on parla de lui comme d'un homme calomnié. Les efforts de Mme Sorbier ne s'arrêtèrent pas à ce premier succès : elle avait gagné à son mari la reconnaissance de quelques personnes, elle voulut lui assurer l'estime et la considération d'un plus grand nombre. Elle y parvint par une foule de petits services qu'elle rendait au nom de M. Sorbier, et par une habileté de conduite qui ne se démentit jamais. Elle réussit ainsi à lui ouvrir les portes du conseil municipal de Pithiviers, et M. Sorbier répondit à cette élection par un dîner où toutes les autorités de la ville furent invitées. Mme Sorbier se départit, en cette circonstance, de l'économie qu'elle avait jusqu'alors pratiquée; son dîner éblouit la sous-préfecture et la mairie. L'examie d'Héloïse Bonin, l'ennemie intime de Mme Sabatier, soulevait un coin du masque, et montrait le but que sa persévérance se proposait. M. Sabatier était par hasard à Pithiviers ce jour-là; elle s'ar-

Digitized by Google

rangea pour qu'il fût du dîner, et tira des armoires où elle le serrait un magnifique service de vaisselle plate qu'elle avait eu pour la valeur intrinsèque de l'argent, et dont l'éclat métallique devait apprendre à Héloïse que Mlle du Portail aussi avait fait fortune. La maison du banquier venait d'être ouverte; elle ne se ferma plus, et Mme Sorbier inaugura bientôt une ère de réceptions et de thés qui achevèrent de transformer l'opinion publique. Sorbier-le-Loup devint Sorbier-le-Riche.

Agathe entrait dans la sixième année de son mariage; elle avait alors vingt-neuf ans, lorsqu'un événement inespéré vint donner un autre cours à ses pensées : elle mit au monde une petite fille sur laquelle se concentra toute son ambition. On se souvient de ce négociant du Havre sur qui se fondait une part des espérances dont se nourrissait l'imagination active de M. du Portail. M. Closeau du Tailli, avec qui M. Sorbier était entré en relations d'affaires pour l'achat des farines que les États-Unis expédient en France, fut choisi pour parrain, et quitta tout exprès le Havre pour assister à la fête que Mme Sorbier donna à l'occasion du baptême de sa fille. En souvenir d'un enfant que M. Closeau du Tailli avait perdu au berceau, la petite héritière reçut le nom de Sophie.

Maîtresse d'une fortune dont elle seule et M. Sorbier connaissaient bien le chiffre, mère d'une fille

Digitized by Google

qui venait à merveille et qui promettait d'être belle, Mme Sorbier pensa dès lors à mettre à exécution le projet qu'elle avait conçu au fond du cœur, et parla de s'établir à Paris pour donner à Sophie la brillante éducation à laquelle la position de ses parents lui permettait de prétendre. Sophie avait huit ans. M. Sorbier, qui avait pu apprécier la remarquable aptitude de sa femme en toutes choses, acceptait désormais son opinion sans la discuter. Ainsi que son père sur son banc de magistrat, Agathe dans sa maison rendait des arrêts. L'idée cependant de quitter Pithiviers, berceau de sa fortune, et cette maison où tant de richesses s'étaient accumulées écu par écu, effraya d'abord le mari, et il la combattit timidement. Agathe vainquit toute résistance d'un mot :

« M. Closeau du Tailli est à Paris, dit-elle; il a plus d'un million, et il n'a point d'enfant. »

Isidore lut dans la pensée de sa femme et céda. Agathe ne lui disait pas que le mobile le plus puissant qui lui faisait désirer si ardemment de se fixer à Paris, c'était l'ambition de faire comme Mme Sabatier, et l'espoir secret de la rencontrer un jour et de l'éclabousser à l'aide d'un équipage dont elle voyait en rêve les chevaux gris pommelés et le cocher en livrée noisette.

Le ménage Sorbier jouissait alors de plus de cent mille francs de rente et n'en dépensait pas annuel-

Digitized by Google

lement plus de dix ou douze mille, somme qui suffisait pour mettre la maison à la tête des plus considérables de Pithiviers. Il avait une calèche à un cheval, une cuisinière, une femme de chambre, un cocher et un homme de peine pour tous les gros ouvrages. On y donnait à dîner une fois par semaine et on y dansait trois fois pendant le carnaval. Le 15 septembre, jour anniversaire de la naissance de Sophie, il y avait grand gala dans la maison. Ces habitudes régulières de luxe, tout à fait inusitées dans une petite ville et inspirées par Agathe, avaient achevé de réhabiliter M. Sorbier. Il avait excité la haine, il excita l'envie, et il devint l'homme le plus important de la localité.

Il fallait, avant de partir pour Paris, liquider les affaires de la maison et les procès dans lesquels elle était engagée. M. Sorbier s'en occupa, mais avec une sage lenteur, où se dissimulait peut-être un secret désir de prolonger son séjour à Pithiviers. Ne pouvait-on pas y appeler M. Closeau du Tailli et l'y retenir par une association qui rendrait leurs intérêts solidaires? Ce projet émis un soir à table, à la fin du dîner et pendant que Sophie jouait, effraya Mme Sorbier. Si elle avait enseveli sa jeunesse dans une petite ville, loin de ses amis, et consacré tous ses soins à l'édification d'une fortune immense, n'était-ce pas pour en jouir sur un plus grand théâtre? Quelle chance d'ailleurs

Digitized by Google

avait-elle de rencontrer Mme Sabatier à Pithiviers? « Mais, dit Agathe, mon cousin voudra-t-il quitter Paris pour notre sous-préfecture?

— Je l'ai sondé à cet effet, répondit M. Sorbier, et il n'est pas éloigné d'accepter. Votre cousin, vivant ici, sous notre toit, serait à nous; je ferais venir de Paris une maîtresse de piano et une maîtresse d'anglais; Sophie recevrait une belle éducation, et nous économiserions les frais de déplacement.

— Nous verrons, » reprit Agathe, qui se réservait de combattre ce projet, auquel, quoi qu'il arrivât, elle était décidée à ne pas consentir.

Un événement imprévu détourna toutefois le coup qui la menaçait, et lui permit de ne pas intervenir dans le débat. On procédait alors à Pithiviers aux élections pour le renouvellement du conseil municipal : M. Sorbier ne fut pas réélu. Agathe cria à l'ingratitude, et n'eut pas grand'peine à faire croire à son mari qu'il était la victime d'une odieuse machination, alors qu'elle-même n'était pas étrangère à cet échec. Quelques billets habilement renouvelés, des prêts consentis à des conditions moins onéreuses, deux ou trois dîners donnés à propos l'eussent prévenu; mais Agathe conseilla une marche tout opposée, afin, dit-elle, de ne pas être à la merci d'intrigants qui exploitaient M. Sorbier. L'affaire manquée, l'élection devint un thème inépui-

Digitized by Google

sable aux récriminations de sa femme. Ne pas réélire M. Sorbier, le plus riche capitaliste de Pithiviers, l'homme qui avait consacré ses veilles à la bonne administration des deniers publics, le citoyen généreux qui avait donné trois cents francs pour les réparations de l'école communale et cent écus pour la décoration de l'église, le banquier qui avait traité le préfet du Loiret en tournée de révision, et l'évêque d'Orléans en tournée pastorale! On ne se rappelait pas que nulle part des électeurs eussent payé par un trait si noir le dévouement d'un de leurs plus dignes concitoyens. Et M. Sorbier continuerait à résider dans une ville qui récompensait si mal les services rendus! C'était impossible. Il fut décidé, séance tenante, que l'œuvre laborieuse de la liquidation serait entreprise, et qu'on abandonnerait Pithiviers pour n'y plus revenir.

Maîtresse absolue du terrain, Mme Sorbier hâta les préparatifs du départ, et déploya en toutes choses une telle activité, que, quatre ou cinq mois plus tard, toute la famille avait quitté l'arrondissement pour vivre dans cette capitale fameuse où Agathe avait l'espérance de rencontrer Héloïse. A l'époque où M. Closeau du Tailli parla pour la première fois à Maurice de le présenter à la famille Sorbier, les émigrés de Pithiviers étaient depuis huit ou neuf ans établis à Paris. Ils habitaient l'hiver un vaste appartement, situé au premier, dans une maison de la

Digitized by Google

rue Godot-de-Mauroy, et l'été leur campagne de Marly. La vieille calèche et le cheval blanc, qui les avaient suivis, avaient fait place à un équipage tout reluisant, traîné par deux chevaux du Mecklembourg; leur domestique s'était accru d'une gouvernante anglaise, d'un valet de pied et d'une femme de charge, qui avait la direction de la maison, sous la haute surveillance de Mme Sorbier. Ils avaient ouvert leurs salons et donné des bals. Si longtemps contenue par la force d'une volonté qui s'était tracé une ligne de conduite, la vanité d'Agathe avait rompu ses digues comme un torrent, et elle entraînait M. Sorbier dans un genre de vie qu'il ne désirait ni ne prévoyait, mais qu'il acceptait. Seulement, et comme correctif à l'ennui qui n'aurait pas manqué de le saisir au milieu d'un mouvement où ses goûts ne trouvaient aucune satisfaction, il avait gardé dans un coin de son appartement un cabinet tout rempli de liasses et de papiers, de registres et de grands livres à dos vert, d'où il s'amusait à diriger sa maison de Pithiviers, à la tête de laquelle se trouvait alors nominalement placé le fils aîné du vieux Griffaut, commandité par M. Sorbier. L'air pur des champs, les parfums aromatiques des collines, les fraîches émanations des bois, semblaient moins doux et moins salubres aux poumons du banquier que les senteurs fades et l'atmosphère pesante de ce cabinet chauffé par un poêle.

Digitized by Google

Les temps n'étaient plus où Mme Sorbier prenait la moitié du fardeau des affaires. Elle se tenait invariablement dans son salon, et n'entrait pas une fois par mois dans le cabinet ténébreux où M. Sorbier s'enfermait chaque matin. Mme Sorbier avait un jour, Mme Sorbier allait à l'Opéra, Mme Sorbier se montrait au Bois, et un jour, jour de bonheur et de triomphe, elle avait eu la joie suprême de tourner l'angle de la rue Laffitte et de la rue de Provence en calèche, tandis que Mme Sabatier passait sur le trottoir, à pied. Quel salut ne lui fit-elle pas, et quelle impertinence dans ce salut! Les chevaux allaient fort vite, la roue sauta entre deux pavés, et quelques mouches de boue piquèrent la robe de Mme Sabatier. Ce moment si court, cet éclair, payèrent toutes les longues angoisses d'Agathe et l'exil où elle s'était condamnée à Pithiviers.

Les jeudis de Mme Agathe Sorbier avaient un assez grand nombre de fidèles; mais le niveau des habitués ne dépassait pas le niveau de la petite finance, et, sauf quelques personnes venues là par raccroc, et qui appartenaient à l'administration, à la politique ou à la haute banque, on n'y rencontrait qu'un cercle de ces inconnus dont les noms n'apprennent rien et qui vont partout. Tout naturellement M. Closeau du Tailli était entré dans l'intimité de la famille. Sophie, élevée dans l'amour de son parrain, le comblait de menus cadeaux, tels que

Digitized by Google

bretelles et bonnets grecs brodés, breloques et pantoufles turques, et prenait des hypothèques sentimentales sur la succession. « Donne toujours, disait le père Sorbier, les souvenirs sont des placements. » M. Closeau du Tailli laissait faire et ne disait rien.

Telle était la famille dans laquelle M. Closeau du Tailli s'efforçait d'introduire Maurice de Treuil vers la fin du mois de juin 1845.

Digitized by Google

IV

Il y a sur les bords de la Seine, entre Rueil et Bougival, sur la lisière de quelques champs de blé, une maisonnette où les canotiers et les artistes vont quelquefois dîner et déjeuner. Deux ou trois petits cabinets de verdure en précèdent la porte, et deux ou trois chambres, très-simplement meublées, prêtent l'hospitalité d'une chaise et d'un lit aux personnes que la pluie ou quelque caprice retient au logis.

De cette maisonnette, élevée d'un étage sur rez-de-chaussée et qu'effleure le chemin de halage, on voit les grands bateaux qui montent ou descendent la Seine et les canots qui courent des bordées devant l'île d'Aligre, derrière laquelle se groupent les toits rouges et bruns du hameau de Croissy. Le paysage est gai, vert et frais. Un cercle de collines boisées l'encadre délicieusement. Rien ne manque à ce coin

Digitized by Google

de terre, ni la grandeur des eaux, ni la grâce des lignes, ni la mystérieuse profondeur de l'ombrage, ni l'animation joyeuse causée par le passage des forts chevaux de trait qu'excitent les cris des mariniers, et le mouvement des nageurs qui vont et viennent à la surface du fleuve, ou se reposent dans l'herbe en fumant. Les soirs d'été, le dimanche surtout, à l'heure où le soleil se couche, la rive est animée et bruyante; mais dans la semaine et le matin le paysage est calme et beau comme un site des campagnes d'Italie.

Or, le lendemain du jour où M. Closeau du Tailli avait causé avec Maurice, deux jeunes gens étaient assis sous les tonnelles du petit restaurant. C'étaient Maurice de Treuil et Philippe Duverney.

Philippe, adossé contre un poteau, lançait en l'air la fumée de son cigare; Maurice tambourinait du bout des doigts sur la table de sapin. Deux verres, du sucre, une carafe d'eau fraîche et un flacon d'eau-de-vie étaient entre eux.

« Mimi Soleil est dans l'île avec Jacques, dit Philippe; ils ne reviendront pas que le soleil ne soit couché; nous sommes seuls; si tu as à me parler, je t'écoute.

— On veut me marier, répondit Maurice en avalant une petite gorgée de grog.

— Te marier!... Et avec qui?

— Devine.

— Un sage a dit : « Dis-moi qui tu hantes, et je te

Digitized by Google

« dirai qui tu hais. » Dis-moi où tu vas, et je te dirai le nom de ta fiancée.

— Je vais à Marly, chez M. Sorbier. »

Philippe regarda Maurice fixement.

« Laure est chez M. Sorbier. S'agit-il de Laure?

— Non.

— Tant mieux, elle est trop pauvre.

— Laure n'est pas seule à Marly.

— Parbleu! il y a encore la fille de la maison, Mlle Sophie. Est-ce que par hasard...?

— Justement.

— Tant pis, elle est trop riche.

— Çà, mon cher Philippe, essayons d'être logique, s'il se peut. Laure est trop pauvre, Sophie est trop riche. Il faut pourtant bien qu'une femme soit l'un ou l'autre.

— Je n'en vois pas la nécessité; mais il faut surtout qu'un artiste soit libre.

— Ah! bien! une tirade contre le mariage.... Prends garde.... c'est vieux.

— Le vieux est souvent vrai; mais là n'est pas la question. Le mariage est bon ou mauvais selon les circonstances qui l'entourent, et non parce qu'il est le mariage. Tu n'as pas besoin d'une femme, tu as besoin de travailler.

— Et c'est précisément pour travailler que je suis presque décidé à accepter les propositions de M. Closeau du Tailli.

Digitized by Google

— Ah! c'est l'ami des arts qui a conçu cette belle idée?

— Lui-même.

— As-tu vu Sophie?

— Non.... La présentation doit se faire ce soir.

— Elle est fort jolie, et même quelque chose de plus.

— Je n'y vois pas de mal.

— Je n'en sais rien.

— Çà, que veux-tu dire? Riche, pauvre, jolie, tout te déplaît.

— Je veux que tu restes libre. Ta réputation est faite; il faut prouver à présent que tu la mérites. »

Maurice prit la main de Philippe et la serra.

« Mais pour la mériter, dit-il, ne faut-il pas que je m'efforce de faire mieux, et pour arriver à ce résultat, le temps n'est-il pas une nécessité, le temps qui permet à la pensée de mûrir? Et comment l'aurai-je, ce temps, si tout d'abord il faut que je travaille pour vivre?

— Eh bien! travaille et souffre, reprit Philippe rudement.... Tu auras de mauvais jours, et le talent viendra plus tard, s'il doit venir; mais ne te vends pas, les pieds, les mains et le cœur liés, pour gagner un million! Un million! sais-tu bien ce que c'est? On ne donne pas un million pour rien. Je te plains d'avoir à payer le prix qu'on t'en demandera.... Si vraiment tu sens en toi quelque chose, lutte et reste seul.

Digitized by Google

— Et si les forces ne me soutiennent pas jusqu'au bout?

— Eh bien! si tu meurs, tu mourras tout entier. »

Maurice se tut, et Philippe aspira vivement quelques bouffées de fumée.

« Ah! reprit-il avec une âpre ironie, s'il faut des valets à ta porte et des bottes vernies à tes pieds; si tu aspires après les splendeurs du palissandre et les magnificences du tapis d'Aubusson; si ton indolence a besoin de voitures pour la promener aux Champs-Élysées; si le faste des salons bourgeois où cent bougies éclairent dix imbéciles avalant des tasses de thé éblouit ta jeunesse; si l'espoir de traverser un bal au bras d'une rivière de diamants suffit à ton bonheur; si tu ne vois pas de jouissances plus vives que celle d'accompagner un cachemire au bois de Boulogne et d'entendre dire au retour par un laquais stupide : *Madame est servie!* alors n'hésite plus. Pour tout cet assemblage de félicités, l'esprit, le cœur, l'intelligence, sont des biens inutiles. Tu étais peintre; abdique, et deviens millionnaire. »

Maurice frappa du poing sur la table.

« Je ne te demande pas de philippique, que diable! je te demande un conseil.

— Pour quoi faire? Pour ne pas le suivre! Est-ce que je tiens boutique de conseils, moi? »

Philippe jeta son cigare et avala un verre de grog tout d'un trait.

Digitized by Google

« M. Closeau du Tailli avait bien besoin de monter dans ton atelier pour remplir ton pauvre cerveau de toutes ces chimères! reprit-il. Il n'est pas bon pour un homme, pour un artiste surtout, de devoir sa fortune à une petite main de femme qui sort des plis d'un voile blanc. Qui apporte beaucoup exige beaucoup. Si tu ne fais pas faillite, c'est que tu deviendras bête. Je rêvais un autre avenir pour toi, un avenir de combats, de souffrances peut-être, de privations certainement, et, au bout de longs et vigoureux efforts, un nom, un nom fièrement porté.... Mais tu as peur, là est toute la vérité. La lutte t'effraye, et tu as des appétits vulgaires qui se révoltent. Suis donc ta voie, et sois riche! »

Maurice tressaillit.

« J'ai frappé juste, n'est-ce pas? poursuivit Philippe.

— Mais, si je suis riche, je travaillerai.

— Tu ne feras rien!

— Oh!

— Rien! te dis-je. On n'a des louis plein la poche qu'à la condition d'avoir des bêtises plein la tête. Tu n'as donc pas compris que la nécessité est l'aiguillon du travail? Le jour où cette pointe d'acier ne te harcèlera plus, tu t'endormiras. Le talent, souviens-t'en, et je ne parle pas du génie, ce don fatal que Dieu réserve pour ses martyrs, le talent est une plante amère qui ne croît qu'arrosée de sueurs

Digitized by Google

et qui veut, pour devenir grande et forte, tout le vent des souffrances humaines. Si tu veux l'emmaillotter dans la soie et le velours, tu l'étoufferas. »

Philippe se leva, et, se promenant devant la tonnelle, brisa d'une main distraite quelques branches d'acacia.

« Tu veux épouser Sophie! reprit-il avec violence, mais le mari de Sophie, quel qu'il soit, à moins d'être duc et pair, épousera la famille Sorbier tout entière, le père, la mère, la fille et les cousins, s'il y en a. Tu hausses les épaules!... Est-ce que tu ne seras pas garrotté par le million? Le mari d'une famille!... c'est intolérable! Je te parlais tout à l'heure de Laure, et je te disais qu'elle était trop pauvre.... Tu gagnes pour un, tu ne gagnes pas pour deux.... Et les fatigues d'un ménage embarrassé ne conviennent pas à un esprit qui a besoin de liberté.... Eh bien! entre Sophie et Laure, si le mariage était une loi de ton organisation, je n'hésiterais pas à te dire : « Prends Laure! » Si pauvre qu'elle soit, elle te fera plus riche et plus heureux que Sophie.... C'est un vrai cœur de femme pétri dans le lait et le froment; l'amour du bien et le sentiment du beau y vivent côte à côte, comme deux colombes sur un rameau fleuri.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Maurice.

— Tandis que tu travailleras dans ton atelier, elle

Digitized by Google

travaillera, elle aussi.... Tu as ta palette, elle a son piano.

— Ah! oui... elle courra le cachet!

— Et voilà pourquoi, reprit Philippe en frappant du pied, il ne faut pas que tu te maries!... Écoute, ajouta-t-il un moment après, je n'ai pas grand'-chose, tu le sais, mais enfin ce que j'ai peut suffire à deux. Partageons.

— Philippe!

— Ne me remercie pas. Tu ferais comme moi, si tu étais à ma place. Nous n'avons pas les mêmes goûts. Ce que je gagne me permet de vivre à ma guise; les quatre ou cinq mille francs de rente dont je jouis t'aideront à attendre le moment où tu seras dans la plénitude de ton talent.

— Bien! voilà que tu me donnes tout à présent!

— Ce tout n'est rien...

— Et tu as pu croire que je t'en dépouillerais!

— Ah! si tu emploies les grands mots, nous ne nous entendrons plus. Tiens, Maurice, j'ai peur qu'il n'y ait chez toi plus d'orgueil, de vanité peut-être, que de véritable fierté. Tu crains d'accepter ce petit service de la main d'un ami, d'un frère, et tu as pu sérieusement penser à devenir le mari d'une femme qui t'enrichira demain et que tu ne connaissais pas hier! As-tu peur de devoir plus de reconnaissance à un ami qu'à une femme?

— Et si je venais à mourir avant de m'être acquitté?

Digitized by Google

— Nous compterions là-haut, répondit Philippe gaiement. Et puis, que parles-tu de remboursement? Ta richesse à venir t'aveugle-t-elle à ce point de me traiter en banquier? Je ne te prête pas; je te dis : « Prends. »

— Cher Philippe! es-tu bon! s'écria Maurice demi vaincu par cette parole.

— Laisse ma bonté tranquille; il s'agit de ta peinture. Quatre ou cinq mille francs ne sont pas grand'-chose, mais enfin cela aide à vivre; au besoin nous mangerons un peu du capital, gaillardement, en nous promenant dans la campagne pour nous égayer, après quoi nous donnerons de grands coups de collier.... Et tu deviendras grand homme petit à petit. Est-ce dit?

— Eh bien! je verrai, et demain je te répondrai.

— Demain?... Alors tu iras ce soir à Marly.

— Cela dépend de la voiture qui fait le service entre Paris et Saint-Germain. Je vais là-bas sur la grand'route, et j'attendrai au pied d'un arbre. Si la gondole vient du côté de Saint-Germain, je grimpe sur la banquette et retourne à Paris.

— Mais si la gondole arrive du côté de Paris?...

— Je saute dans le coupé, et vais à Marly, tout droit chez les Sorbier. »

Philippe mit son chapeau.

« Voilà ce qu'il fallait me dire en commençant, reprit-il; c'eût été une économie de paroles. »

..

Digitized by Google

Maurice sourit, lui serra la main, et prit à travers la plaine, dans la direction du chemin qui, passant par Rueil et Nanterre, court vers Paris.

Le fait est qu'il n'avait pas encore de résolution bien arrêtée. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la force des objections si vivement présentées par Philippe; mais les conseils positifs de M. Closeau du Tailli lui revenaient à l'esprit, et il hésitait également entre les deux avis. Si Philippe ne lui avait rien dit, Maurice se serait rendu directement à Marly, n'admettant pas qu'une visite l'engageât beaucoup, et tout disposé à rompre les pourparlers, si les conditions de ce mariage ne lui plaisaient pas. Son caractère, naturellement enclin aux temporisations, lui conseillait dès la veille ce dernier parti; la véhémence de Philippe avait fait seulement qu'au lieu d'agir d'après sa volonté propre, il s'en remettait au hasard du soin de diriger sa promenade.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que Maurice arriva sur la route de Saint-Germain; il s'assit sur l'herbe au pied d'un arbre et attendit. Le soleil était chaud, et il réfléchissait. Au plus fort de ses réflexions, il appuya sa tête contre une racine, ferma les yeux, et s'endormit profondément. Une voix qui l'appelait le réveilla tout à coup. Maurice regarda devant lui et aperçut M. Closeau du Tailli, qui s'efforçait d'ouvrir la portière d'une voiture dont

Digitized by Google

un cocher en livrée retenait les chevaux fringants.

D'un bond Maurice fut sur ses pieds.

« Eh ! que faites-vous là? cria le rentier.

— Je crois bien que je dormais, répondit Maurice.

— Et moi j'en suis sûr.... Vous avez donc oublié la visite que vous devez faire à Marly ?

— Au contraire, j'y pensais beaucoup.... c'est même ce qui m'a porté au sommeil.

— Une épigramme ! murmura M. Closeau du Tailli. Quand vous serez à la Colombière, j'ai quelque idée que vous n'en voudrez plus sortir.

— C'est donc une succursale du jardin d'Armide?

— Peut-être, et, pour vous en donner la preuve, je vous emmène.... Montez-vous ? »

Maurice regarda aux deux extrémités de la route; aucune voiture n'en soulevait la poussière, ni du côté de Marly, ni du côté de Paris.

« Allons, dit-il, le sort le veut ! »

Et il sauta dans la calèche.

Comme la calèche traversait Bougival, elle se croisa avec la gondole qui arrivait de Saint-Germain. Maurice la suivit des yeux.

« Encore cinq minutes, dit-il, et je ne me mariais pas. »

Un quart d'heure après, la porte d'une grille de fer qui s'ouvrait sur la route tournait sur ses gonds, et la voiture de M. Closeau du Tailli s'engageait dans

Digitized by Google

une large avenue de marronniers au bout de laquelle s'élevaient les bâtiments de la Colombière.

La famille Sorbier attendait M. Closeau du Tailli; mais on fit semblant d'être surpris à la vue du jeune homme qui l'accompagnait.

« Mon ami, M. Maurice de Treuil, dit M. Closeau du Tailli; je l'ai rencontré par hasard comme il croquait un coin de ferme dans le village. Il croyait dîner au cabaret... j'ai pris la liberté de l'amener avec moi.

— Vos amis sont les nôtres, mon cher cousin, répondit Mme Sorbier en jetant sur Maurice un regard vif qu'accompagnait un sourire poli. Vous nous aviez souvent parlé de M. Maurice de Treuil; nous sommes charmés de faire sa connaissance. »

Maurice s'inclina; il cherchait la fille et ne voyait que la mère.

« Monsieur nous excusera de le recevoir sans façon, poursuivit Mme Sorbier; nous ne serions qu'en famille, si quelques amis de Paris n'étaient venus nous surprendre à l'improviste, M. le baron de Courtalin entre autres, et M. Guillaume Giraud, que M. de Treuil connaît peut-être.

— Non, madame, répondit Maurice.

— Ce sont des hommes du monde, reprit Mme Sorbier avec une nuance d'impertinence qui n'échappa pas à Maurice.

— Hum! murmura-t-il, du miel à la surface et du vinaigre au fond! La belle-mère se dessine.

Digitized by Google

— Et Sophie? demanda M. Closeau du Tailli; je ne vois pas cette chère enfant; où est-elle donc?

— Dans le jardin ou dans le bois.... Elle fait des bouquets; elle est avec Laure....

— Avec Laure? Ah! tant mieux! » s'écria Maurice étourdiment.

Mme Sorbier sourit à demi.

« Monsieur de Treuil connaît Mlle Émery? dit-elle.

— Oui, madame; la famille de Mlle Émery était fort liée avec la mienne il y a quelques années.

— J'étais en relations d'affaires avec M. Émery avant le désastre qui a tout à coup emporté sa fortune, dit alors M. Sorbier, qui ne s'était pas encore mêlé à la conversation. M. Émery était fort riche, mais un peu entreprenant.... Il a voulu courir trop vite et a laissé sa famille sans un sou.

— Laure donne des leçons de piano à ma fille, ajouta Mme Sorbier. Nous n'avons pas voulu abandonner cette pauvre enfant après le malheur de son père; nous la recommandons à tous nos amis. Elle vient ici quand elle veut.... Sophie la regarde comme sa sœur, et, bien qu'aussi forte qu'elle sur le piano, elle continue à réclamer ses soins pour lui venir en aide sans en avoir l'air. »

L'expression de cette fausse bonté prétentieuse et maniérée déplut à Maurice; il détourna la conversation, et s'extasia sur la magnifique ordonnance

Digitized by Google

des jardins et la belle vue dont on jouissait à la Colombière.

« Ah! oui, très-belle! répondit M. Sorbier en soupirant. La Colombière dévore de quinze à dix-huit mille francs par an : on appelle cela un jardin d'agrément. Ces buissons de roses que vous admirez tant, on ne sait pas ce qu'ils coûtent. Il faut moins d'argent pour faire pousser le blé qu'on sème dans la Beauce, et il rapporte des écus.... Les fleurs, ça ne rapporte que des jardiniers.

— Oh! oh! murmura Maurice, le beau-père se démasque. »

Mais tandis que M. et Mme Sorbier recevaient Maurice et M. Closeau du Taïlli, Sophie, que sa mère croyait dans le parc occupée à cueillir un bouquet, était cachée derrière les persiennes d'une petite pièce au rez-de-chaussée de la villa, et regardait l'artiste de tous ses yeux.

« Ah! ah!. disait-elle à demi-voix, c'est donc là le bel oiseau bleu dont me parlait sans cesse mon parrain? »

Elle entr'ouvrit doucement les persiennes et avança la tête avec prudence.

« Maman croit que je ne comprends rien à tout son petit manége, reprit-elle ; mais elle oublie que j'ai vu *la Demoiselle à marier*. Quand elle m'a dit ce matin : « Mets ta robe blanche, tu sais, ta robe de « mousseline, » j'ai deviné qu'il y avait un préten-

Digitized by Google

dant en route. J'ai pris un air bête pour lui demander si elle attendait du monde : « Non, per-« sonne, a-t-elle repris ; mais M. Closeau du Tailli « viendra, et quand il vient, il amène toujours « quelqu'un. » Dès lors je n'ai plus douté de la visite. Le quelqu'un, le voilà.

— Comment le trouves-tu ? demanda Laure qui était debout derrière Sophie.

— Pas mal, beaucoup mieux que M. de Courtalin. Il a même, continua Sophie, quelque chose qui plaît au premier abord, un je ne sais quoi que je n'ai vu à aucun des jeunes gens avec qui j'ai dansé cet hiver ; c'est peut-être ce qu'on appelle l'air artiste. On dit qu'il a du talent ?

— Beaucoup.

— Tant mieux !... Je lui demanderai de me dessiner un costume pour un bal déguisé.... Sais-tu s'il valse bien ?

— Je ne sais pas. Il a un cœur excellent !

— Alors tu crois que, s'il devient mon mari, il me conduira partout où je voudrai, au bal, au concert, aux courses de Chantilly, à l'Opéra, aux eaux ?

— Il se dévouera tout entier à ton bonheur. Maurice a beaucoup souffert, il a beaucoup travaillé.

— Oh ! si je l'épouse, il n'aura plus rien à faire.

— Mais son art, veux-tu donc qu'il le néglige ?

— Si cela l'amuse de peindre quelques petits ta-

Digitized by Google

bleaux, je ne l'en empêcherai pas....je les mettrai dans mon boudoir, et, quand on m'en fera compliment, je dirai : « C'est de mon mari.... » Mon mari ! Est-ce singulier ! ce jeune homme qui se promène là et que je n'ai jamais vu !... Mais c'est égal, je le préfère à M. de Courtalin. On dit que les artistes sont si amusants, si spirituels, si gais ! Nous donnerons des fêtes superbes, des bals costumés ; il inventera mille divertissements dont je n'ai pas l'idée. Je veux dans notre appartement trois salons, un boudoir, une salle à manger d'été, une galerie et une serre où je me tiendrai l'hiver.... Des fleurs et des lumières, c'est charmant !

— Il y aura bien aussi un atelier dans cet appartement ?

— Un atelier ? Pour quoi faire ?

— Et sa peinture ?

— Ah ! oui, pour les petits tableaux dont nous parlions tout à l'heure. Eh bien ! soit, il aura un atelier, et nous y jouerons la comédie ! L'ami de M. Closeau du Tailli s'appelle, je crois, Maurice de Treuil ?

— Oui.

— C'est un joli nom. Mme de Treuil ! cela fait bien.... M. Maurice va-t-il beaucoup dans le monde, au faubourg Saint-Germain, à la cour ?

— Un artiste de son talent peut aller partout.

— Alors nous irons au bal tous les soirs.... Je

Digitized by Google

crois décidément qu'il me plaira. Ne m'a-t-on pas dit qu'il était décoré ?

— Oui, depuis deux jours.

— Tant mieux.... Un bout de ruban rouge noué autour d'une boutonnière, quand on porte la redingote fermée, c'est très-gentil. »

Sophie quitta la persienne derrière laquelle elle était caché, et descendit. Laure la suivit un peu pâle.

La compagnie, grossie de M. de Courtalin et de M. Guillaume Giraud, était réunie auprès du kiosque chinois au moment où Sophie et Laure la rejoignirent.

Sophie était réellement très-jolie, et même quelque chose de plus, comme avait dit Philippe. Maurice fut frappé de la grâce et de l'élégance qui étaient en elle. « Tant de beauté et un million! » pensa-t-il.

M. et Mme Sorbier occupaient le centre du groupe que formait la compagnie. M. Closeau du Tailli, Maurice et Guillaume Giraud se tenaient debout d'un côté ; les deux jeunes filles s'assirent sur un banc de gazon ; seul, M. de Courtalin, dans une pose superbe, se mit un peu à l'écart. La conversation essaya de devenir générale.

Maurice et M. Guillaume Giraud s'étaient par hasard reconnus. Il se trouva que tous deux avaient été en sixième au collége Bourbon, et qu'ils avaient fait un certain jour, étant en récréation, un grand échange de billes et de toupies, à la suite duquel il

Digitized by Google

y avait eu combat singulier en champ clos, dans un coin de la cour, à coups de poing. Ces coups de poing, dont l'issue avait été douteuse, avaient cimenté une vive amitié entre les deux écoliers; un brusque départ, qui avait ramené Guillaume Giraud au fond du pays d'Aunis, dont il était originaire, en avait seul interrompu le cours.

Cette amitié venait de se réveiller après une lacune de quinze ans, et Guillaume, qui avait l'humeur très-expansive, exprimait son contentement par de vigoureuses poignées de main.

« Pardieu ! mon cher, vous arriverez disait-il à Maurice ; je n'ai jamais vu de vos œuvres, quoique je passe pour un assez bon connaisseur, mais cela se devine à votre air.

— Vous êtes trop indulgent, mon cher Giraud.

— Non, d'honneur ! je gagerais volontiers dix louis que vous avez du talent.... Tenez-vous le pari, cher baron ? »

M. de Courtalin tourna la tête à demi.

« Merci, dit-il, avec moi vous perdez toujours. »

Maurice regarda M. de Courtalin.

« Ah ! ah ! se dit-il, un rival. »

Mais Guillaume Giraud frappa sur l'épaule de Maurice :

« Dites donc, Maurice, si nous nous tutoyions comme autrefois, qu'en dites-vous ?... le *tu* me vient aux lèvres.

Digitized by Google

— Comme vous voudrez.

— Alors, dis-moi, que nous fais-tu dans ce moment?... Tu travailles à quelque tableau, sans doute ?

— Oui.

— Un paysage, un intérieur, une bataille, une marine,

— Non.... une scène de ligueur au château de Blois....

— Ah ! le château de Blois !... Pardieu ! je connais Blois, je l'ai traversé une nuit en chaise de poste. »

M. Sorbier, qui traçait des chiffres sur le sable, releva la tête.

« Et moi donc, croyez-vous que je ne la connaisse pas, cette maudite ville ?

— Monsieur Sorbier ! dit Mme Sorbier avec l'accent de la remontrance.

— Et pourquoi ne le dirais-je pas ? C'est à Blois que demeurait un certain Michel qui était bien le plus grand scélérat que j'aie jamais rencontré. Il m'a fait perdre douze mille francs qu'il m'a volés comme s'il me les prenait dans la poche. Je n'en ai jamais revu un sou. Si j'avais eu ces douze mille francs, j'aurais pu acheter une maison qu'on a mise en vente hier au bout du parc ; mais, bah ! il les a emportés ! »

Mme Sorbier regardait de tous côtés avec impatience ; Sophie mordait son mouchoir pour ne pas

Digitized by Google

rire ; M. Closeau du Tailli seul écoutait religieusement.

Les douze mille francs de Michel de Blois étaient la folie de M. Sorbier. Il les avait perdus il y avait vingt ans, et il y pensait toujours. C'était la seule perte qu'il eût jamais subie.

Un domestique en livrée vint interrompre l'entretien au moment où Mme Sorbier commençait à craindre que son mari n'entamât la narration commerciale de cette perte.

« Madame est servie, dit le domestique.

— Allons, messieurs, » dit vivement Mme Sorbier en prenant le bras de M. de Courtalin.

M. Closeau du Tailli s'arrangea pour rester un peu en arrière avec Sophie.

« Eh bien ! petite, lui dit-il, qu'en pensons-nous ?

— Eh ! mais il est fort bien ! répondit Sophie.

— Ainsi j'ai ton consentement.

— Chut ! reprit Sophie en mettant un doigt sur ses lèvres.... maman nous regarde ! »

Cette réponse en valait bien une autre, et M. Closeau du Tailli s'en contenta.

Le dîner fini, il prit à part Maurice sous prétexte de fumer un cigare, et l'entraînant dans une allée du parc : « Vous avez vu Sophie, lui dit-il ; vous paraît-il que mon portrait fût exagéré ?

— Point ; il péchait plutôt par excès de modestie.

—Alors laissez-moi faire.... Ce soir, vous retour-

Digitized by Google

nerez seul à Paris ; moi, je reste pour aborder les grands parents.

— Un mot encore, dit Maurice en retenant M. Closeau du Tailli qui faisait mine de le quitter. Ce M. de Courtalin, à qui mon ami Guillaume et Mme Sorbier donnent du baron gros comme le bras, n'est-ce point un prétendant ?

— Oh ! que si.... mais il n'aura pas la petite, c'est moi qui vous le jure. »

Digitized by Google

Digitized by Google

V

Peu d'heures après cet entretien, M. Closeau du Tailli, enfermé seul avec M. et Mme Sorbier, entamait résolûment la question du mariage de Sophie avec son protégé.

« Voyons, dit-il, il ne faut pas remettre à demain les choses qu'on peut terminer aujourd'hui. Vous avez vu M. Maurice de Treuil ; comment le trouvez-vous ?

— Pas mal, répondit Mme Sorbier d'un ton un peu froid.

— Très-bien, ajouta M. Sorbier.

— Ses manières, son langage, sa tournure ne sont-ils pas d'un homme du monde ?

— Oui, reprit la femme.

— Tout à fait, » continua le mari.

M. Closeau du Tailli frappa le parquet à petits coups du bout de sa canne, habitude qu'il avait toutes les fois qu'il éprouvait une contrariété.

Digitized by Google

« Hum! pensa-t-il, voilà des monosyllabes qui ne présagent rien de bon. »

Mais, sans se laisser décourager, il courut droit au but, comme ces vaillants capitaines qui dans les moments périlleux chargent à la baïonnette.

« En somme, reprit-il, puisque vous le trouvez si bien, vous ne verrez aucun inconvénient à le prendre pour gendre ? »

Agathe se tut. M. Sorbier, qui la regardait, l'imita.

« Vous savez le proverbe, poursuivit M. Closeau du Tailli, qui ne dit mot....

— Nous ne disons pas cela, répliqua vivement Mme Sorbier.

— Certes non, appuya M. Sorbier.

— Alors expliquez-vous, et, si vous avez des motifs de refuser le gendre que je vous présente, faites-les moi connaître.

— Nous ne le refusons pas, objecta M. Sorbier, un peu effrayé du vif accent de son interlocuteur.

— Vous ne le refusez pas, et vous ne l'acceptez pas ; il faut cependant bien conclure. Un oui ou un non, c'est bientôt dit.

— Pas si tôt, reprit Mme Sorbier en intervenant dans le débat ; tout l'avenir de notre fille est en jeu : il est donc permis d'hésiter. Vous êtes le parrain de Sophie, mon cher cousin, presque son père....

Digitized by Google

— C'est pourquoi je lui propose mon ami Maurice; elle n'aura jamais de meilleur mari.

— J'avais conçu pour elle un autre projet.

— Ah! oui, M. de Courtalin. »

Une moue dédaigneuse plissa la bouche de M. Closeau du Tailli.

« Et pourquoi M. de Courtalin, s'il vous plaît?

— Mais d'abord il est baron, et c'est toujours agréable pour une jeune femme de s'appeler Mme la baronne.

— N'est-ce que cela? Maurice est comte. Sophie s'appellera Mme la comtesse.

— Comtesse! » s'écrièrent les deux époux.

Il y eut un moment de silence occasionné par la surprise.

« Oui, comtesse, reprit M. Closeau du Tailli, fier de ce premier succès. Maurice ne porte pas son titre par suite de certaines idées dont nous le ferons revenir aisément. Il ne croit pas que noblesse et pauvreté soient compatibles, »

La porte de l'opposition venait d'être rouverte; Mme Sorbier s'y jeta.

« M. de Courtalin, dit-elle, a quelque chose comme vingt-cinq mille livres de rente, trente peut-être.

— Hum!... fit M. Closeau du Tailli, les a-t-il?

— Mettons-en vingt, quinze, si vous voulez; c'est tout juste quinze ou vingt de plus que M. le comte de Treuil. »

Digitized by Google

Cette fois M. Closeau du Tailli n'avait point de parade pour esquiver le coup.

« J'en conviens, dit-il, Maurice n'a rien.

— Pauvre garçon! murmura M. Sorbier d'un air de commisération.

— Mais il a son talent, riposta vigoureusement M. Closeau du Tailli, et ce talent, bien exploité, peut lui rapporter, bon an, mal an, trente mille francs au bas mot.

— Trente mille francs! s'écria M. Sorbier, trente mille francs de couleurs!

— Et peut-être quarante. »

M. Sorbier regarda sa femme; jamais il ne lui était venu dans la pensée qu'un peu de peinture appliquée sur de la toile pût valoir tant d'argent. Mme Sorbier sourit d'un air incrédule.

« Ah! dit-elle, il faudrait voir.

— Mais, reprit M. Closeau du Tailli, le dernier tableau qu'il a exposé lui a été payé six mille francs par le gouvernement.

— Un tableau grand comme ça! six mille francs! »

M. Sorbier était étourdi; ce qu'il venait d'entendre le faisait voyager en esprit dans le pays des chimères.

« Mais alors, reprit-il, s'il faisait dix ou douze tableaux par an, il gagnerait dix ou douze fois six mille francs.

Digitized by Google

— Certainement, » répondit le rentier.

Il venait de regagner le terrain perdu, et de le regagner brillamment; Mme Sorbier le sentit.

« Je ne dis pas que les pinceaux de M. Maurice, reprit-elle, ne puissent lui créer des moyens d'existence honorables.... mais M. le baron de Courtalin est député. Un député!.... c'est beaucoup.

— Ce n'est rien.

— Oh! s'écria Mme Sorbier avec indignation.

— Il peut ne pas être réélu; la position de Maurice lui vient de son talent, et son talent ne lui manquera jamais.

— M. de Courtalin va chez les ministres.

— Maurice va aux Tuileries.

— Il a été question d'un poste diplomatique fort important pour M. de Courtalin.

— *Le Moniteur* n'en a pas parlé, et le nom de Maurice brillait ce matin dans les colonnes du journal officiel.... il a la croix....

— La croix et six mille francs!... murmura M. Sorbier; que de choses pour un tableau! »

Mme Sorbier fit un effort suprême pour rappeler la victoire fugitive sous les drapeaux de M. de Courtalin.

« Voilà qui est fort beau, dit-elle. La croix, une palette, de la réputation et le titre de comte! on connaît bien des gendres qui n'en apportent pas autant; mais enfin tout cela se peut-il comparer à

Digitized by Google

M. de Courtalin, qui a des terres et des rentes bien à lui; un nom honorable, et, avec le titre de baron, la juste influence que donne la qualité de député? Il est en passe de devenir conseiller d'État, ambassadeur, ministre!... Tout cela vaut bien pour notre fille les pinceaux de M. de Treuil, lorsque surtout ces pinceaux ont des dettes!... »

Mme Sorbier avait réservé ce mot terrible pour le dernier; c'était comme un obus après une pluie de mitraille. M. Sorbier releva la tête.

« Des dettes! dit-il, il a des dettes! »

Avoir des dettes constituait pour M. Sorbier la plus grande et la moins excusable de toutes les fautes; c'était à la fois une imprudence et un crime, un témoignage irrécusable de la légèreté du caractère et un indice certain de tendances coupables contre lesquelles on ne pouvait trop prendre de précautions.

M. Closeau du Tailli comprit que la bataille était perdue, s'il n'avait recours aux moyens décisifs.

« Soit, dit-il, Maurice a des dettes; mais Maurice n'est pas mêlé, comme M. de Courtalin, à des affaires industrielles au milieu desquelles les billets de banque fondent comme de la neige au soleil. Votre baron n'est-il pas quelque chose comme administrateur de je ne sais quelles mines de plomb argentifère?...

Digitized by Google

— Les mines de Saint-Flavien, dit Mme Sorbier, des mines d'un produit magnifique.

— Mais d'abord il faut verser le capital. Raisonnons un peu, s'il vous plaît. Combien donnez-vous à Sophie? cent mille écus, je crois?

— Oui.

— M. de Courtalin les oubliera-t-il dans votre poche? Vous ne le pensez pas, et vous auriez tort de le penser. Voilà donc trois cent mille francs qu'il faudra tirer de votre escarcelle, monsieur Sorbier; Maurice ne demande rien.

— Rien? répéta le vieux banquier avec un accent où se réveillait toute la violence des appétits qui lui avaient mérité le sobriquet de *Sorbier-le-Loup*.

— C'est-à-dire qu'il ne demandera que la rente du capital, et la dot restera entre vos mains.... Mais est-ce tout? poursuivit M. Closeau du Tailli. M. de Courtalin, dont vous faites un cas si rare, ma chère cousine, laissera-t-il Sophie auprès de vous? Vous ne l'espérez pas; elle sera sa femme et ne sera plus votre fille. Maurice vivra près de vous.

— Près de moi! » dit Agathe.

La mère avait tressailli; les deux coups avaient porté.

« Il aura un appartement dans la même maison, sous le même toit, sous la même clef, si vous voulez.

Digitized by Google

— Mais, reprit Mme Sorbier ébranlée, une tante de province assure à M. de Courtalin deux cent mille francs, s'il épouse notre Sophie.

— Et moi, j'en assure trois cent mille à ma filleule, si elle épouse Maurice. »

M. Sorbier se leva.

« Ah! si elle épouse M. de Treuil, vous lui donnez....

— Trois cent mille francs; sinon, non. »

Les deux époux échangèrent un rapide coup d'œil. La force de cet argument avait réduit au silence l'opposition de Mme Sorbier.

Elle inclina la tête sans répondre.

« Dame! dit M. Sorbier, c'est tout comme si ce cher M. de Treuil avait une fortune à lui; il faudra seulement qu'il en fasse donation à sa future en cas de décès. »

Cette fois, M. Closeau du Tailli était sûr de son triomphe.

« Et puis, dit-il, je crois, entre nous, que Maurice convient à Sophie. »

Heureuse de cette ouverture qui lui permettait de faire une retraite honorable, Mme Sorbier lui saisit la main : « Eh! que ne disiez-vous cela plus tôt! s'écria-t-elle. Est-ce que je désire autre chose que le bonheur de cette chère enfant? Vous dites que M. le comte Maurice de Treuil lui convient; il me convient aussi. »

Digitized by Google

Sophie fut appelée et invitée à faire connaître ses secrets sentiments. « Parle sans crainte, mon enfant, lui dit sa mère; ton parrain nous propose pour toi un mari que tu as vu ce soir.

— Et j'ai fait part à Mme Sorbier de ce que tu m'avais dit, petite, reprit M. Closeau du Tailli.

— Ah! que vous êtes indiscret! » s'écria Sophie en cachant son visage dans les bras de sa mère.

Cette petite scène d'intérieur termina la conversation. Les grands parents s'embrassèrent avec effusion; Sophie, mise au fait de la générosité de M. Closeau du Tailli, le remercia, et le parrain fut autorisé à faire part officiellement de son bonheur à M. Maurice de Treuil, qu'il se chargea de ramener le lendemain à la Colombière.

Une heure après, en se couchant, Mme Sorbier, qui ne pouvait s'empêcher de regretter M. de Courtalin, se pencha vers son mari :

« Dis donc, Isidore, as-tu remarqué de quel air M. Closeau du Tailli parlait de M. de Courtalin? On dirait qu'il le déteste; sais-tu pourquoi?

— Je ne sais pas.... Je sais seulement qu'il donne cent mille écus. »

Et, se tournant de l'autre côté, Sorbier-le-Riche ferma les yeux et s'endormit.

Presque au même instant, deux scènes d'une nature bien différente se passaient, l'une dans une chambre voisine de celle qu'habitait Mme Sorbier,

Digitized by Google

l'autre à quelques centaines de pas de la Colombière.

Sophie, qui avait fait semblant de se coucher, s'était levée sans bruit aussitôt que ses parents étaient rentrés chez eux, et, après s'être enveloppée à la hâte d'un peignoir, était allée rejoindre Laure, qu'elle trouva à sa fenêtre, regardant la nuit.

« Laure, dit-elle d'une voix que l'émotion ne faisait pas beaucoup trembler, tu ne sais pas, on me marie !

— Ah ! dit Laure, qui se sentit pâlir.

— C'est ma mère qui vient de décider tout cela avec mon parrain. J'ai trois cent mille francs d'épingles. »

Laure frissonnait de la tête aux pieds.

« Au moins l'aimes-tu ? l'aimes-tu assez pour le rendre heureux ? reprit-elle en saisissant les mains de Sophie et avec une exaltation qui aurait trahi son secret, si d'autres oreilles l'eussent écoutée.

— Moi ? dit Sophie. Et pourquoi ne le rendrais-je pas heureux ? Beaucoup d'autres m'ont demandée en mariage, et ils n'avaient point de crainte là-dessus.

— Ils ne s'appelaient pas Maurice, ceux-là ! Tu ne sais pas quel cœur fier et sensible il abrite sous le voile de sa gaieté. Ne le froisse pas.... La moindre blessure lui ferait trop de mal.

Digitized by Google

— Es-tu singulière ce soir ! Moi aussi, je suis gaie et je ne suis pas méchante. Que parles-tu de blessure ? Nous irons au bal et aux Italiens. »

Laure exposa son front brûlant au vent de la nuit. De grosses larmes gonflaient ses paupières.

« Et quand vous mariez-vous ? reprit-elle en s'efforçant de sourire.

— On va publier les bans tout de suite. C'est à peine si j'aurai le temps de choisir ma corbeille. Tu m'aideras. J'ai déjà dessiné dans ma tête la toilette que je veux porter à l'église.... C'est d'un goût charmant. »

Laure ne l'écoutait plus ; elle avait la fièvre.

« Écoute, Sophie, reprit-elle tout à coup en l'interrompant, Maurice se consacrera tout entier à ton bonheur. Il est pauvre, il a souffert, beaucoup souffert; tu es jeune, tu es riche, tu es belle : sois toute à lui, donne-lui les beaux jours qu'il mérite. Une ancienne amitié unissait nos deux familles.... Je l'ai vu de près, s'acharnant au travail et corrigeant la mauvaise fortune à force de courage et d'énergie. Aime-le de tout ton cœur, respecte son talent, et rends-lui légères ces richesses que tu lui apportes.

— Certainement, répondit Sophie; je lui achèterai un joli cheval anglais. »

Elle étouffa un léger bâillement et frissonna en ramenant autour d'elle un petit châle.

Digitized by Google

« Adieu, dit-elle; il est un peu tard, je crois, il faut dormir. »

Elle embrassa Laure et sortit. Laure tomba sur ses genoux, les mains jointes. « Mon Dieu, dit-elle, prenez pitié de moi! »

Presque à la même heure, un homme allait et venait sur la route au bas de la côte qui traverse Nanterre. Près d'une borne, un coupé gisait par terre, un essieu cassé. Le cocher grattait son front d'un air morne.

« Toutes les voitures de Nanterre sont en route, dit-il. Je n'ai guère trouvé qu'une méchante carriole en forme de charrette. Si monsieur veut....

— Pour me disloquer chemin faisant, merci! »

M. de Courtalin, car c'était lui, jeta sur la route un regard désespéré. Ce regard, qui en mesurait les deux extrémités, rencontra les deux lanternes d'une voiture qui avançait rapidement du côté de Rueil. On pouvait entendre déjà le roulement lointain des roues. Trois minutes après, les deux lanternes projetaient leur clarté sur le coupé renversé, et le maître de la voiture, se penchant en dehors, fit voir au député le visage de M. Closeau du Tailli.

« Quoi! vous ici! s'écria celui-ci. Montez, cher monsieur, montez.... Ce m'est une bonne fortune que de vous rencontrer. »

M. de Courtalin jeta cent sous au cocher du coupé et sauta dans la calèche.

Digitized by Google

M. Closeau du Tailli avait une physionomie radieuse.

« Pardieu! reprit-il, la nuit est superbe, et je regrettais de n'avoir personne avec moi pour causer en fumant un cigare. »

Et, tirant de son étui un cigare qu'il offrit à M. de Courtalin : « Savez-vous bien, dit-il, ce qu'on a fait à la Colombière ce soir après votre départ? On s'est occupé d'une affaire de famille où votre nom a été prononcé.

— Ah!

— Je ne sais pas si vous avez remarqué que ma filleule, Mlle Sorbier, a dix-huit ans.

— Comment la voir et ne pas la remarquer?

— Il faut songer à établir cette chère enfant, et nous en avons causé ce soir.

— Un mariage?

— Oui, un mariage. Vous devinez les choses à demi-mot. »

Les yeux de M. de Courtalin cherchaient à lire dans ceux de M. Closeau du Tailli, qui souriait.

« Et j'ose croire, ajouta le rentier, que vous ne désapprouverez pas le choix auquel on s'est arrêté. Un homme tout à fait tel que ma filleule pouvait le désirer.... Mais je veux laisser à Mme Sorbier elle-même le plaisir de vous apprendre son nom.

— Mme Sorbier est trop bonne.... Je sais qu'elle m'a toujours compté au nombre de ses amis.

Digitized by Google

— Oh ! elle l'a bien prouvé ce soir ! » poursuivit le rentier d'un air fin, comme un homme qui laisse échapper une indiscrétion.

M. de Courtalin pressa silencieusement la main de M. Closeau du Tailli.

« Je crois, reprit-il en voyant que son interlocuteur ne poussait pas plus loin ses confidences, que vous portez quelque intérêt à M. Maurice de Treuil.

— Oui, beaucoup.... il est sans fortune.

— Vous plaît-il que je le recommande au ministre? Il est question de grands travaux d'art à Saint-Germain l'Auxerrois et à Saint-Germain des Prés.

— Je vous en serai reconnaissant.

— La chose est faite.... le directeur des beaux-arts est de mes amis.... Je veux que vos protégés soient les miens. »

Ce fut au milieu de ces conversations que la calèche de M. Closeau du Tailli s'arrêta rue de Lille, devant la porte de M. de Courtalin.

« Adieu, cher monsieur, et à bientôt, j'espère, » dit-il en saluant le député d'un air mystérieusement amical.

La lourde porte cochère de l'hôtel venait à peine de se refermer sur M. de Courtalin, que le visage de M. Closeau du Tailli prit une expression d'ironie amère.

« Va ! va ! murmura-t-il, je viens de payer aujourd'hui, 24 juin 1845, la lettre de change que tu as

Digitized by Google

tirée sur moi le 7 janvier 1843 ! nous sommes quittes ! »

A quel épisode de sa vie un peu mêlée de toutes choses M. Closeau du Tailli faisait-il allusion ? C'est ce qu'il est bon de savoir.

De 1821 à 1842, M. Closeau du Tailli, chef de la maison Closeau, Desfossés et Cie, armateurs et négocians au Havre, avait été l'homme le plus heureux qui fût en Normandie. Riche, habile et peu scrupuleux en affaires, adroit à cacher ses habitudes sous un air de rondeur, membre d'une société de commerçants où l'on cultivait le dimanche la chansonnette et la gaudriole, M. Closeau du Tailli ne prévoyait pas que rien pût mettre un terme à ses prospérités. Négociant, et fort âpre au gain, de neuf heures du matin à six heures du soir, il avait une petite maison derrière Sainte-Adresse, où le capitaliste à huis clos se déguisait en Céladon et menait joyeuse vie. Le mois de janvier 1841 vit le faîte de sa grandeur. Il fut tout à la fois juge au tribunal de commerce, président de la *Société lyrique des amis de l'art et de la gaieté*, et fort avant dans les bonnes grâces d'une modiste qui tenait boutique dans la rue de Paris. Cependant l'heure de la décadence avait sonné. M. Closeau du Tailli avait fait une fortune considérable dans un négoce où la contrebande avait plus de part que les transactions régulières. Non content

Digitized by Google

de frauder le trésor en vendant avec de grands bénéfices de fortes parties de marchandises qui n'acquittaient pas les droits, il avait joint à ses opérations illicites un petit trafic de nègres qu'il transportait de la Sénégambie à la Havane, où les planteurs espagnols les achetaient fort cher. Un procès malencontreux arrêta M. Closeau du Tailli dans le cours de ses exploits commerciaux. Vainement il chercha à se tirer de cette mauvaise situation, ses efforts ne servirent qu'a l'aggraver. Il livra ses complices et n'hésita pas à trahir ceux qui l'avaient servi. Cette lâcheté ne le sauva pas et le rendit odieux. Frappé par la justice et par le cri de la conscience publique, il fut condamné à cent mille francs d'amende et signalé aux autorités de la ville. Le négociant renonça, après quelques mois de lutte, à résister au mouvement de l'opinion ameutée contre lui. Le séjour du Havre lui était devenu impossible, la fréquentation de ses anciens confrères intolérable; il liquida, réalisa ses capitaux, vendit sa maison de la côte d'Ingouville, où il avait si longtemps étalé son luxe et caché ses plaisirs, et s'établit à Paris, dans un appartement de la rue Saint-Lazare, où le chef de la maison Closeau, Desfossés et Cie, veuf et sans enfants, devint M. Closeau du Tailli, rentier. Il avait rapporté du Havre une haine implacable contre les négociants, dont le mépris l'avait exilé du berceau de sa fortune. Resté fidèle d'ailleurs à

Digitized by Google

ses habitudes de célibataire rabelaisien, mais les conciliant avec l'avarice, qui est l'âme d'un certain commerce, et l'hypocrisie dont il avait contracté l'habitude, M. du Tailli accordait à ses passions un budget fixe de quatre à cinq cents francs par mois, qu'il inscrivait au chapitre des caprices, et avec la manipulation de cette liste civile, sa robuste santé, ses cinquante-sept ans et sa fortune, l'ancien négociant se trouvait le veuf le plus heureux de Paris. Il donnait à dîner deux fois par semaine, avait une stalle à l'année à l'Opéra-Comique, et une calèche qu'il louait chez un carrossier. Ce luxe apparent était pour le monde, le reste était pour lui. Sous le nom de Desjardins, M. Closeau du Tailli occupait dans la Cité Bergère un appartement de deux ou trois pièces où il venait parfois se réfugier, quand il sentait le besoin de secouer la contrainte des salons et de vivre à sa guise, en ami des plaisirs faciles et vulgaires. Il aurait pu, étant libre, sans enfants et presque sans famille, abandonner l'appartement somptueux où il traitait des indifférents, et se restreindre au genre de vie qu'il préférait; mais il avait dans les veines une parcelle de ce sang qui gonflait le cœur de Mme Sorbier, sa cousine. Il éprouvait surtout le besoin de faire voir aux négociants et aux armateurs du Havre appelés par leurs affaires à Paris que là on ne le délaissait pas comme dans son ingrate patrie, qu'il avait un rang dans le

Digitized by Google

monde et une maison ouverte où des personnages titrés ne dédaignaient pas de se montrer. C'était pour les Havrais qu'il donnait les dîners que les Parisiens mangeaient.

Dans cette existence voilée qui promenait M. Desjardins des stalles des petits théâtres aux restaurants du Palais-Royal, M. Closeau du Tailli, séducteur à sa manière, imitait assez volontiers ce courtisan du roi lombard que l'opéra-comique a chanté. Chapeaux bleus et chapeaux roses achetés au rabais encadraient les visages tour à tour bruns et blonds des pauvres filles auxquelles il prodiguait ses largesses économiques. Un jour cependant la rude cuirasse que l'embonpoint et l'égoïsme avaient épaissie autour de son cœur se fondit comme un bloc de glace exposé au soleil. Au lieu de ces faciles amours qui n'avaient que la durée d'un caprice, M. Closeau du Tailli connut la passion véritable ; il aima d'un amour violent et jaloux une pauvre jeune fille qu'il avait arrachée à la gêne d'une vie laborieuse et honnête pour la transporter au milieu des raffinements d'une aisance équivoque. Marcelle avait le cœur bon, la reconnaissance l'attachait plus que l'intérêt ; mais, comme une alouette, elle était attirée par tout ce qui brille. Un chiffon lui faisait tourner la tête. Comment se dénoua cette vulgaire histoire, comment les assiduités d'un riche et beau jeune homme triomphèrent des maigres prodiga-

Digitized by Google

lités de M. Closeau du Tailli, comment Marcelle, délaissée par son nouvel amant, termina à l'hôpital une existence abrégée par la misère, c'est ce qu'il est inutile de raconter. Il suffit de noter ici que le rival heureux du séducteur de Marcelle s'appelait M. de Courtalin. « J'ai perdu, s'était écrié M. Closeau du Tailli quand il s'était vu abandonné pour le jeune gentilhomme; j'ai perdu, mais j'aurai ma revanche! »

Deux années plus tard, l'occasion de cette revanche s'était présentée, et on a vu avec quel empressement l'ancien rival de M. Courtalin l'avait saisie. Sophie l'avait vengé de Marcelle.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

Le lendemain du jour où M. Closeau du Tailli avait ramené M. de Courtalin de la Colombière, il ne perdit pas une minute pour se rendre chez Maurice, qu'il trouva travaillant.

« Eh ! mon jeune ami, regardez-moi, dit-il.

— Est-ce que vous avez une nouvelle à m'apprendre ?

— Une bonne nouvelle, une nouvelle excellente, la meilleure de toutes les nouvelles ! La famille agrée la recherche que vous faites de Mlle Sorbier, et m'a chargé de vous ramener ce soir à la Colombière. Vous êtes marié.

— Ah ! » fit Maurice en soupirant.

Tout ce que Philippe lui avait dit la veille lui revenait à l'esprit, et cette nouvelle apportée par le rentier lui donnait plus d'inquiétude que de joie.

L'indifférence de cet accueil frappa M. Closeau du Tailli.

Digitized by Google

« Diable ! mon cher, comme vous prenez plaisamment les choses ! reprit-il ; j'en connais qui m'auraient sauté au cou dès le premier mot.

— Vous aviez pris en main la défense de ma cause, je ne doutais plus du succès. »

M. Closeau du Tailli sourit.

« Ah ! j'ai emporté l'affaire d'assaut.... Mais il était temps !... Quelques jours encore, et il eût été trop tard. Vous aviez un rival dangereux....

— M. de Courtalin ?

— Lui-même.

— Il aime Mlle Sorbier ? »

M. Closeau du Tailli haussa les épaules.

« Il aime sa dot.

— Eh bien ! cette dot est précisément le côté mauvais de ce mariage.

— Êtes-vous jeune ! s'écria le rentier avec un sourire de commisération. On découvre un diamant pour monsieur, et monsieur trouve que le diamant est trop beau. Préférez-vous quelque caillou ? Vous faut-il une bergère qui n'aurait pour douaire que sa quenouille et ses sabots ?

— Non, répondit Maurice, je ne suis pas encore si Némorin que cela ; mais la richesse de votre filleule est un voile sur sa beauté : elle me la gâte. On dira que je fais un mariage d'argent, et cette idée me gêne.

— On dira que vous êtes un homme d'esprit, et

Digitized by Google

si quelqu'un vous blâme, soyez sûr que ce quelqu'un vous enviera.... »

M. Closeau du Tailli tourna la tête du côté d'un tableau d'église suspendu au mur.

« Regardez cette Vierge, reprit-il; ce nimbe d'or qui rayonne autour de ce front divin diminue-t-il en rien sa beauté? Sophie est comme cette Vierge, et sa dot lui sert d'auréole. »

Du tableau de la Vierge, les yeux de Maurice s'arrêtèrent tour à tour sur ces mille objets bizarres qui remplissent un atelier, et qui bien souvent, par l'influence mystérieuse des choses qu'on aime, avaient calmé son esprit, sujet aux irritations sourdes et aux secrets découragements. Que de souvenirs n'évoquaient-ils pas dans sa pensée! De combien d'heures laborieuses n'avaient-ils pas allégé le poids par leur présence! Combien n'avaient-ils pas vu de jours difficiles ou gais, éclairés par un sourire ou mouillés par une larme! Il ne pouvait en détacher ses regards, lorsque le son d'un piano voisin se fit entendre. Maurice allait prendre son chapeau; il s'arrêta et tendit l'oreille. C'était le piano de Laure qui jouait l'*Adieu* de Schubert. Jamais l'instrument n'avait eu d'accents plus tendres et plus mélodieux; on aurait dit qu'une âme se plaignait et chantait avec lui.

Un instant Maurice écouta le cœur plein de trouble. Il lui semblait que le bonheur était

Digitized by Google

derrière lui et prenait une voix pour le rappeler.

« Eh bien? » dit M. Closeau du Tailli.

Maurice tressaillit, et, poussant la porte avec violence :

« Partons! » dit-il, et il descendit l'escalier précipitamment.

Prévenue de l'arrivée de Maurice par M. Closeau du Tailli, la famille Sorbier était sous les armes et l'attendait. La présentation eut lieu dans les formes. M. Sorbier mit de la bonhomie dans son accueil. Il vivait simplement, dans un cercle étroit de quelques amis; il avait les goûts tranquilles, et M. de Treuil trouverait cet intérieur bien modeste et bien monotone, s'il le comparait à l'existence bruyante et animée des artistes.

« J'ai travaillé, je me repose, dit le vieux banquier en achevant son petit discours.

— Mais, monsieur, je travaille aussi, répondit Maurice, et cette existence retirée ne m'effraye pas. »

Mme Sorbier, qui regrettait l'alliance de M. de Courtalin, reçut Maurice poliment, mais froidement. Sophie se renferma dans la timidité naturelle d'une jeune fille comme dans une cuirasse. M. Closeau du Tailli était d'une joie folle. Il parlait de faire des couplets pour le jour des noces.

« Vous verrez! vous verrez! je rime encore, » disait-il.

Digitized by Google

Pour donner plus d'éclat à cette petite fête de famille, M. et Mme Sorbier avaient à la hâte invité quelques-uns de leurs amis, entre autres M. Guillaume Giraud et M. de Courtalin. Laure n'avait pas non plus été oubliée et s'était rendue à la Colombière, où elle arriva le cœur brisé et le front souriant.

M. Closeau du Tailli accourut au-devant de M. de Courtalin et lui saisit le bras.

« On craignait presque que vous n'arrivassiez pas, lui dit-il. Mme Sorbier était déjà tout en peine.

— C'est vrai, dit Mme Sorbier; la présence de notre meilleur ami eût manqué à cette fête de famille.

— Vous m'aviez écrit; le ministre en personne ne m'aurait pas retenu, » répondit le baron en s'inclinant pour baiser la main de Mme Sorbier.

Agathe soupira. Combien n'eût-elle pas sacrifié de peintres pour avoir un gendre qui parlait aux ministres face à face!

« Vous savez, par quelques mots que je vous ai dits hier, qu'il s'agit de Sophie, reprit M. Closeau du Tailli. Je veux laisser à ma cousine le soin de vous apprendre le choix qu'elle a fait. Il est tel qu'on ne pourrait en souhaiter de meilleur. »

M. de Courtalin, qui ne doutait pas que ce choix qu'on faisait si merveilleux ne le concernât personnellement, regarda Mme Sorbier; mais le visage

Digitized by Google

embarrassé de la bonne dame arrêta l'expression de son contentement. Il s'inclina sans répondre et se sentit gêné.

« Voyons, ma chère Agathe, parlez, poursuivit M. Closeau du Tailli, qui jouissait intérieurement de la contrainte où était son rival abhorré.

— Mon Dieu! dit alors Mme Sorbier, il ne s'agit pas d'un grand d'Espagne, comme l'enthousiasme de mon cousin pourrait vous le faire croire. Il faut pardonner cette exaltation à son amitié. Le gendre que M. Sorbier a choisi est ce jeune peintre que vous avez vu hier ici, M. le comte Maurice de Treuil. »

M. de Courtalin sourit.

« Il est certain qu'il ne s'agit ni d'un lord, ni d'un prince, bien que j'ignorasse que M. Maurice fût comte; mais on dit qu'il a du talent, » reprit-il.

M. Closeau du Tailli voyait bien à la pâleur de M. de Courtalin que le coup avait porté. Il se frotta les mains, et s'appuyant familièrement sur l'épaule du député : « J'étais sûr que ce choix aurait votre assentiment, et j'ai voulu vous laisser le plaisir de la surprise. Venez complimenter mon ami. »

Maurice, en ce moment, était dans les bras de Guillaume Giraud, qui dès l'abord l'avait accablé d'énergiques poignées de mains.

« Parbleu! mon cher, vous êtes un heureux coquin.... Tu es un heureux brigand, veux-je dire.

Digitized by Google

Mlle Sorbier et un million! Peste! quel appétit! Tu n'es pas de ces artistes qui font fi du vil métal.... Tu l'estimes à sa valeur, et tu as raison! Ma foi, je te félicite.... C'est une jolie chose que le talent, mais la fortune dispense d'en avoir. Au lieu de faire des tableaux, tu en achèteras. Te voilà de notre monde à présent.

— Tu as donc un monde, toi? dit Maurice.

— Un monde charmant, le vrai monde! répondit Guillaume sans comprendre l'impertinence de la question. Tu verras!... Par exemple, il te faut un cheval.... je m'en charge.... Un demi-sang suffira pour tes débuts. Nous irons au Bois. Je te présenterai à tous mes amis. Ils foisonnent sur le boulevard.... Des fils de famille, mon cher, d'aimables fous comme moi. Nous souperons au premier jour. L'été, nous irons à Bade, c'est la mode; le salon de conversation est délicieux. L'automne, nous chasserons. Je te mènerai dans ma terre de Marvejols. J'ai là mille arpents de bois et une meute de chiens anglais.... Tu m'en diras des nouvelles! Ah! la bonne vie! Tu auras une maison.... nous y dînerons; surtout ne va pas oublier le fumoir. Point de fumoir, point d'amis. Quelques bals, dont je préparerai les éléments, mettront tes salons en relief et t'ouvriront les portes de vingt châteaux.... Nous aurons les courses du printemps. Je serai ton parrain sur le turf, et, si tu veux donner un peu d'éclat à

Digitized by Google

ton nom, tu feras courir. Rien n'est mieux porté aujourd'hui; le nom de lord Seymour éclipse le nom de Raphaël. »

L'arrivée de M. de Courtalin, conduit par M. Closeau du Tailli, délivra Maurice de cette éloquence.

Tandis que Maurice recevait les félicitations de toutes les personnes réunies à la Colombière, Laure était seule avec Sophie, qui s'occupait des minutieux détails d'une toilette où la simplicité et la modestie devaient se marier à l'élégance. Comme Laure nouait un ruban, Sophie lui saisit la main.

« Qu'est-ce que cela? dit-elle en montrant une bague passée au doigt de Laure. Je ne te connaissais pas ce bijou.

— C'est une opale, répondit Laure en rougissant.

— Je vois bien que c'est une opale, répondit Sophie.... Tu l'as donc depuis peu de temps? »

Laure tira la bague de son doigt, et la présentant à Sophie :

« Regarde-la bien, dit-elle; je la porte, mais elle n'est pas à moi.

— Que veux-tu dire?

— Elle m'a été remise par quelqu'un qui est venu hier ici....

— M. Maurice?

— Cette bague lui vient de sa mère.... Il m'a chargée de te l'offrir.... Si tu l'acceptes, ce sera la preuve

Digitized by Google

que ton cœur est à lui.... Il a, tu le sais, le consentement de ta famille, mais il ne veut te devoir qu'à toi-même. »

Sophie prit la bague et la mit à son doigt.

« Ah! mon Dieu! dit-elle, c'est comme dans un roman; ces artistes ont de singulières idées! »

Elle était habillée et se mirait dans une glace.

« Cette rose-là à ma ceinture fait très-bien; on dirait qu'elle est mise par hasard, » reprit-elle.

Elle sortit et prit le bras de Laure.

« Tu crois donc qu'il m'aime? ajouta-t-elle.

— Oui, je le crois. »

Laure quitta le bras de Sophie au bas du perron et se sauva dans le parc. Arrivée dans un coin sombre, elle tomba au pied d'un arbre et fondit en larmes. Elle regardait la place où avait été l'opale.

« Oh! ma bague! ma pauvre bague! » dit-elle.

Le sacrifice qu'elle venait de faire avait épuisé son courage, mais sa nature vaillante reprit enfin le dessus; elle releva la tête, baigna son front et ses yeux dans l'eau d'une fontaine et rejoignit la compagnie.

Maurice, qui ne l'avait pas encore vue, marcha au-devant d'elle. Laure lui prit le bras.

« Voyez, dit-elle en lui montrant son doigt, je n'ai plus cette bague que vous m'aviez donnée.

— L'opale de ma mère?

— Vous la trouverez au doigt de Sophie. Elle

Digitized by Google

sera votre femme. Il vaut donc mieux que ce soit elle qui la porte.... C'était trop pour une amie. »

Le lendemain de cette journée, les bans de Maurice et de Sophie furent publiés.

Sophie avait désiré que Laure lui servît de demoiselle d'honneur, et Laure avait accepté ; mais peu de jours avant le mariage la vieille tante de la jeune pianiste fut emportée en quelques heures par une congestion cérébrale. Laure, couverte de vêtements de deuil, se réfugia chez M. Sorbier, qui lui offrit l'hospitalité pour quelque temps. Elle restait sans protecteurs naturels, seule à vingt ans, et sa position devenait difficile. Maurice, qui l'aimait comme un frère, proposa tout de suite à Sophie de la prendre avec eux.

« Je ne demande pas mieux, répondit Sophie, mais vous oubliez que nous demeurerons chez nos parents; encore faut-il leur consentement.

— Rien de plus facile. Je me charge de l'obtenir. »

Maurice cependant s'aperçut bientôt que ce consentement n'était pas aussi facile à obtenir qu'il l'avait cru d'abord. Le projet, si simple en apparence, qui consistait à donner une petite chambre où Laure pût habiter sous le patronage de la famille, rencontra toute sorte de difficultés. C'était prendre une responsabilité qu'on regretterait plus tard, et se charger implicitement de l'avenir d'une

Digitized by Google

personne qui n'était pas de la famille. Il pouvait en résulter mille inconvénients auxquels on ne pensait pas d'abord, mais qui ressortiraient d'une cohabitation commune. Était-on bien sûr d'ailleurs que les caractères de Sophie et de Laure s'entendraient longtemps? Et puis Laure était bien jeune. On ne doutait pas certainement de la pureté de son cœur et de l'élévation de son esprit. L'aurait-on accueillie et protégée comme on l'avait fait sans cela? Mais enfin elle avait vingt ans, et elle était belle. Il fallait prévoir les difficultés pour n'avoir pas à en subir les conséquences, et laisser à chacun la responsabilité de ses actes. Cet intérêt si vif que Laure inspirait à Maurice, qui n'était d'ailleurs ni son frère, ni son cousin, ne paraîtrait-il pas singulier? De quel prétexte en colorerait-on les témoignages? Il y avait tant de mauvais esprits qu'on ferait peut-être d'étranges suppositions. Dans l'intérêt même de Laure, ne fallait-il pas les éviter? Ah! si Sophie et Maurice avaient cinquante ans et quatre ou cinq enfants, ils pourraient prendre Laure avec eux et en faire une gouvernante, et tout irait pour le mieux. Malheureusement il n'en était pas ainsi; force était au jeune ménage d'écouter la voix de la raison, et la raison voulait qu'on laissât Laure chez elle, ce qui n'empêcherait pas, bien au contraire, de lui continuer une protection tout amicale.

Mme Sorbier parla longtemps d'un ton doux et

Digitized by Google

attendri, et, comme on dit de certains chanteurs de romances, avec des larmes dans la voix. Elle aimait Laure comme sa fille, et il lui était cruel de combattre les idées de Maurice : c'était son expérience qui l'y contraignait; mais, traduite en langue vulgaire, toute cette belle prose signifiait que Mme Sorbier ne voulait pas se charger de payer une dot à Laure, si par hasard, étant chez elle, elle venait à se marier.

M. Sorbier ne manqua pas d'être de l'avis de sa femme; seulement il eût désiré qu'on trouvât un moyen de concilier toutes choses. N'était-il pas possible, par exemple, de prendre chez eux l'orpheline en qualité d'intendante? Plus tard, elle serait promue aux fonctions d'institutrice, et le salaire attaché tour à tour à ces deux places en couvrirait l'intimité. De cette manière, on ferait la part du monde et celle du cœur.

Mme Sorbier adopta cette idée avec un empressement qui prouvait en faveur de ses bonnes intentions, et voulut se charger d'en faire part à Laure. Déjà à différentes fois elle lui avait dit qu'on s'occupait d'elle et de son avenir; mais ces confidences, dictées par la tendresse la mieux sentie, étaient entourées d'un miel si singulier, que le fiel le plus amer eût semblé plus doux au cœur de la protégée.

Philippe Duverney, qui, depuis les fiançailles de

Digitized by Google

Maurice, vivait dans l'intimité de la famille Sorbier, assistait à toutes ces petites scènes, auxquelles souvent il prenait une part indirecte en qualité de conseiller ou simplement de témoin. Il en éprouvait une sorte de dégoût qui n'allait jamais jusqu'à la colère, sachant bien que, dans la superbe naïveté de leur égoïsme, la femme et le mari ne l'auraient pas compris, s'il les avait accusés de férocité. « M. Sorbier a l'égoïsme compatissant, disait-il. Pour le prix de cent écus par ans, avec une petite place au bout de la table et une chambrette sous les toits, il accepterait sans regret les services d'une intendante active et dévouée, et pour ses petits-enfants une institutrice jeune, intelligente et honnête qui lui épargnerait les frais de maîtres de langue, de musique et de dessin. Quant à Mme Sorbier, ajoutait-il, elle a l'égoïsme franc ; elle se méfie de la compassion qui lui assure un bénéfice momentané et qui la menace d'une dépense à venir. M. Sorbier rabote, Mme Sorbier casse. »

Mme Sorbier avait choisi le jour même de la signature du contrat de Sophie pour faire à Laure les propositions imaginées par M. Sorbier. Une heure avant l'arrivée du notaire et des invités, elle la fit appeler et s'enferma seule avec elle dans sa chambre.

« Asseyez-vous là, mon enfant, lui dit-elle en lui désignant un fauteuil ; je vous ai fait venir

Digitized by Google

pour vous parler d'un projet qui intéresse votre avenir.

—Parlez, madame, je vous écoute, bien assurée que je n'aurai qu'à vous remercier d'avoir pensé à moi.

— Vous voilà seule à un âge qui a besoin de protection ; mon appui vous est assuré, mais il est un moyen de le rendre plus efficace. »

Laure s'inclina sans répondre. Elle n'avait jamais beaucoup aimé Mme Sorbier, et cet empressement à lui venir en aide lui paraissait suspect.

« M. de Treuil, qui vous aime sincèrement, reprit Mme Sorbier, voulait, à la première nouvelle du malheur qui vous a frappée, vous prendre chez lui c'est-à-dire chez nous.

— Je sais que M. de Treuil est bon, dit Laure, dont le cœur battait à coups pressés.

— Mais il ne convient pas dans votre intérêt qu'une si jeune et si charmante personne demeure auprès d'un jeune ménage avec lequel elle n'a d'ailleurs aucun lien de parenté.

— Cette faveur, je ne l'avais pas sollicitée, madame, reprit Laure.

— Je le sais, mon enfant, je le sais; aussi, en lui faisant comprendre l'impossibilité de ce projet, étais-je convaincue que j'allais au-devant de vos désirs. Cependant ma fille, qui a pour vous une amitié véritable, regrettait de ne pouvoir vous garder auprès d'elle.

Digitized by Google

— C'est un regret que je partage ; mais je n'ai jamais pensé qu'il en pût être autrement.

— Et voilà justement ce qui vous trompe, ma chère Laure ; j'ai trouvé un moyen qui satisfait à la fois l'intérêt que vous nous inspirez et les exigences du monde. »

Mme Sorbier s'arrêta comme pour jouir de l'effet de cette ouverture. Laure resta muette : cette bienveillance affectée dont Mme Sorbier étalait les témoignages lui faisait mal et l'humiliait. Elle y sentait l'aumône et n'y voyait pas la charité.

« Ce qui vous manque pour vivre sous le même toit que ma fille et mon gendre, poursuivit Mme Sorbier, c'est une qualité qui implique une fonction. La fonction trouvée, et elle l'est, votre présence ici est toute simple et ne soulève plus de difficulté.

— Ainsi, madame, vous avez pensé à me donner une fonction chez vous, un emploi ?

— Oui, un emploi qui assure à la fois votre avenir et votre situation auprès de Mme de Treuil. Dans un pensionnat vous seriez sous-maîtresse ; chez nous vous serez intendante.

— Ah ! intendante ?

— Ce n'est pas, mon enfant, que nous ayons besoin d'une intendante. Grâce à Dieu, je suis encore assez jeune et assez active pour conduire une maison ; mais je vous cède le gouvernement intérieur, heureuse d'une abdication qui assure à votre jeu-

Digitized by Google

nesse et à votre isolement un abri et une position. Vous serez chargée du soin de la lingerie, et tous nos gens auront affaire à vous. Vous viendrez chaque matin dans ma chambre, et les ordres passeront par votre bouche. Vous tiendrez les comptes et payerez la dépense courante. Je me réserve seulement la haute direction.

— Est-ce tout ?

— Plus tard, si ma fille a des enfants, il dépendra de vous d'échanger votre position contre celle d'institutrice et de gouvernante. Vous serez entièrement libre à cet égard : mais vous connaissez le proverbe ; Tout travail mérite salaire.

— Madame ! s'écria Laure avec angoisse, de grâce....

— Non, non, ma chère; il faut, si nous prenons votre temps, que nous sachions vous indemniser. Mon mari pensait qu'un traitement annuel de six cents francs, avec la table et le logement, serait une suffisante rémunération; mais je prends sur moi de l'élever à mille francs. »

Le rouge de la confusion montait au visage de Laure; elle écoutait, et l'étonnement l'empêchait de répondre.

« Vous mangerez avec nous, continua Mme Sorbier, excepté quelquefois les jours de grande réception. Ces jours-là, on vous servira dans votre chambre....

Digitized by Google

— Pardon, madame, dit Laure en interrompant Mme Sorbier, je vous suis reconnaissante des arrangements que vous me proposez, mais je regrette bien vivement que vous vous soyez donné tant de peine pour moi. Il m'est impossible d'accepter.

— Vous refusez ?

— Je le dois. En vous demandant l'hospitalité à la Colombière, j'avais seulement l'intention d'y rester quelques jours. J'ai des élèves, madame, et ils me rappellent à Paris.

— Vous renoncez au projet que nous avions formé pour vous de demeurer avec Sophie, quand Sophie elle-même le désire ?

— J'y renonce, madame ; je craindrais de ne pas répondre suffisamment à la confiance que vous me montrez, et d'ailleurs, depuis hier déjà, j'avais pris la résolution de retourner à mon piano. »

Laure s'était levée, Mme Sorbier l'imita. Elle avait atteint son but. Laure refusait, et elle pouvait dire à Maurice qu'il n'avait pas dépendu d'elle que sa protégée ne vécût auprès d'eux. Elle était même disposée à l'accuser d'ingratitude.

« Je crois que vous avez tort, lui dit-elle d'un ton mielleux au moment où Laure la saluait. Une maison qui vous offre son toit, c'est plus qu'un abri, c'est une protection, une garantie morale. »

Laure releva la tête.

Digitized by Google

« J'espère n'en avoir jamais besoin, » dit elle avec une dignité qui imposa silence à Mme Sorbier.

Laure descendit au jardin. Elle avait besoin de respirer ; mais dès les premiers pas qu'elle fit sur la terrasse, elle rencontra Philippe.

« Ah ! Dieu merci, dit-il gaiement en lui offrant le bras, voici quelqu'un avec qui l'on peut causer.... J'étouffais là dedans. »

Mais l'altération du visage de Laure le frappa.

« Qu'avez-vous ? lui dit-il,

— Ce n'est rien.... un peu d'émotion.

— Un peu ! Votre main tremble encore.... vous êtes toute blanche !

— Je viens de causer avec Mme Sorbier.... La conversation a pris un tour qui a produit je ne sais quel effet sur moi.... Il a été question de salaire.

— Oh !

— C'est un enfantillage, j'aurais dû ne pas m'y arrêter ; mais le sang m'a tourné dans les veines. Vous savez, quand on souffre, on est susceptible.

— Un salaire à vous, et pourquoi !

— Pour un emploi qu'on m'offrait dans la maison.

— Auprès de Maurice ?

— Oh ! pas un mot à lui, de grâce ! Maurice ne sait rien, il ne doit rien savoir.... Taisez-vous ! le voilà ! »

Maurice venait en effet de paraître sur le perron

Digitized by Google

de la Colombière avec Sophie. Laure pressa le bras de Philippe et l'entraîna derrière un rideau d'arbres.

« J'ai peut-être eu tort de prendre tout cela comme je l'ai fait, dit-elle ; l'intention de Mme Sorbier n'était pas mauvaise. Pourquoi aurait-elle voulu me blesser ? Que lui ai-je fait ?... Mais si elle m'aime véritablement, pourquoi me parler de salaire ? Il me semble que si j'étais riche je cacherais la main qui offre de l'argent. Elle m'a dit que j'allais être seule ! je le sais bien.... que je n'avais pas de protecteur, pas d'asile ! croit-elle donc que je l'ignore ? Je l'aurais remerciée de toute preuve d'affection, si petite qu'elle fût ; mais parler de me prendre à gages ! Hier l'amie, demain la servante ! Et cela chez qui ? près de qui ? Les larmes ont failli me jaillir des yeux ! »

Tout le cœur de Laure éclatait dans ces mots. Il débordait comme l'eau d'un vase trop plein. Philippe regarda du côté de la Colombière.

« Quelle race ! murmura-t-il à demi voix.

— Oh ! je ne leur en veux pas ! reprit Laure. Ils n'ont peut-être jamais souffert ; ils ne savent pas combien la moindre piqûre fait de mal à un cœur endolori.

— Mais, dit Philippe, si, le sachant, ils faisaient ce mal, ils auraient donc l'instinct des bêtes féroces ? »

Digitized by Google

Ils firent quelques pas sous l'ombrage mouvant des tilleuls, regardant les étoiles d'or que les rayons du soleil tamisés par le feuillage allumaient sur le sable.

« Demain, reprit Laure, je quitte la Colombière.

— Et vous retournez à Paris ?

— A Paris, rue de Douai. Je n'y retrouverai plus la pauvre vieille amie qui fut la compagne de ma solitude : j'y retrouverai du moins le travail.

— Quoi ! vous donnez si peu de temps à votre chagrin !

— Cela vous étonne, et il vous semble que cet empressement à retourner à mes petites touches blanches et noires, après avoir perdu la créature qui m'aimait le plus au monde, est l'indice d'un cœur aride et froid. Je lis dans vos yeux une surprise qui ne m'est pas favorable, et cette apparente insensibilité chez une femme vous afflige et vous attriste. Est-ce vrai ? »

Philippe réfléchit une seconde.

« J'ai pu être étonné, je l'avoue, dit-il ; mais je vous connais, et je suis certain qu'il y a quelque motif que j'ignore pour vous faire agir ainsi, un motif honnête et sérieux.

— Merci, reprit Laure en serrant la main de Philippe, vos paroles me prouvent que vous m'aimez, et j'ai besoin de le croire dans ce moment surtout. Voulez-vous que je vous le dise ? J'ai pris depuis

Digitized by Google

déjà quelques années l'habitude de lutter contre le chagrin. Quand il me frappe, je me redresse comme un arbre qui, ployé par le vent, résiste d'abord et ne cède un instant que pour se relever. Les larmes appellent les larmes, et les larmes amollissent. Ce n'est pas ma faute si, toute jeune encore, j'ai su faire cette remarque et m'accoutumer à vaincre mon cœur. Je ne m'abandonne plus à ces mouvements de tristesse qui ont tant de douceur, mais dont la douceur perfide vous remplit de lassitude et d'accablement. J'essuie mes yeux et je cours à mes occupations de tous les jours. Le chagrin reste au fond du cœur; mais, bercé par le travail, il s'y endort. Il n'y a que les heureux de ce monde qui connaissent la volupté des regrets. Je les repousse, et si je ne les oublie pas, je les force au silence. Un soir que je causais avec Maurice comme je cause avec vous, il me dit que j'étais un philosophe.

—Il se trompait, Laure, vous êtes une chrétienne.

— Oh! il ne faut pas trop me louer de ma résignation; elle me vint de la nécessité. Et puis, savez-vous quel autre motif me pousse à rentrer chez moi malgré tous les tristes souvenirs qui vont m'y assaillir? C'est la gêne, pour ne rien dire de plus, que me fait éprouver la conversation que je viens d'avoir avec Mme Sorbier. Le sentiment de cette protection me pèse; je ne me sens pas à l'aise ici, j'y respire avec embarras.

Digitized by Google

— Ainsi vous allez reprendre le cours de vos leçons ?

— Dès demain.

— Et vous continuerez à habiter votre cinquième étage de la rue de Douai ?

— Toujours ; j'y ai souffert, j'y ai pleuré, il m'est cher.

— Et cette solitude où vous allez vivre ne vous effraye pas ?

— Je mentirais si je disais le contraire, mais je m'y habituerai.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Oui. Avez-vous quelquefois réfléchi à la puissance de ces trois mots : « Il le faut ! »

— Et si vous tombez malade ?

— D'autres, qui étaient seuls aussi, l'ont été avant moi. »

Depuis quelques minutes, il était facile de voir qu'un grand combat se livrait dans l'âme de Philippe. Tout à coup, et comme un homme qui prend sa résolution :

« Laure, dit-il, je m'appelle Philippe Duverney ; j'ai quatre ou cinq mille francs de revenu à moi : j'en gagne un peu plus. Le tout ensemble permet de vivre honêtement à deux. J'ai trente-quatre ans ; quant à ce qui est du caractère, vous le connaissez. Vous plaît-il de me prendre pour mari ? »

Laure devint pourpre.

Digitized by Google

« Mais, dit-elle en s'efforçant de rire, c'est ma main que vous me demandez?

— Oui. »

Laure sentit que des larmes lui venaient aux yeux, et les laissa couler.

« Vous êtes bon, dit-elle.

— Ma bonté n'a rien à faire là dedans, reprit Philippe; c'est le cœur qui parle. Vous dire que je me serais si promptement décidé si vous aviez été heureuse, c'est autre chose; mais je vois bien au fond que vous êtes triste. Moi, de mon côté, j'ai le caractère singulièrement fait : en vous écoutant tout à l'heure, j'ai compris que vous étiez la seule femme qui pût me convenir. Ma vieille affection pour vous en est devenue plus vive. Si vous voulez, nous mettrons ensemble votre résignation et ma philosophie, votre cœur et mon expérience, et nous tâcherons d'en faire un bonheur. »

Laure regarda Philippe et se tut.

« Vous hésitez à répondre? ajouta-t-il. Pourquoi seriez-vous plus embarrassée que moi? Aussi franchement que je vous ai parlé, parlez-moi franchement. Si, tel que je suis, avec mes qualités et mes défauts, je ne vous conviens pas pour mari, il faut le dire. Croyez-vous que je n'en reste pas moins votre ami?

— Non, non, ce n'est pas cela, dit Laure : je n'en puis souhaiter de meilleur, et à qui je confie

Digitized by Google

avec plus de sûreté le soin de ma vie ; mais avant d'accepter ou de refuser, j'ai un aveu à vous faire. Je ne puis prendre de décision qu'après que vous l'aurez entendu.

— Ainsi vous pensez que cet aveu peut modifier mes intentions?

— Je le crois.

— Et voilà en quoi vous vous trompez.

— Comment! sans savoir....

— Ne me dites rien. Que cet aveu vous paraisse une nécessité, je le veux bien, et rien ne me prouve mieux la délicatesse de vos sentiments, la droiture de votre cœur; mais moi, je n'en veux rien savoir. Je reviendrai dans huit jours, et, si vous mettez votre main dans la mienne, eh bien! Laure, vous serez ma femme, et je vous remercierai de la confiance que vous mettez en moi. »

Laure regarda longtemps Philippe s'éloigner.

« Noble cœur! dit-elle; il m'a devinée! »

Tandis que cet entretien établissait de nouvelles relations entre Laure et Philippe, M. de Courtalin et Guillaume Giraud causaient dans une autre partie du parc. Le député et le jeune lion suivaient les bords d'une pièce d'eau en riant.

« Il est clair que vous avez perdu la partie, disait Guillaume; mais j'admire votre constance : la bataille perdue, vous ne quittez pas le terrain.

— Et pourquoi le quitterais-je? répondit M. de

Digitized by Google

Courtalin. Bien au contraire, je m'y cramponne, je m'y établis, j'y reste à perpétuité.

— C'est d'un grand cœur !

— Eh ! non ; c'ést d'un esprit habile.

— Comment cela ?

— Mme Sorbier n'aime pas le gendre que lui a donné M. Closeau du Tailli.

— Ah ! vous croyez ?

— J'en suis sûr. Pourquoi ? je l'ignore ; mais il est certain que c'est le parrain de Sophie qui a combattu ma candidature, comme nous disons en style parlementaire. Si M. Maurice de Treuil déplaît fortement à Mme Sorbier, il n'est pas aimé follement par Mlle Sorbier.

— Oh ! cependant il n'a pas fallu plus de vingt-quatre heures pour la décider à dire oui. »

M. de Courtalin haussa les épaules.

« Il ne faudra pas trois mois pour perdre Maurice radicalement dans son esprit, dit-il. Feu de paille que tout cela ! Je verserai là-dessus toute la rosée de flatteries, et il n'y paraîtra plus.

— Don Juan !

— Or, M. Sorbier a des millions, et Mlle Sorbier est charmante.

— Adorable.

— J'ai d'une part trente-six ans, et de l'autre des mines dans l'Auvergne : j'ai donc bien le droit de penser à la fille pour ma jeunesse et aux millions

Digitized by Google

pour mon industrie. D'une part, j'ai le temps d'attendre ; mais de l'autre, j'ai besoin de capitaux pour lancer le plomb argentifère des mines de Saint-Flavien sur l'océan de la Bourse. Donc je ne boude pas, et la noblesse de ma conduite, où l'on verra poindre la tristesse d'un cœur blessé, m'assurera des intelligences dans la place.

— Quel diplomate !

— Il faut que quelqu'un paye pour mon échec ; M. Sorbier et M. de Treuil payeront : voilà pourquoi je reste. M'approuvez-vous?

— Sans hésiter.

— Alors allons signer au contrat. »

M. de Courtalin et Guillaume entrèrent au salon où la compagnie était réunie, et une heure après le contrat de mariage de Maurice de Treuil et de Mlle Sophie Sorbier était signé.

Quatre jours plus tard, le mariage était célébré à la Madeleine, et le soir même les époux partaient pour l'Italie.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

Six mois se sont passés Maurice et Sophie habitent un appartement dépendant de l'hôtel de M. Sorbier. Le jeune ménage a parcouru l'Italie, d'abord seul, puis en compagnie des grands parents. qui n'ont pu rester plus de six semaines sans voir leur fille. Ils sont revenus ensemble après un assez long séjour à Naples. La famille Sorbier a rapporté des impressions diverses de son voyage sur la terre classique des arts. M. Sorbier a remarqué que la campagne de Rome avait une étendue comparable à celle de la Beauce, et qu'on pourrait y faire de belles exploitations agricoles. Mme Sorbier a surtout admiré la quantité extraordinaire d'étoffes anglaises, popeline, madapolam, batiste, qui sont exposées en vente à Livourne. Sophie a donné une attention toute particulière à une danse napolitaine qu'elle se propose d'introduire dans les salons de Paris, où elle fera bonne figure à côté de la redowa.

Digitized by Google

L'hôtel se ressent encore de l'arrivée toute récente de ses habitants; des malles et des caisses sont dans les antichambres et dans les corridors; les meubles ont gardé leurs housses, et les lustres leurs étuis de gaze gommée. On s'installe, et le désordre est partout. Mme Sorbier, ivre d'un voyage que Mme Sabatier n'a peut-être jamais fait, brûle de donner quelques dîners pour en raconter les épisodes. Dès la semaine prochaine, elle reprendra ses jeudis. M. Sorbier s'est enfermé dans son cabinet, auquel il pensait dans les gondoles de Venise comme au pied du Vésuve, devant Saint-Pierre de Rome aussi bien que sur le Lac Majeur; il compulse la correspondance et les notes de son fondé de pouvoirs de Pithiviers, et hume avec délices l'air fade et les émanations pernicieuses de ce réduit. Mme de Treuil défait et retourne dix cartons tout remplis de costumes, de châles, d'étoffes et de colifichets rapportés de toutes les provinces qu'elle a traversées. Maurice bat la ville à la poursuite de ses amis, et cherche à s'organiser dans un atelier qu'on lui a préparé sur la terrasse d'un pavillon. Ces tentatives d'organisation, à toute heure et à tout propos interrompues, durent depuis huit jours, et ne sont pas près de finir.

Au plus fort de ces apprêts, un matin, tandis que Mme Sorbier dépouillait de leurs enveloppes les candélabres qui devaient prêter leur éclat à ses ré-

Digitized by Google

ceptions hebdomadaires, que Sophie tirait du fond d'une grande caisse un chapeau de paille d'Italie qu'elle avait choisi à Florence, et qui devait faire son apparition aux Champs-Élysées dans une calèche toute neuve, un tourbillon de soie, de dentelles et de velours, entra dans l'appartement.

Deux cris saluèrent l'arrivée de ce tourbillon au-devant duquel coururent subitement Sophie et Mme Sorbier.

« Cette chère madame de Vitteaux, c'est elle ! dit la mère.

— Mathilde, est-ce bien vous ? s'écria la fille.

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, répondit le tourbillon en les embrassant toutes deux. Vous ne vous attendiez pas à me voir, n'est-ce pas? Mon mari m'avait écrit de le rejoindre à Vienne : j'y suis allée pour lui dire que je retournais à Paris.

— Et vous l'avez laissé à Vienne ?

— Oui, à Vienne ou à Prague, peut-être bien à Pesth, je ne sais pas. Je périssais d'ennui. La fumée de Paris me manquait.... Que faites-vous donc là?

— Nous arrangeons.... Les domestiques sont si maladroits! répondit Mme Sorbier.

— Que je vous plains ! Tout est sens dessus dessous chez moi ! Comment faites-vous pour vivre? Je meurs tous les jours.... Que de tracas ! Cent personnes à voir, mille visites à rendre, et l'histoire de

Digitized by Google

tout le monde qu'on ne sait plus ! On laisse des petites filles, on retrouve des madames. Et vos amis qui sont mariés.... Que de trahisons ! Tenez, je suis en deuil d'un cousin sur qui je comptais pour me mettre au courant de tout, une gazette de vingt-huit ans, auditeur au conseil d'État ; il avait une façon adorable de porter la barbe. Il a pris femme. Et puis il y a les morts ! Hier je vais tout affairée chez une personne que j'avais laissée rue de Verneuil : elle demeure à présent au Père-Lachaise. J'en suis encore tout ahurie. Une blonde gaie comme une chanson ! C'est effrayant comme on meurt.... Il paraît que c'est à cause d'une maladie que les médecins ont découverte depuis peu. Irez-vous beaucoup au bal cet hiver ?

— Oh ! oui, beaucoup ! répondit Sophie, qui saisit une pause d'une seconde pour glisser un mot.

— Moi, je verrai ; je n'ai de plaisir à rien. Si je m'écoutais, je me ferais sauvage ; mais il faut bien s'habiller pour les autres. Que deviendraient ces pauvres faiseuses de modes, si on n'avait pitié d'elles ? La mienne m'a fait dix robes de ville, dix merveilles : je vous les montrerai. Oh ! elles sont toutes fort simples : moire, velours et droguet avec un peu de dentelles partout. Elles ont fait sensation aux Champs-Élysées. La duchesse de Brécourt veut les pareilles, elle en raffole.... La connaissez-vous, cette chère duchesse ?

Digitized by Google

— Non, mais une de mes amies est tout à fait des siennes, répondit avec assurance Mme Sorbier, qui n'avait jamais entendu prononcer son nom.

— Elle est charmante ; deux yeux superbes et de l'esprit comme un ange. Sa maison est une des plus agréables de Paris. Je vous y présenterai, si vous voulez.

— Comment donc ! mais ce sera avec un très-grand plaisir.

— Nous ne voudrions pas cependant abuser de votre complaisance, reprit Sophie, dont le jeune cœur s'épanouissait à la pensée d'aller chez une duchesse.

— Abuser ! mais, ma chère, la duchesse et moi ne faisons qu'un. Il est singulier que vous ne nous ayez pas rencontrées ensemble au bal de l'ambassade d'Angleterre. Elle ne m'a pas quittée, et, parce que j'avais un peu mal au pied, elle n'a pas dansé.... Ah ! que de fatigues ! toujours des bals ! Si on n'avait pas le Bois, on serait morte. Montez-vous à cheval quelquefois ?

— Rarement, répondit Sophie qui n'y montait jamais.

— Nous ferons quelques courses ensemble. Le vicomte de Blangy est mon écuyer ; je vous le prêterai. Seulement prenez garde. Il se moque du danger. J'avais d'abord des peurs horribles ; mais on s'y habitue, et maintenant je saute une barrière

Digitized by Google

comme un jockey. Il y a aussi le petit de Fireville qui est de nos parties, et puis M. de Marvejols.

— M. de Marvejols! dit Mme Sorbier, à qui ce nom rappelait des souvenirs confus; ne s'appelle-t-il pas Guillaume ?

— Oui, autrefois il portait ce nom, reprit Mme de Vitteaux avec un sourire; mais j'ai arrangé tout cela : de Guillaume j'ai fait William, c'est plus coquet.

— Ah! M. Gui.... c'est-à-dire M. William, est de vos relations ?

— Lui! c'est mon attentif. Il prétend qu'il m'aime à la folie.... C'est fort amusant; où je suis, il est. Quand il ne peut pas me voir, il m'écrit; les bouquets pleuvent chez moi; mais à propos de William, je connais un beau jeune homme qui vous adore, ma chère.

— Moi ? dit Sophie qui devint rouge comme une cerise.

— Vous rougissez!... C'est charmant!... C'est donc vrai ?

— Mais je vous assure....

— Laissez donc! il m'en a fait confidence. Hier encore il m'a parlé de vous, et dans quels termes! C'est un ami de M. de Marvejols.... un député.

— Ah ! fit Mme de Treuil.

— Ah ! que voilà un joli *ah !*... Mlle Plessy de la Comédie-Française payerait fort cher ce petit *ah !* Il

Digitized by Google

n'y a que les ingénues pour avoir de ces hypocrisies.

— Mon Dieu, ma chère Mathilde, je vous jure encore une fois....

— Oh! ne jurez pas, vous allez mentir! Pourquoi d'ailleurs vous en défendre, et quel mal y a-t-il à cela? Si M. de Courtalin vous aime, cela prouve tout au moins qu'il a le goût bon, et il serait fort impertinent, vous ayant connue, s'il ne vous aimait pas un peu. »

Une glace était en face de Sophie; elle y jeta un coup d'œil, et trouva que Mme de Vitteaux avait raison.

« Ce pauvre M. de Courtalin! poursuivit Mme de Vitteaux; il paraît qu'il vous aimait avant votre mariage. Il s'est jeté dans la politique pour oublier l'amour; mais l'amour l'a suivi, et, depuis qu'il a eu connaissance de votre arrivée, il est comme une âme en peine.... Vous riez, ma chère?... Eh bien! vous avez raison! ce n'est pas mal que ces affreux hommes endurent quelques tourments. Depuis que je connais M. de Vitteaux, j'ai le monde en exécration, et je crois que l'humanité tout entière serait à mes pieds que je l'y laisserais mourir. Ces messieurs s'imaginent nous faire grand honneur en nous aimant! Est-ce notre faute, à nous, si nous sommes jolies? Nous le sommes, tant mieux; il faut en abuser, et nous en abuserons, si vous voulez,

Digitized by Google

vous et moi. J'ai de grands projets pour cet hiver.... Nous nous verrons tous les jours; de la rue Godot-de-Mauroy à la rue d'Anjou-Saint-Honoré, il n'y a que la main. Mes vendredis sont très-courus.... Nous en ferons les honneurs ensemble, et je veux que toutes mes amies vous adorent, sinon je romps avec elles tout net.

— Cette chère Mathilde !

— Oh ! je suis comme ça, moi ! je me sens pour vous une sympathie extraordinaire, qui a commencé le jour où je vous ai vue.... Mais, par exemple, je prétends que vous m'aimiez beaucoup.

— C'est déjà fait, dit Sophie en embrassant Mathilde.

— Nous aurons même jour aux Italiens, le mardi, si vous voulez, c'est le jour du beau monde. Je donne un bal le 14 du mois prochain.... J'inviterai mon mari, qui est en Autriche, ce sera original. Nous nous entendrons pour avoir la même toilette, un rien bien simple, par exemple une robe de dentelles sur du taffetas blanc. On soupera dans ma serre.... Ah! mon Dieu! le joli tableau que vous avez là ! »

Le tableau qui venait d'arracher cette exclamation à l'enthousiasme spontané de Mme de Vitteaux était posé sur un fauteuil dans un coin du salon. Il était de Maurice, et représentait une petite maison avec un bouquet d'arbres groupés autour

Digitized by Google

d'une source. La maison était couverte de chaume, des prés lui faisaient une ceinture, et l'on voyait la mer à l'horizon. Deux ou trois figures de femmes et d'enfants animaient ce paysage, qui rappelait un coin de terre où Maurice et Philippe avaient vécu fraternellement pendant six mois aux environs de Trouville.

« Ah! qu'il est frais et clair! reprit Mme de Vitteaux. Le joli ciel! et que ce marmot à cheval sur un tronc d'arbre est gaiement posé! Voyez ces canards, comme ils barbottent! Et ce gros buisson dans le coin, est-il drôlement ébouriffé!... Tout cela donnerait envie d'habiter la campagne,... Qui donc a fait ce tableau?

— Mon mari, répondit Sophie avec un petit sentiment d'orgueil.

— M. Maurice de Treuil! s'écria Mme de Vitteaux. En effet, voici là-bas ses deux initiales sur un caillou. Je veux que mon architecte me construise une chaumière en tout semblable à celle-là dans un coin de mon parc, et s'il me prend quelque jour envie de vivre en ermite, c'est là que je me retirerai.

— La maison sera bien petite pour les amis qui vous poursuivront dans ce modeste asile, dit alors Mme Sorbier d'un air gracieux.

— Eh bien! je ferai arranger des chalets autour de cette chaumière, et vous m'y suivrez les jours de spleen.

Digitized by Google

— Ce paysage vous plaît donc beaucoup ?

— Beaucoup.

— Alors permettez-moi de vous l'offrir.

— Oh! madame....

— Je vous en prie ; il vous servira de modèle.

— C'est charmant ; mais M. Maurice ?

— M. de Treuil ! s'il était ici, il se joindrait à moi pour vous supplier de l'accepter.... Une bagatelle.... Quatre coups de pinceau....

— Je ne résiste plus, mais à une condition cependant.

— Laquelle ?

— C'est que vous viendrez passer un mois ou deux dans cette chaumière, aussitôt qu'elle sera terminée.

— Volontiers.

— J'ai mon projet.... Des murs rustiques à l'extérieur avec le même lierre, les mêmes gros poiriers, le même chaume piqué d'iris en fleurs ; au dedans un boudoir, un nid ; de la brocatelle et du bois de rose.

— Ce sera ravissant.

— Adieu à présent.

— Vous nous quittez déjà !

— Eh ! ma chère, j'ai vingt courses à faire ; je me suis oubliée chez vous.... J'emporte ma chaumière, et je jette en passant un mot chez mon architecte.... N'oubliez pas mes vendredis : je vous ai annoncées

Digitized by Google

à tous mes amis ; ce serait un désespoir si vous ne veniez pas.... Mille bonjours à M. Maurice.... A propos, que voulez-vous que je dise de votre part à M. de Courtalin? Un petit mot, un rien ; égratignez-le, mais ne le tuez pas.... A votre prochaine visite chez moi, il aura dix rivaux.... Bonsoir, je me sauve. »

Deux ou trois heures après cette visite, on pouvait voir Maurice furetant sur tous les meubles, soulevant tous les rideaux, cherchant partout, et frappant du pied chaque fois qu'en parcourant une chambre dans tous les coins, il ne découvrait ni cadre ni toile. « Cependant ce diable de tableau était bien ici ce matin ; je l'ai vu, de mes yeux vu ! murmurait-il entre ses dents. Où l'a-t-on fourré ? » Et il sondait les armoires et les cabinets pour voir s'il n'était pas caché sous quelque robe. Les domestiques questionnés se souvenaient bien d'avoir vu un tableau quelque part, mais ils ne savaient pas ce qu'il était devenu.

Au plus fort de cette recherche, Sophie et Mme Sorbier revinrent d'une course qu'elles avaient faite pour jeter une carte.

« Eh ! mon Dieu ! que cherchez-vous là ? dit Sophie en surprenant Maurice à genoux regardant sous un canapé.

— Pardieu ! dit Maurice, qui commençait à s'impatienter, je cherche un tableau.

Digitized by Google

— Quel tableau ?

— Le paysage qui était là ce matin sur ce fauteuil.

—Ah! cette petite chaumière avec des canards?.. dit Mme Sorbier.

— Justement.

— Ne cherchez plus ; nous l'avons donnée.

— Comment, donnée ?

— Eh ! oui, donnée, c'est assez clair.... Vous me regardez là avec des yeux tout étonnés.

— Mais à qui avez-vous fait ce beau cadeau ?

— A une très-jolie femme, dit Sophie, un peu inquiète de la tournure que prenait la conversation.

— Elle a un nom, j'imagine, cette jolie femme ?

— Cette Mme de Vitteaux ! reprit Mme Sorbier d'un air majestueux.

— C'est Mme de Vitteaux que nous avons rencontrée à Pise ?

— Elle-même. Elle a bien voulu l'accepter.

— Ah ! elle vous a fait cette grâce ? et c'est vous, madame, qui avez eu l'heureuse idée de lui offrir ce tableau ?

— C'est moi.

— Sans même me demander si cette offre me convenait, sans me prévenir ?

— Mais, mon ami, reprit Sophie, maman pensait que cela te ferait plaisir; Mme de Vitteaux a dit

Digitized by Google

tant de bien de ce petit paysage, il lui plaisait tant... Toi-même, si tu avais été là...

— Mais, ma chère enfant, ce tableau ne m'appartenait plus, j'en avais disposé.

— Vous l'aviez vendu ? s'écria Mme Sorbier.

— Non pas vendu, mais donné.

— Et à qui ?

— A mon ami Philippe.

— Oh ! si c'est M. Duverney, dit Sophie, tu lui feras comprendre....

— Mais pas du tout; il est beaucoup plus simple de dire à Mme de Vitteaux....

— Oh ! pour cela jamais ! se hâta de répondre Mme Sorbier.

— Et pourquoi donc ?

— Faire cette insulte à une si charmante femme, à une femme du monde, à la meilleure amie de Sophie !

— Sophie ne la connaît que depuis trois mois à peine, cette chère amie !

— Cela veut-il dire qu'on ne saurait aimer ma fille qu'après dix ans ?

— Eh ! madame, il ne s'agit pas d'affection ici, reprit Maurice; il s'agit de tableau. »

Sophie comprit que la discussion courait sur un terrain glissant; une fois encore elle se jeta entre sa mère et son mari.

« Eh bien ! mon ami, reprit-elle, si tu crois que

Digitized by Google

M. Philippe tient à ce petit tableau, il faudra le refaire....

— Voilà tout, les toiles ne manquent pas, ajouta Mme Sorbier, et vous ferez cela en quatre matinées.

— Vous croyez !

— Pardine, la belle affaire ! deux arbres et une cabane, avec un petit polisson.... six pouces de couleur en tout ! »

Maurice, sentant que la colère lui montait à la tête, prit brusquement son chapeau et s'en alla sans répondre. Il avait fait ce tableau en Italie, pendant qu'il était à Naples. Il se proposait de l'offrir à Philippe pour l'anniversaire de sa naissance, et pour lui rappeler une des époques les plus heureuses de leur vie. Sa mémoire, en quelque sorte inspirée par le cœur, avait reproduit avec une poétique exactitude l'aspect souriant de ce petit cottage où, pendant six mois, ils avaient partagé le même pain et dormi sous le même toit. Maurice, en signant ce petit tableau, avait la conscience que c'était l'un des meilleurs qu'il eût jamais faits. Il était fier et charmé de l'offrir à un homme qui pouvait en apprécier la valeur, qu'il aimait et qu'il estimait. Toute cette joie était perdue. Au lieu de la revoir dans une maison amie, cette chaumière, accrochée dans quelque boudoir entre deux méchantes aquarelles, resterait tristement exposée aux regards de quelques sots qui n'y verraient que les arbres et les canards de

Digitized by Google

Mme Sorbier. Ce qui augmentait encore l'irritation de Maurice, c'était le peu de sympathie qu'il éprouvait pour Mme de Vitteaux.

Ainsi qu'on l'a pu voir, Maurice et sa femme avaient rencontré Mme de Vitteaux à Pise, voyageant en compagnie de quatre ou cinq personnes, parmi lesquelles on finissait par découvrir son mari. Le mari était un de ces riches capitalistes dont l'intelligence semble toujours noyée sous des entassements de chiffres qu'ils remuent sans cesse en esprit pour les besoins de leurs spéculations; il avait quelque temps, et à la suite de sa femme, traversé l'Italie, et couru de Gênes à Venise, en passant par Naples et Rome, où il avait admiré les palais et les musées au point de vue du bénéfice qu'on pourrait en retirer si on les mettait en actions. A Venise, on avait perdu ses traces; un chemin de fer l'avait emporté du côté de Vienne, où certaines mines exigeaient sa présence, et Mme de Vitteaux était revenue en France sous l'escorte d'un parent qui avait sur le nez un lorgnon d'écaille à deux branches et à la main un jonc à pomme d'or constellée de turquoises. Pendant leur séjour à Pise, la fortune bien connue de M. Sorbier avait attiré M. de Vitteaux, en même temps que le nom de Maurice avait inspiré à l'esprit oisif et frivole de Mme de Vitteaux la pensée de connaître un artiste. Le hasard avait voulu que les deux familles descendissent dans le

Digitized by Google

même hôtel. La connaissance n'avait pas tardé à se faire, et une sorte d'intimité en avait été la conséquence. Dès les premiers jours, Maurice avait deviné ce caractère tourné vers les choses mondaines et futiles, gratté cette surface polie et brillante sous laquelle il n'y avait rien. Ce ramage de linotte gazouillant sur un pommier et répétant toujours la même chanson, cette gaieté factice mêlée de fausses mélancolies, cette activité d'écureuil tournant au grand galop dans une boîte, cette inquiétude sans cesse renaissante qui donnait à sa vie l'apparence d'un carnaval, dont les bals, les concerts, les visites et les bavardages prenaient la meilleure part, cet amour fou du parlage qui la poussait à se jeter avec furie au travers de toutes les conversations, si graves qu'elles fussent, et pour le plaisir seulement de les embrouiller, toute cette nature qui tenait à la fois d'une roue de moulin par le mouvement et le bruit, de l'oiseau par la légèreté, de l'arc-en-ciel par l'éclat, de la cigale par l'imprévoyance, n'inspirait à Maurice qu'éloignement et répulsion. Il craignait pour Sophie le contact dangereux d'un caractère auquel le sentiment du devoir ne traçait aucune limite, et qui sacrifiait volontiers les meilleures choses et les plus honnêtes aux feux follets d'une conversation à la fois étincelante et vide. Il ne voulait pas que la jeunesse de cet esprit, déjà faussé par l'influence maternelle, fût égarée et perdue par

Digitized by Google

le tumulte d'une existence et d'une parole qui lui faisaient l'effet d'un orchestre dont les instruments joueraient pêle-mêle le *dies iræ* et une ariette d'opéra. L'expérience qu'il avait du monde lui faisait redouter ces rencontres, si communes aujourd'hui, où toutes choses sont confondues. Il avait traversé Paris et savait quelles frontières étroites séparent la femme honnête de la femme perdue.... Or, si Mme de Vitteaux appartenait au monde par sa position et sa naissance, elle avait des idées et une manière de comprendre la vie qui, à son insu peut-être, lui donnaient la plus fâcheuse et la plus triste ressemblance avec quelques-unes de ces femmes qui jouent un si déplorable rôle dans les mœurs parisiennes.

Ce n'était pas la première fois que Maurice trouvait sur son passage de ces natures dévoyées. On dirait que, fascinées par l'éclat qu'on prête au vagabondage de certaines aventurières, éblouies et entraînées par le tapage qui se fait autour d'elles, excitées par une envie malsaine d'attirer sur leurs fronts quelques rayons de cette auréole qui couronne les plus célèbres, elles s'efforcent de suivre leurs traces et de s'inspirer de leurs habitudes pour arriver à la même notoriété. Poussées par ce fatal besoin de succès et d'hommages qui domine quelques femmes, on en voit qui cherchent, demandent, sollicitent d'étranges rivalités, et se croient au

Digitized by Google

sommet de la mode et du goût, quand par hasard, grâce à leurs toilettes et à leur attitude, les étrangers les confondent avec les Dalila de la Chaussée-d'Antin. Le cercle de la famille les protége, elles le franchissent ; leur qualité de femmes du monde les couvre, elles n'épargnent rien pour faire croire qu'elles n'en sont pas. Elles ont des maris, elles les dissimulent et quelquefois les oublient ; elles ont pour leur cœur la sainte garantie des devoirs, elles n'affectent de tendresse et d'enthousiasme que pour les emportements de la passion et les déréglements du vice ; elles ont une maison et un ménage, elles ne parlent que des enchantements de la Bohême. Ce n'est rien pour elles que d'être de bonnes femmes : ce qu'elles regrettent ou feignent de regretter, c'est de n'être pas d'adorables maîtresses. Elles pourraient éclairer doucement le foyer domestique ; elles veulent faire croire que leur mission était de briller dans le monde galant. La Providence les a faites épouses et mères ; elles ne croient pas que cela suffise, et aspirent à la réputation d'esprits d'élite et de libres penseurs. Tout les convic à s'agenouiller sous le joug tutélaire de la règle et du devoir ; elles se plaisent à chanter les louanges de l'indépendance sur le mode pindarique, et n'ont qu'une médiocre estime pour ces vertus que la coutume recommande aux petites bourgeoises. Ce qu'elles aiment, c'est le bruit ; ce qu'elles cherchent,

Digitized by Google

c'est le mouvement; ce qu'elles envient, c'est l'éclat. Une littérature malsaine, en poétisant certaines existences dont la Grèce antique a chanté les hardiesses, a contribué dans une large mesure à rendre ces imitations plus faciles et plus nombreuses. Le trouble s'est fait dans les esprits faibles et dans les cœurs irrésolus. Des femmes qui, mieux inspirées, auraient dû détourner les yeux de ces scandales, ont cru que la vie était là; elles en ont accepté les apparences et en attendent les réalités.

Mme de Vitteaux était de ces femmes par le langage tout au moins, et Maurice avait vu avec un chagrin réel le commencement des relations qui s'étaient formées entre elle et Sophie. Il avait essayé d'en atténuer les effets; mais Mme Sorbier, impatiente d'entrer dans un monde aristocratique dont Mme de Vitteaux semblait lui ouvrir les portes à deux battants, n'avait au contraire rien négligé pour rendre ces relations plus fréquentes et plus intimes. Certainement, et en y regardant de bien près, Mathilde de Vitteaux lui paraissait un peu étourdie, un peu folle; mais elle était si jeune! et d'ailleurs, que ne devait-on pas pardonner à une Parisienne qui faisait briller dans sa conversation comme des étoiles dans un ciel clair, les noms éblouissants de tant de marquises et de comtesses? Elle serait le guide lumineux qui introduirait

Digitized by Google

Mme Sorbier dans le faubourg Saint-Germain, et quelle humiliation ne serait-ce pas pour Mme Sabatier!

L'entrée de Maurice au sein de la famille Sorbier lui avait ouvert des latitudes nouvelles, au milieu desquelles il marchait comme un voyageur égaré par un guide au travers de marécages sans bornes et de ravins sans horizons. Il éprouvait des étonnements d'écolier en présence de cette vanité puérile qui revêtait chaque jour de nouvelles formes, de cette ignorance profonde des choses qui séduisent les esprits lettrés, de ce dédain pour tout ce qui constitue la vie intellectuelle. Il surprenait chaque jour Mme Sorbier préoccupée d'artifices et de combinaisons dont le succès devait la faire plus riche de cent écus à la fin du mois. Si l'on avait fantaisie de donner un dîner, on économisait sur les bougies, et c'étaient dans le cœur de Mme Sorbier des tiraillements qui remplissaient Maurice de tristesse ou de gaieté, suivant les impressions de son réveil. Il lui prenait quelquefois des envies de rire folles en écoutant les conversations qu'on échangeait à table et les longs débats que suscitaient certains mots, certains faits, certains événements, qui lui semblaient tenir dans la vie autant de place que des grains de sable dans le désert. Habitué à vivre dans un milieu où les choses sont promptement analysées et le mouvement des idées rapide, où le niveau

Digitized by Google

de l'intelligence est élevé et met la pensée en contact habituel avec le beau et le grand, il était comme un homme qu'on ferait passer subitement du Conservatoire de musique au Café des Aveugles. Quand par politesse il s'efforçait de prêter une attention soutenue à cet échange de paroles, son esprit s'embrouillait bientôt dans un flux de mots dont le sens lui échappait, et il était au bout d'un quart d'heure réduit au silence, comme le serait un voyageur assis au milieu d'un cercle d'Algonquins. Jamais un livre, si ce n'est quelque médiocre roman, n'entrait dans la maison; jamais une question d'art n'était discutée; on savait à peine le nom des hommes les plus célèbres, et les faits politiques les plus considérables n'étaient appréciés qu'au point de vue du renchérissement des comestibles.

Quelques passages d'une lettre écrite de Rome par Maurice à Philippe donneront une idée plus exacte de la situation morale que son mariage lui avait faite.

« ..... Il y a eu grand gala hier à l'hôtel. Mme Sorbier avait eu l'heureuse idée de traiter quelques personnes de distinction, deux manufacturiers de Rouen, un sous-préfet qui voyage en congé de convalescence, une certaine Mme de Vitteaux et son mari, dont je me réserve de te parler plus tard, et un petit baron qui a les plus jolis gilets du monde. On a été fort gai. Ces dames ont

Digitized by Google

parlé corsages et volants presque aussi bien que l'eût fait une tailleuse à la mode. Ces messieurs ont égayé l'entretien de diverses considérations sur le rendement de la betterave et l'art de teindre le coton. Le petit baron a été charmant; il a élevé le dialogue à la hauteur du calembour.

« Le lendemain, on va visiter le temple de la Concorde; mais le plus léger incident, une amie de province qu'on a cru rencontrer, une robe bleue qu'on a cru reconnaître, devient un thème à discussions interminables. On saute du passé au présent, on suppute des bénéfices, on analyse des alliances. Nous ne sommes plus à Rome, mais à Pithiviers, et si tu en doutais, je n'aurais qu'à te citer un mot de M. Sorbier, que je surpris il y a quelques jours en contemplation devant la colonne Trajane.

« Eh! eh! lui dis-je, vous voilà comme un anti-
« quaire, vous admirez cette colonne.

« — Moi! dit-il, je ne la regardais pas.... Je
« pense que nous allons avoir une petite hausse sur
« les blés.... J'en écrirai à Pithiviers. »

« Sophie a malheureusement trop du sang des Sorbier dans les veines; mais elle est jeune, elle est femme, Parisienne surtout: son esprit, mieux cultivé, produira des fleurs et des fruits. Elle a un charme singulier à tout ce qu'elle fait, beaucoup de séduction dans la voix, et le goût tourné vers les plaisirs. Elle est en face de la vie comme un

Digitized by Google

oiseau qui n'a pas encore volé au bord de son nid. Je lui apprendrai à ouvrir les ailes. Sa beauté, déjà si remarquable à la Colombière, est plus complète, en quelque sorte plus féminine; le regard s'illumine, le sourire s'attendrit. Quand elle passe dans les rues de la ville éternelle, les vieux Transtevérins s'arrêtent et la regardent. Il me semble qu'elle m'aime un peu. Le plus triste est qu'elle soit la fille de sa mère.

« Cette chère famille s'imagine de bonne foi qu'elle voyage en Italie! Elle me gâte ce pèlerinage.... M. Sorbier profite de toutes les occasions pour questionner les hôteliers et les marchands sur le prix des denrées et l'état des transactions commerciales, et il compare les résultats obtenus avec les renseignements qu'il a rapportés de Pithiviers. Mme Sorbier se jette avec délices dans de longues conversations sur le monde chimérique où elle espère faire admirer prochainement les fleurs mauves de ses bonnets, et ouvre des yeux éblouis toutes les fois qu'on nomme devant elle quelques-uns de ces princes qui peuplent les palais italiens.

« Les rapins auraient-ils raison quand ils parlent des bourgeois avec ces flots de railleries que rien ne tarit? Malheureusement, au fond de cette nature noyée dans un océan de choses menues et aveuglée par les plus mesquines vanités, il y a je ne sais quoi de dur et de sec où l'on se heurte aussitôt

Digitized by Google

qu'on creuse un peu. On sent que ce caractère est mû par des opinions et des idées qui ont la fixité mécanique et l'âpreté de ces rouages de fer qui font agir une machine. Avec des apparences de rentier retiré des affaires, le père de Sophie n'a pas moins de froide rudesse et d'âpreté; mais il a soin d'en dissimuler les aspérités sous un air d'indifférence et de philosophie qui rappelle le rat de la fable. Quelquefois le rat se fait tigre. Comme ces terrains argileux qui reposent sur la pierre et dans lesquels la pioche se brise au second coup, il y a sous sa bonhomie d'emprunt un fond de sécheresse et d'insensibilité sur lequel son cœur s'endort comme sur un lit de cailloux.

« Quand je les regarde tous deux, je ne comprends pas comment, étant ainsi faits, ils ont pu mettre au monde une créature aussi charmante que Sophie. Tu la connais; mais tu ne peux apprécier tout ce qu'il y a de grâce et de finesse dans cette nature exquise. Elle est comme une rose épanouie sur un chardon. Tu avais vu la jeune fille, je te présenterai la jeune femme. Elle me fait l'effet de ces beaux paysages dont les séductions se dégagent une à une du brouillard qui les enveloppe le matin. Le mariage l'a dévoilée. Il ne lui manque que d'être laissée à elle-même pour ressembler à Laure.

« Pourquoi ne sommes-nous pas seuls!... »

Ce cri, jeté à la fin d'une lettre dans laquelle

Digitized by Google

Maurice s'épanchait après trois mois de mariage, était l'expression de sa pensée la plus intime. Selon la prédiction de Philippe, Maurice n'avait pas épousé une femme; il avait épousé une famille, et il en sentait le poids. Deux ou trois fois déjà, en Italie, il avait eu avec Mme Sorbier des conversations délicates, où l'on devinait les froissements de deux caractères antipathiques. Au moment où la parole devenait plus amère et laissait redouter une explosion, Sophie intervenait et rendait la retraite possible. Elle était entre eux comme ces flocons de ouate qu'une main prudente place entre deux morceaux de cristal prêts à voler en éclats au moindre choc; mais la domination que Mme Sorbier exerçait sur l'esprit de Sophie la faisait toujours pencher du côté de sa mère.

Après la scène du tableau, lorsque Maurice revint chez lui, calmé par une promenade, il trouva Sophie qui brodait au coin de la cheminée. Elle releva la tête en le voyant et ne dit rien.

« Vous êtes seule? lui dit Maurice.

— Oui, seule, répondit Sophie avec un grand soupir.

— Ah! mon Dieu! qu'avez-vous? reprit Maurice. Sophie regarda son mari d'un air tout étonné.

« Ah! reprit-elle, tant d'indifférence après tant de colère! Je n'y comprends plus rien; Maurice, c'est bien mal.

Digitized by Google

— Comment! s'écria le peintre, c'est votre mère qui prend mon tableau, et c'est moi qui ai tort?

— Certainement; mais si vous vous fâchez encore, je me tais. »

Sophie inclina la tête sur sa broderie comme un beau lis, et se détourna à demi. Elle avait, sans le savoir, l'attitude de ces belles rêveuses que les peintres flamands assoient à l'angle de ces fenêtres où grimpe un rameau de vigne, et que baigne un rayon de lumière.

Maurice l'embrassa sur le front.

« Voyons, dit-il à demi vaincu, ne boude pas, je me tais. »

Sophie sourit et le regarda du coin de l'œil.

« Quelle peine vous m'avez faite! reprit-elle; car enfin ce tableau n'est qu'un tableau, et ma mère, c'est ma mère.... Se mettre en colère pour un bout de toile!

— Hum! un bout de toile qui m'a coûté six semaines de travail!

— Vilain paresseux!... Six semaines, cela fait un mois et demi.... Vous le referez. »

Et comme Maurice secouait la tête, Sophie lui passa ses bras autour du cou.

« Voyons, dit-elle, si je vous l'avais demandé, me l'auriez-vous donné? »

Que répondre à deux lèvres roses qui sourient à

Digitized by Google

deux pouces du visage qu'elles interrogent? Sophie interpréta le regard de Maurice.

« Eh bien! mettons que je vous l'aie demandé, et c'est alors moi qui l'offre à Mme de Vitteaux. »

A ce nom, Maurice fronça légèrement le sourcil.

« Vous l'aimez donc, cette Mme de Vitteaux? dit-il.

— Et pourquoi ne l'aimerais-je pas?... Elle est fort gracieuse et donne des bals charmants.

— Oh! tous les bals qu'on donne sont charmants, c'est convenu.

— Elle doit nous présenter à la duchesse de Brécourt, sa meilleure amie. »

Maurice haussa les épaules.

« Vous croyez donc à toutes ces duchesses dont Mme de Vitteaux émaille ses conversations? » reprit-il.

Sophie le regarda toute surprise.

« Je ne vous comprends pas, dit-elle. Est-ce que Mathilde n'est pas faite pour connaître des duchesses?

— Je ne sais pas, il y en a si peu!... Mais, quand les vraies duchesses manquent, il y a les duchesses d'occasion.

— Vous êtes singulier! Mathilde voit le meilleur monde.

— Hum! il y a tant de monde! Le faux d'abord, qui est le plus nombreux.... »

Digitized by Google

Sophie frappa du pied.

« Dites-moi tout de suite que Mme de Vitteaux ne s'appelle pas Mme de Vitteaux, qu'elle n'est pas mariée et qu'elle n'habite pas la rue d'Anjou-Saint-Honoré ; ce sera plus court! »

Là-dessus Sophie tourna le dos à Maurice, s'approcha du feu, posa un pied sur les chenets et s'accouda, le menton dans la main, sur le chambranle de la cheminée. Sa pose avait la molle inflexion et cette harmonie de lignes qui ont rendu si fameuse la statue de Polymnie; Maurice regarda Sophie avec une expression dont la glace, qui était en face d'elle, réfléchissait toutes les nuances. Elle resta un instant immobile, puis, tournant la tête avec un geste mignon :

« Ne me taquinez pas, ou je ne vous aimerai plus, dit-elle.

— Mais, reprit Maurice les yeux rayonnants, ne faut-il pas...

— Il faut que vous me laissiez aimer ceux que j'aime.... Prenez garde, vous perdriez trop à me faire changer.... Puis il faut me laisser danser où il me plaît de danser, et s'il me plaît d'aller au bal chez Mme de Vitteaux, il faut me conduire au bal.

— C'est juste.

— A la bonne heure, voilà comme je vous aime. Obéissez, et vous n'y perdrez rien. »

Digitized by Google

Sophie se dégagea de l'étreinte de Maurice, noua ses doigts sur ses lèvres, et lui envoya un baiser en se sauvant dans sa chambre. Maurice disparut derrière elle; il ne pensait plus au tableau de Philippe.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

Cependant l'atelier que Maurice avait fait préparer dans un pavillon de l'hôtel était prêt. Rien n'y manquait plus. Les croquis, les bustes, les étoffes, les mannequins, les plâtres, les esquisses, les tentures, qui remplissaient l'atelier de la rue de Douai, étaient transportés dans l'atelier de la rue Godot-de-Mauroy. Maurice n'avait plus qu'à travailler; mais là était le plus difficile : si les instruments ne manquaient pas, la liberté d'esprit manquait entièrement, et non-seulement la liberté d'esprit, mais encore la liberté d'action.

Le temps était un bien dont Maurice ne jouissait plus. Sa belle-mère et sa femme l'en avaient dépouillé à leur profit, sans mauvaise intention certainement, mais avec un despotisme dont l'innocence n'excluait pas les quotidiennes exigences. Il était pris dans un cercle de visites, de prome-

Digitized by Google

nades et de soirées, dont le mouvement tyrannique ne s'arrêtait jamais. Ces vexations continuelles que les relations du monde vous imposent sous le nom de devoirs l'assaillaient sans relâche, et ne lui permettaient plus d'avoir l'entière disposition de lui-même. Les conversations dont il était obligé de subir le renouvellement périodique bourdonnaient sans cesse à son oreille, comme le bruit insupportable et monotone de ces gammes que joue la main inexpérimentée d'un écolier. Il en savait d'avance les moindres mots et jusqu'aux exclamations, et s'amusait quelquefois à parodier devant sa femme, le matin, celles qu'il devait écouter le soir. Sophie riait ou se fâchait, suivant qu'elle était bien ou mal disposée; mais l'heure du dîner venue, il n'en perdait pas une seule phrase pour cela. C'était la même chanson sur un air qui ne variait point. Et il ne fallait pas songer à échapper à ces petits supplices infligés chaque jour. Pouvait-il se dispenser d'assister aux réunions de la famille et d'accompagner sa femme dans les trente salons où Mme Sorbier promenait sa vaniteuse oisiveté?

Les portes closes, Mme Sorbier ne comprenait pas qu'il ne s'intéressât que dans une proportion très-modeste aux choses qui la préoccupaient le plus; elle ne pouvait s'habituer à ce qu'il gardât le silence aux heures des repas, ni à ce qu'il prît un livre le soir au coin du feu. Si par lassitude il

Digitized by Google

se taisait, elle pinçait les lèvres, et jetait de petits coups d'œil significatifs à sa fille.

« M. de Treuil s'ennuie peut-être, disait-elle; c'est naturel : nous autres bourgeois, pouvons-nous causer avec un artiste? »

Quand l'heure du sommeil le ramenait dans sa chambre, il n'échappait point aux remontrances de Sophie. Pourquoi ne parlait-il pas? N'était-ce pas affecter un silence au moins dédaigneux, et dont à bon droit tout le monde pouvait se fâcher? On ne lui demandait qu'un peu de complaisance. Si quelque pensée l'occupait, que n'en faisait-il part à sa famille? On s'efforcerait de le comprendre.

« Eh! mon Dieu! disait Maurice, il n'y a dans mon silence ni affectation ni dédain. Je me tais parce que je n'ai rien à dire.

— Qu'est-ce que ça fait? On parle toujours.

— Et puis je pense quelquefois, reprenait-il.

— A quoi?

— Au tableau que je ne fais pas.

— Et pourquoi ne le faites-vous pas?

— Dame! c'est que le temps me manque un peu.

— Dieu merci, ce n'est pas moi qui vous dérange!... Hier vous êtes resté seul de deux heures à cinq. J'étais chez Mme de Vitteaux, où vous n'avez pas voulu m'accompagner; mais au lieu de travailler, vous êtes sorti.... Adieu le tableau!

— Encore faut-il bien y penser un peu.

Digitized by Google

— Voilà deux mois que nous sommes de retour; c'est donc un monument que ce tableau? »

Ces discussions, renouvelées cent fois et à tout propos, avaient toujours même dénoûment: Sophie était belle, et l'heure lui donnait raison. Maurice confessait à ses pieds qu'il avait tort, et promettait de faire tout ce qu'elle voudrait; mais le lendemain le même aiguillon le harcelait, et il éprouvait les mêmes lassitudes, suivies des mêmes tiraillements et des mêmes révoltes.

Dans les premiers temps de son mariage, il avait espéré que son atelier serait un lieu de retraite absolue, où il pourrait se réfugier et vivre de sa propre vie; mais les Sorbier et leurs amis le poursuivirent jusque dans son atelier. Les Sorbier, pour faire parade de la générosité qu'ils avaient déployée en cette occasion (l'atelier avec les dépendances avait coûté quatre mille francs), ne manquèrent pas d'y conduire toutes leurs connaissances de la province et de Paris. Les jeunes amies de Sophie et celles de Mme de Vitteaux les suivirent par curiosité, pour voir comment était faite l'habitation de ce bipède qu'on appelle un artiste. On venait y surprendre Maurice à toute heure, et les visiteurs, regardant partout les ébauches et les croquis, ne se faisaient pas faute de prodiguer les conseils. Les plus spirituels lui offraient même des sujets de composition qu'ils le pressaient vivement de traiter.

Digitized by Google

Quand ces sortes de propositions étaient faites à son gendre, Mme Sorbier ne manquait jamais de s'écrier : « C'est charmant! » et elle ajoutait que M. de Treuil se hâterait certainement de profiter d'un si bon avis.

Quand ces tortures se renouvelaient deux ou trois fois par jour, Maurice, exaspéré, avait des envies furieuses de briser les chevalets sur le dos des visiteurs. Il y avait des heures où la conscience de son individualité lui échappait : il se cherchait et ne se trouvait pas. Selon son énergique expression, il n'habitait plus en lui-même. « Ah! disait-il quelquefois à Philippe, je voudrais bien être avec moi.... »

Il faut dire aussi que Maurice avait cédé un peu plus qu'il n'était besoin à l'influence de la nouvelle position dans laquelle son mariage l'avait mis. Ces penchants et ces habitudes auxquels Philippe Duverney avait fait allusion durant l'entretien qui précéda la première visite de M. de Treuil à la Colombière, s'étaient réveillés avec vivacité, maintenant qu'il pouvait les satisfaire. Il ne leur résistait pas beaucoup, et ajournait facilement au lendemain les choses auxquelles il aurait pu travailler la veille dans quelques heures de liberté qu'on lui laissait. Maurice avait un joli cheval anglais que Sophie lui avait acheté à leur retour d'Italie ; il fallait bien s'en servir. Ses promenades l'avaient mis en relation avec cette jeunesse oisive qui se montre aux Champs-

Digitized by Google

Élysées chaque jour, et tout doucement Maurice s'était mêlé à des courses et à des réunions où il était question de paris perdus, de poules d'essai et de mille choses où la peinture n'avait que faire. Il ne s'y plaisait pas extrêmement, mais il y allait, et Sophie, que Mme de Vitteaux avait entraînée dans un manége, l'accompagnait quelquefois. Au lieu d'un cheval de selle, il y en eut deux dans l'écurie. Plusieurs des cavaliers dont il avait fait la connaissance à la Porte-Maillot vinrent les voir, et à son tour Maurice rendit quelques visites aux riches écuries du faubourg Saint-Honoré. On se quittait après avoir fumé force cigares et devisé sur le mérite relatif des diverses races de chevaux, et on se retrouvait sur le boulevard ou au club, car M. de Treuil avait été poussé par ses nouveaux amis à se faire recevoir membre d'un club où se réunissait alors la fleur des pois des gentilshommes français.

Que devenaient l'étude et le travail au milieu de cette dissipation? Maurice ne leur donnait pas la valeur d'un jour par semaine; il sentait bien que la pente était mauvaise, et il se faisait à lui-même de violents reproches, mais il s'y laissait aller, remettant toujours au lendemain la réforme qu'il voulait apporter dans sa vie. Quand le matin il avait fait quatre ou cinq tours d'avenue dans le bois de Boulogne, le soir il se montrait à l'Opéra ou aux Italiens, et les personnes qu'il y rencontrait se

Digitized by Google

gardaient bien de lui parler de son art. Ce goût du luxe qu'il avait en lui se faisait jour en toute occasion. Il rêvait pour sa femme un ameublement dont Mme Sorbier, dans ses heures de fantaisie, ne soupçonnait ni l'élégance ni la richesse, et, pour en découvrir les éléments, il courait tous les marchands de curiosités de Paris. Ces excursions ne le ramenaient pas auprès de son chevalet.

Un jour Philippe l'avait rencontré aux Champs-Élysées, à cheval entre deux jeunes gens qu'il ne connaissait pas. Maurice, à sa vue, s'était rapproché vivement de la contre-allée.

« Que fais-tu là sur cette bête? lui demanda Philippe.

— J'essaye un cheval que mon ami le baron veut vendre, répondit Maurice.

— Ah ? c'est ton ami, ce monsieur qui a un lorgnon dans l'œil !... Je t'en félicite. »

Maurice mordillait le bout de sa canne, un peu embarrassé.

« Et l'atelier? » reprit Philippe brusquement.

Maurice rougit très-fort. « Je pense à un tableau.... Demain je m'y mettrai, » dit-il en balbutiant.

Philippe haussa les épaules. « M. le baron t'attend, » reprit-il. Et il passa son chemin.

Le lendemain, Maurice ne donna pas l'ordre de seller son cheval : il rougissait de lui-même et pre-

Digitized by Google

nait la résolution de travailler vigoureusement ; mais s'il pouvait vaincre par un effort courageux le courant de ses inclinations, le courant des influences domestiques ne cessait de se faire sentir, et il n'était pas si aisé de leur échapper. Il les retrouvait dans son atelier, au salon, dans sa chambre à coucher, partout où sa nouvelle famille avait pied; et sous quelles formes diverses ne se manifestaient-elles pas !

Entre tous les fléaux qui l'avaient saisi à son retour à Paris, il en était deux, l'album et M. Closeau du Tailli, qui ne se lassaient pas de le persécuter. Il avait senti les premières piqûres de l'album en Italie ; mais les développements du mal ne devinrent sensibles qu'à Paris. L'album s'imposait à lui comme un tyran et remplissait l'atelier de son importance. C'était presque chaque jour une page blanche à noircir avec le crayon, à colorier avec le pinceau. Que lui demandait-on? Presque rien : un dessin, une sépia, une aquarelle, un croquis, la moindre des choses enfin. Ces demandes si modestes lui étaient adressées par toutes les connaissances de la famille Sorbier, et quand par hasard quelque belle visiteuse, après mille insinuations, n'osait, de peur d'être importune, exprimer le même désir, la belle-mère se chargeait volontiers d'être son interprète auprès de Maurice. Quelquefois Sophie se joignait à sa mère pour ces sortes de sollicitations ;

Digitized by Google

il lui semblait qu'il n'y avait dans ce travail ni fatigue ni ennui : lorsque Muarice dessinait auprès d'elle, son crayon allait si vite, il avait à un si haut degré le don de l'improvisation ! Ces légères ébauches semblaient naître d'elles-mêmes sous ses doigts. C'était l'affaire d'une heure ; or qu'est-ce qu'une heure dans la vie d'un artiste ?

Après la belle résolution qu'il avait prise et qui avait eu pour premier effet de le retenir plus fréquemment dans son atelier, Maurice avait essayé deux ou trois fois de faire comprendre à Mme Sorbier que tous ces petits dessins, ne prissent-ils que sept ou huit minutes, le fatiguaient quand il fallait trop fréquemment s'en occuper, que cela le troublait dans son travail, que son talent se gaspillait en puérilités, et qu'à la longue sa main se gâterait et perdrait l'habitude des choses larges et vigoureuses. Mme Sorbier ne paraissait pas mieux comprendre Maurice que s'il lui eût parlé en sanscrit. Quand il avait fini, elle poussait le coude à sa fille, et il n'était pas encore derrière la porte, qu'elle disait à demi-voix : « En bonne prose, cela signifie qu'il ne veut rien faire de ce que je lui demande !... C'est de la mauvaise volonté.... Que de paroles pour deux ou trois méchants dessins ! » Naturellement, comme les personnes qui demandent beaucoup, Mme Sorbier oubliait le nombre et l'importance de ses demandes. Sa mémoire n'allait pas au delà de

Digitized by Google

la veille. Sophie, qui n'avait pas beaucoup plus qu'elle le sentiment du travail intellectuel, se rangeait à son avis et grondait Maurice.

Entre tous ces tiraillements, ce qui restait de la journée appartenait à M. Closeau du Tailli. Depuis qu'il avait marié Maurice, le rentier se regardait de bonne foi comme son bienfaiteur, et, accoutumé à spéculer sur toutes choses, il voulait que son bienfait lui rapportât quelque profit. Il était rare qu'une journée se passât sans que sa grosse voix retentît dans l'atelier de Maurice, où volontiers il fumait son cigare en invitant son jeune ami à ne pas se gêner pour lui. « Travaillez, disait-il, nous causerons. »

Il épiait la venue des modèles, qu'il aimait à voir dans leur costume d'ange ou de naïade, et se permettait alors mille facéties qu'il accompagnait d'un gros rire capable de rendre sinistre l'homme le plus gai. Ce vieux négociant, cet armateur orné de gros favoris grisonnants, avait des plaisanteries qui dataient de 1823, époque où il avait composé ses meilleurs couplets. Il avait des prétentions à l'esprit parce qu'il était bruyant, et se croyait le goût des arts parce qu'il avait chez lui quatre gravures d'après David. M. Closeau du Tailli avait à un haut degré cette conviction, partagée par un si grand nombre de personnes, que les artistes ont tous un grain de folie dans quelque coin du cerveau, qu'ils

Digitized by Google

passent leurs jours dans la galanterie et leurs nuits en soupers. Il lui semblait que l'orgie échevelée, telle qu'elle figure dans certains récits excentriques, faisait partie intégrante de leur existence, et il avait cette croyance intime, que les comédies et les vaudevilles qui le faisaient se pâmer d'aise étaient écrits sur le coin d'une table en *sablant* le champagne, au milieu des conversations les plus folles. Bienfaiteur d'un artiste, il voulait avoir sa part de la vie d'artiste. M. Closeau du Tailli, il est vrai, n'avait pas découvert la trace de ces folies dans l'existence laborieuse de son ami, mais il était plein de l'idée que Maurice dissimulait avec lui. Maintenant qu'une dot avait mis son protégé à l'abri du travail, il comptait bien courir les aventures avec lui, se griser, battre le guet et mordre à belles dents à tous les fruits défendus de la Bohême. Le parrain de Sophie avait un appétit féroce à l'endroit de tous ces plaisirs, qu'une imagination malsaine lui représentait si vifs et si nouveaux ; il voulait en savourer les hardiesses, à la condition toutefois de ne point s'écarter d'une heureuse économie : mais de ce côté-là il était tranquille. Cette bohême, dans laquelle il cherchait à entrer comme un grand seigneur en goguette dans un cercle de villageois, ne lui semblait pas précisément riche, et il était convaincu que l'emploi de quelques louis habilement dépensés lui donnerait les magnifiques apparences d'un

Digitized by Google

prodigue et tous les priviléges d'un Jupiter. De là ce système de visites quotidiennes faites à Maurice avec un air de bonhomie et cette habitude de s'installer dans l'atelier à toute heure ; de là aussi ces demi-confidences qui en sollicitaient de pareilles, et ces aveux de fredaine qui semblaient dire : « Je suis de votre race, parlez donc à cœur ouvert.... Voyez, j'ai le pied fourchu.... »

Le chansonnier du Havre, comme M. Closeau du Tailli s'appelait lui-même dans ses heures d'épanchement, écrasait donc Maurice de son amitié ; mais si sa présence lui était pénible et lourde, elle était insupportable aux amis du peintre, qui n'avaient aucun motif de tolérer sa bruyante sottise et sa suffisance. La plupart avaient fui au bout de trois ou quatre rencontres ; quelques-uns avaient voulu résister, mais les sarcasmes par lesquels ils avaient tenté de le chasser s'étaient émoussés contre la bonne opinion qu'il avait de lui-même, comme un tourbillon de grêle sur un bloc de plomb. Le chansonnier n'avait pas compris, avait ri, avait lâché deux ou trois bordées de calembours, avait chanté une douzaine de vieux couplets, et était resté maître de la place. Cette victoire était ce qui pouvait arriver de plus terrible à M. de Treuil ; elle le livrait sans défense aux petites tyrannies de son protecteur. Privé de la présence des jeunes gens qu'il poursuivait dans l'atelier de Maurice, M. Closeau

Digitized by Google

du Tailli imagina de remplacer leur compagnie par celle des personnes auxquelles lui-même avait affaire. Un matin, il donna rendez-vous à son tapissier chez Maurice en s'excusant un peu; le lendemain, ce fut le tour d'un autre fournisseur, puis d'un troisième, puis d'un locataire qui demandait des réparations, puis d'un ami du Havre. Et chaque fois qu'un visage nouveau apparaissait : « Ne vous gênez pas, disait le chansonnier; travaillez tranquillement, nous causons. » M. Closeau du Tailli espérait gagner la confiance de Maurice par ces témoignages de familiarité auxquels se mêlaient certaines insinuations sur la nécessité de s'amuser un peu. Le premier ami introduit dans l'atelier, il en présenta d'autres dont il vantait le goût et la gaieté. Ces messieurs, comme disait le glorieux Mécène du jeune artiste, accablaient Maurice de compliments lourds comme des pavés. Quelques-uns, qui se croyaient élevés à la dignité de juges, lui donnaient des conseils d'un air aimable, comme auraient pu le faire des Patagons devisant entre eux de la musique de Rossini. « Ils sont charmants, » disait alors M. Closeau du Tailli.

Un jour, M. Closeau du Tailli, impatient de sentir le fumet de ces festins nocturnes auxquels s'adjoignait dans sa pensée une phalange de comédiennes et de danseuses, frappa gaillardement sur l'épaule de Maurice.

Digitized by Google

« Eh bien! lui dit-il de l'air d'un roué partant pour le cabaret de Ramponneau, quand soupons-nous?

— Souper! répondit Maurice, et avec qui?

— Parbleu! avec ces demoiselles. »

— Quelles demoiselles?

— Eh! mais les modèles, les actrices, les petites chanteuses, les amies de Mimi-Soleil enfin. »

Maurice haussa les épaules. Il était arrivé à l'état d'exaspération d'un homme aux oreilles de qui on aurait fait sonner à toute volée pendant six heures un carillon de cloches fêlées. Il sentait que sa mauvaise humeur allait éclater, et, prétextant une affaire subite, il sortit. Le lendemain, il donna l'ordre de ne laisser entrer personne dans son atelier. Une heure après, la porte s'ouvrit bruyamment et livra passage au gros rire et à la grosse voix de M. Closeau du Tailli.

« Je sais, dit-il, que vous n'y êtes pour personne, mais moi, je ne suis personne. Vous étiez en train d'esquisser cette figure de Ruth glanant dans les champs de.... Comment diable appelez-vous ce fermier juif?... N'oubliez pas le berger agaçant une moissonneuse, comme vous l'a conseillé mon ami du Havre.... Cela égayera le paysage.... Continuez; moi, je lis le journal. »

Le premier effet de ces paroles avait été de lui gâter son tableau; Maurice le trouvait abominable.

Digitized by Google

« A propos, reprit M. Closeau du Tailli, tandis que Maurice donnait de furieux coups de fusain sur la toile blanche, avez-vous organisé ce souper dont nous parlions hier?... Mimi-Soleil viendra-t-elle?

— Mimi-Soleil est partie avec Jacques Lambert.

— Toujours ce Jacques Lambert! C'est une maladie.... Où sont-ils allés?

— En Chine ou à Saint-Denis, je ne sais pas.

— Et reviendront-ils bientôt de ce grand voyage?

— Demain ou jamais. »

M. Closeau du Tailli sourit en clignant de l'œil. « Savez-vous une chose, mon jeune ami? dit-il.

— Non, je ne la sais pas.

— C'est que vous êtes jaloux de Mimi-Soleil. »

Maurice cassa le morceau de fusain qu'il tenait entre ses doigts.

« Moi! s'écria-t-il, moi jaloux de Mimi-Soleil! Et pourquoi?

— Oh! faites le naïf! Je m'en suis douté à cette persévérance que vous mettez à me la cacher....

— Vous croyez!...

— Je crois que vous en êtes amoureux; rien n'échappe à ma perspicacité. Qui vous empêche de me l'avouer? Pardieu! je ne suis pas un croquemitaine, et une amourette n'est pas pour m'effrayer.

Digitized by Google

— Et Sophie?

— Eh bien! quoi?... Sophie n'en saurait rien. Vous êtes marié, mais le mariage n'empêche pas la jeunesse. Ah! feu Mme Closeau du Tailli en a vu bien d'autres!... L'important est qu'on n'en découvre rien, et à ce point de vue je ne blâme pas votre dissimulation; mais entre amis, que diable, on parle! Je pourrai vous aider dans l'occasion. Vous savez le proverbe.... Un peu d'aide fait grand bien. Prenez-moi pour confident, vous ne vous en repentirez pas. Voyons, cela dure-t-il depuis longtemps? Étiez-vous marié déjà, ou la chose a-t-elle commencé après votre retour? Lambert s'en doute-t-il? La gaieté de Mimi-Soleil se change-t-elle en tendresse dans le tête-à-tête? Elle est ravissante avec ses petits cheveux qui frisent autour des tempes!... Ma foi, Lambert et vous êtes d'heureux coquins! »

Maurice écoutait cet horrible M. Closeau du Tailli et s'émerveillait de voir dans quelle plantureuse corruption cette âme s'ébattait joyeusement. Il profita d'un moment où l'ancien négociant reprenait haleine pour l'interrompre.

« Quand j'ai épousé Sophie, lui dit-il, je l'ai fait avec la ferme intention de la rendre heureuse; je ne crois pas que ce soit un moyen bien sûr d'y parvenir que de courir les aventures avec Mimi-Soleil.

Digitized by Google

— Hypocrite! répondit tranquillement M. Closeau du Tailli ; mais, bah! une autre fois vous me direz tout. »

Le jour suivant, Maurice sortit dès le matin et annonça qu'il ne rentrerait pas de la journée.

A l'heure du déjeuner, Mme Sorbier, qui avait compté sur son bras pour un concert auquel Mme de Vitteaux l'avait priée de se rendre, regarda sa fille.

« Ton mari se plaignait hier, dit-elle, de n'avoir pas toujours le temps de travailler.... Il travaillera beaucoup aujourd'hui.... Sais-tu où il est allé?

— Non, répondit Sophie.

— Ah! c'est juste, M. de Treuil est un artiste; la confiance n'est bonne qu'entre bourgeois.... Il est sorti de bonne heure; il est vrai qu'il rentrera tard. »

Tandis que ces remarques, habilement calculées, aigrissaient le caractère de Sophie, Maurice était allé chez Lambert. Ce matin-là, Lambert et Mimi-Soleil donnaient à déjeuner; le hasard s'était chargé des invitations. Un ami était venu tandis qu'ils prenaient une tasse de café, accompagnée d'un morceau de jambon; on avait fait cuire deux œufs sur le plat. Un autre vint, puis un autre encore, deux peintres qu'on appelait Saurel et Bidois; on envoya chercher un pâté. Bidois annonça timidement que son ami Constantin le suivait avec Héloïse; Mimi-

Digitized by Google

Soleil déclara qu'il fallait une forte omelette. Le déjeuner en était à son troisième acte lorsque Maurice parut. Un cri le salua.

« As-tu déjeuné? demanda Lambert.

— Non, répondit Maurice.

— Je vote plusieurs côtelettes! s'écria Mimi-Soleil.

— Je vous dérange peut-être, reprit Maurice.

— Ah! quel mot!... Mais, mon pauvre Maurice, quand il n'y a rien pour deux, il y a assez pour huit! » répondit Mimi-Soleil.

Bidois secouait la tête d'un air tragique.

« Un mot pareil, dit-il, ne saurait passer sans être frappé par la vindicte publique. Il signale chez l'accusé une trop grande perturbation des idées morales. Il y a décadence ou corruption....

— Il faut sévir! interrompit Constantin.

— Et moi, je me condamne, poursuivit Maurice. Mimi-Soleil, que je nomme exécuteur des hautes œuvres et maître d'hôtel, donnera ordre que du vin de Champagne en quantité considérable et un vigoureux pâté de gibier accompagnent les côtelettes. »

Une salve d'applaudissements accueillit l'arrêt que Maurice venait de prononcer contre lui-même; mais, tandis qu'on cherchait une chaise pour lui faire une place autour du banquet, les plaisanteries l'assaillaient de toutes parts.

Digitized by Google

« Bonjour, Maurice! Sois franc, es-tu mort?

— Il n'en conviendra pas; mais, pour le rappeler au sentiment de sa position, il faut l'appeler feu Maurice.

— C'est un fantôme en rupture de ban; les croque-morts vont venir le chercher.

— Comment se porte-t-on dans l'autre monde de la rue Godot-de-Mauroy?

— On dit que tu as du palissandre!

— Et du bois de rose dans les petits coins!

— Avec de la soie tout autour!

— Et quatre domestiques en bois très-bien articulés, qui marchent et volent comme des personnes naturelles!

— Ce pauvre Maurice! il avait du bon.

— Il ne peignait pas mal.

— Je me souviens d'un dîner qu'il m'offrit à Enghien : les perdreaux étaient durs, mais le vin était excellent.

— Quel malheur que le trépas l'ait fauché si jeune!

— Nous lui ferons un monument avec une épitaphe.

— Si nous buvions à la santé de cet infortuné?

— Buvons. »

On remplit les verres de vin de Champagne et on les vida.

« Mes amis, dit alors Bidois, il me paraît que

Digitized by Google

nous procédons sans ordre. Puisque l'ombre de feu Maurice s'est échappée pour nous rendre visite, peut-être conviendrait-il de lui demander quelques renseignements sur l'existence qu'elle mène là-bas.

— Mais d'abord il faudrait savoir si cette ombre n'a pas oublié sa langue maternelle.... Parles-tu encore le français, pauvre ombre?

— Un peu, dit Maurice.

— Elle est modeste, reprit Mimi-Soleil; il ne faut pas l'intimider. C'est moi qui me charge de l'interroger. Dis-moi, fantôme généreux, ce vieillard hideux et galant, qui tient du danseur par le mollet et de la fouine par le regard, orne-t-il toujours ton atelier de sa présence aimable?

— Toujours.

— Ce cœur dont il voulut me faire hommage en un jour de prodigalité brûle-t-il encore des mêmes feux sous le même gilet?

— Encore.

— Et le souvenir de ce que tu devais à notre amitié ne t'a pas inspiré la pensée d'infliger à ce joli rentier quelque horrible supplice à la fois lent et cruel, par exemple l'insinuation de plusieurs insectes venimeux dans sa cravate?

— J'y songeais.

— Cette parole bien sentie émane d'un cœur que la mort n'a pas encore tout à fait corrompu. Mais dis-moi, puisque tu as l'autorisation d'errer quelque-

Digitized by Google

fois parmi les vivants, pourquoi ne le voit-on jamais?

—'Je ne l'ai jamais su, répondit Maurice, un peu embarrassé.

— Je vois ce que c'est, s'écria Bidois.... Maurice fait un chef-d'œuvre.... Il travaille.

— Alors il est perdu, répondit Constantin en soupirant.

— Pas du tout, Maurice ne travaille pas : le travail est le premier degré de l'affaiblissement des facultés morales; mais on a vu des hommes laborieux se réhabiliter, et, par un effort soudain, rentrer dans le giron de la paresse. Maurice, hélas! est bien plus coupable : il donne des leçons à M. Closeau du Tailli; M. Closeau du Tailli veut devenir artiste!

— Envoie-le-moi, Maurice, et je lui enseignerai à croquer des bonshommes à raison de vingt-cinq louis par minute.

— Moi je consens à le prendre pour rapin; il fendra le bois, il portera le charbon, il frottera l'atelier, et il me payera une indemnité. »

Cette conversation extravagante continua longtemps sur ce ton. Épigrammes, paradoxes, historiettes, se succédaient sans relâche; tout le monde attaquait tout le monde, et personne ne se fâchait; les mots petillaient comme la grêle sur les toits. Ce feu d'artifice de paroles entre jeunes gens qui s'ai-

Digitized by Google

maient et qui faisaient un fonds commun de leur insouciance et de leur gaieté, rafraîchissait Maurice. Il le faisait sortir du cercle aride où les entretiens de la famille Sorbier le renfermaient. Maurice était comme un malade qui respire l'air natal après de longs et pénibles voyages. Son cœur et sa poitrine se dilataient également. Plus de discussions sur des intérêts mesquins, plus de médisances ramassées dans de sottes visites, plus de bavardages envenimés par de ridicules passions. Ce n'est pas que les amis de Lambert se fissent faute de méchancetés : mais elles avaient ce mérite d'être spirituellement dites et lancées comme des flèches ; elles traversaient la conversation en traits de feu, et, si le coup piquait, on ne s'y arrêtait pas.

Maurice ne sortit de l'atelier de Lambert qu'après avoir promis d'y retourner souvent. On le menaça, en cas de négligence, d'exécuter une razzia contre son pavillon, d'y pénétrer à l'aide de moyens violents, de s'emparer du nommé Closeau du Taillis, de le soumettre à une longue série de mauvais traitements, de l'empailler et de livrer sa dépouille aux griffes vengeresses d'un marchand de curiosités. On sait que Maurice n'avait jamais fait partie de la bohême, il l'avait coudoyée tout au plus; mais il était particulièrement connu d'un groupe d'artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, qui se réunissaient chez Lambert et tenaient par tous les côtés à cette

Digitized by Google

vagabonde république, dont ils avaient l'insouciance et la pauvreté. Lambert, le chef de la bande, avait à lui une petite rente de quinze à dix-huit cents francs, qui lui donnait des airs de capitaliste et l'aidait puissamment à vivre. Le plus clair de ce revenu s'en allait en déjeuners et dîners que le sculpteur partageait avec ses amis. Ceux qui n'avaient pas de quoi payer le modeste repas qu'ils prenaient dans de sordides cabarets venaient frapper à la porte de son atelier et y trouvaient toujours bon accueil. Quand la rente était épuisée, Lambert, en rechignant, se décidait à prendre la terre glaise ou le polissoir, et il achevait quelque statuette d'un goût charmant qu'il était sûr de vendre, ses produits étant aussi rares que remarquables. Bien des fois Maurice et Philippe s'étaient efforcés de le pousser au travail, lui prédisant un magnifique avenir, s'il voulait appliquer ses facultés à des œuvres plus sérieuses : Lambert promettait tout ce qu'on voulait ; puis, le conseiller parti, il allumait sa pipe, se couchait sur un tapis et n'y pensait plus.

« Nous n'y pouvons rien, dit un jour Philippe à Maurice ; Lambert est un lazzarone que le hasard a fait naître à Paris. Si je croyais à la métempsycose, je dirais qu'il a été oiseau. Il s'en souvient et reste perché sur la vie comme un pinson sur une branche. Il a rencontré Mimi-Soleil au mois de

Digitized by Google

mai, et ils font leur nid. Ne les dérangeons plus. »

En quittant Lambert, Maurice, le cœur et l'esprit rafraîchis, comme un homme qui a vu la campagne après un long emprisonnement, comparait son existence à celle de ses amis, et se demandait si Lambert n'avait pas pris la bonne route, lui qui vivait dans Paris comme un écureuil dans une forêt, dormant par-ci, courant par-là, et libre toujours. « Mais, se dit-il, il avait dix-huit cents francs de rente! » Il aurait pu ajouter : « Et dix-huit cents francs lui suffisaient! »

Rêvant et pensant ainsi, il arriva chez Philippe, qui habitait alors rue de La Bruyère, dans un appartement dont les fenêtres, exposées au plein soleil, donnaient sur des jardins. Il trouva Laure qui brodait dans une petite pièce au coin du feu. Elle ne put retenir un léger cri en le voyant et pâlit un peu ; mais elle se leva et lui tendit la main.

« Philippe travaille, dit-elle, mais pour vous on peut le déranger ; il m'en voudrait si je ne lui donnais pas l'occasion de vous voir. »

Elle l'attira doucement vers un cabinet tout rempli de livres, au milieu duquel Philippe écrivait sur une table chargée de papiers.

« Ah! c'est toi, Maurice? bonjour, mon vieux, » dit-il en jetant sa plume.

Et le regardant l'espace d'une minute : « Le

Digitized by Google

bonheur ne t'a pas changé, reprit-il, cependant tu engraisses un peu.... Prends garde.

— Oh! le bonheur, le bonheur! dit Maurice avec un demi-sourire, il ne faut pas le calomnier.... Je ne sais pas s'il est pour beaucoup dans mon embonpoint.

— Alors mettons-le sur le compte de la fortune.... Tu ne barbouilles pas assez de toiles, et tu manges trop d'ortolans. »

Maurice, qui, par un sentiment de délicatesse, se repentait déjà de ce qu'il avait dit, suivit Philippe dans la voie qu'il lui ouvrait.

« Il est certain, reprit-il, que je ne travaille pas beaucoup.

— Travailles-tu un peu?

— Moins que cela.

— Ce n'est pas assez. »

Philippe se leva, se rapprocha d'un grand feu qui brûlait dans la cheminée, et se mit à tisonner. Maurice, qui le connaissait de longue date, sourit.

« Voyons, reprit-il, tu as quelque chose sur le cœur....

— Dame! quand on retrouve rue Godot-de-Mauroy, et millionnaire, le pauvre diable qu'on avait laissé rue de Douai, on a bien le droit d'hésiter un peu.

— De toi à moi l'hésitation est une sotte, dit Maurice.

Digitized by Google

— Eh bien! mon cher, tu sais l'ancien adage.... Noblesse oblige. Richesse oblige aussi. En acceptant une fortune, tu t'es condamné à produire un chef-d'œuvre.

— Diable! rien que cela!

— Ni plus, ni moins; il faut vaincre ou mourir. »

Maurice comprenait fort bien que la vérité se cachait sous le pittoresque des expressions dont se servait Philippe.

« J'y tâcherai, » répondit-il.

Et malgré lui il pensa à M. Closeau du Tailli.

« Dînes-tu avec nous? reprit Philippe.

— Oui, répondit Maurice; mais laisse-moi seulement écrire un mot à Sophie.

— Dis-lui plutôt de venir te joindre.

— Oh! il y a Mme Sorbier; Sophie ne viendrait pas. »

Tout en écrivant, Maurice jeta les yeux autour de lui. Il y avait, dans ce cabinet qu'un grand jour éclairait, dans ces meubles de chêne aux tons luisants, dans ces livres rangés de tous côtés, un air de calme et de tranquillité qui reposait l'esprit. Point de bruit à l'entour, point de voix babillarde derrière la cloison; mais derrière la vitre une lumière gaie et chaude, l'espace et le bleu du ciel, et des voix d'enfants jouant dans les jardins. Devant cette table, dont le velours disparaissait sous des livres entr'ouverts et des feuilles volantes, tout invi-

Digitized by Google

tait au travail. On sentait que là, dans cette clarté et ce silence, Philippe était aimé et respecté. Laure, assise dans un grand fauteuil auprès de la cheminée, les yeux inclinés sur la batiste qu'elle brodait, ressemblait à l'ange du foyer domestique.

Quand Maurice eut fini d'écrire, elle se leva pour donner sa lettre à la personne qui devait la porter et sortit.

« Es-tu heureux? demanda Maurice à Philippe après que la portière du cabinet se fut refermée sur elle.

— Heureux! répondit Philippe, heureux! mais je ne sais pas de nom dans la langue pour exprimer tout ce que je ressens auprès de cette chère femme! Nous vivions auprès d'elle, toi et moi; elle ne nous cachait rien de sa vie honnête : eh bien! nous ne la connaissions pas. Une atmosphère de tendresse et de chasteté l'enveloppe ; elle est bonne, simple, prévoyante, avec une douceur égale qui semble lui avoir été enseignée par l'habitude de la prière et de la résignation. Elle répand la paix autour d'elle, et vous apprend à être content de vous en ne négligeant rien pour mériter son approbation. Sa journée est laborieuse comme celle d'une abeille ; elle trouve son délassement dans le travail. La musique est sa distraction, sa joie, sa fête de tous les jours. Elle serait une grande artiste, si elle n'était une charmante et modeste femme. Son cœur

Digitized by Google

a toute la maturité de ces beaux fruits vermeils que nous prodigue l'automne, son esprit toute la fraîcheur et toute la jeunesse d'une matinée d'avril. Et quel trésor inépuisable d'indulgence et de compassion ! Son âme est ouverte à toutes les douleurs ; à défaut de consolation, elle a ses larmes... Une bonne fée m'avait pris par la main le jour où j'ai rencontré Laure. »

Cette exaltation chez un homme d'un esprit aussi contenu que Philippe surprit Maurice, et lui donna de Laure une opinion plus haute encore que celle qu'il avait déjà. Il la regarda d'un air attendri quand elle rentra, et lui découvrit des grâces nouvelles qu'il n'avait pas remarquées.

« Ah ! pensa-t-il, si Mme Sorbier n'était pas là, Sophie ressemblerait à Laure. »

Pendant le dîner, la conversation fut gaie, simple, intelligente, et telle qu'elle devait être entre gens de goût. Elle effleura des sujets qui leur étaient familiers et qui maintenaient la pensée dans des régions élevées. Maurice revoyait les rivages si longtemps parcourus et qu'il avait abandonnés. Quand il sortit de chez Philippe, après une heure pleine d'épanchements où le levain de la médisance n'avait pas fermenté, il ne pouvait se défendre d'une secrète comparaison entre l'intérieur de la rue de La Bruyère et celui de la rue Godot-de-Mauroy. Cependant il se demandait s'il avait fait

Digitized by Google

tout ce que le soin de son avenir lui commandait, et si, en opposant une main ferme aux exigences de Mme Sorbier, il n'était pas de son devoir de rétablir les choses dans l'état où elles devaient être. On avait vu l'artiste et le mari; on ne pouvait pas douter de leur bon vouloir et de leur facile humeur : le moment était venu de montrer l'homme, et Sophie, qui l'aimait certainement, ne manquerait pas de l'appuyer dans une résolution qui lui rendrait tout ensemble l'indépendance et la dignité.

Maurice avait pris la ligne des boulevards pour être plus longtemps avec lui-même, et il était décidé à commencer dès le lendemain l'application de son plan de réforme, lorsqu'il rentra chez lui. La famille était rassemblée dans le salon, et une grande discussion dont il était le héros l'animait.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

Mme Sorbier, debout devant la cheminée, examinait une lettre à la clarté d'une lampe. Sophie, assise dans un fauteuil, les mains croisées sur ses genoux, regardait la flamme d'un air pensif. M. Sorbier se promenait dans le salon, les bras derrière le dos; il avait ce visage austère et cette attitude réfléchie que l'animation prête aux philosophes. Mme de Vitteaux, accoudée auprès de Sophie, semblait la consoler du geste et de la voix.

« Ah! dit-elle en voyant entrer Maurice, voici le coupable.

— Moi, coupable! » dit Maurice.

Mme de Vitteaux se leva, et, passant rapidement près de lui, lui jeta ces mots dans l'oreille :

« On vous accuse de trahison : si c'est faux, niez; si c'est vrai, niez plus fort. »

Maurice la regarda tout étonné, et se dirigea vers

Digitized by Google

Sophie en lui tendant la main. Sophie ne donna pas la sienne. Il voulut l'embrasser, elle détourna la tête.

« Mais qu'y a-t-il donc ? » reprit-il.

Mme Sorbier plia le papier qu'elle tenait à la main et le mit dans sa poche; elle semblait triste, et on voyait cependant comme un sourire de satisfaction sur ses lèvres. Elle s'assit à côté de sa fille et faisait signe à son gendre de se placer près d'elle.

« Monsieur de Treuil, dit-elle, que vous quittiez votre famille pour dîner je ne sais où, faisant de notre maison une auberge où vous rentrez quand il vous plaît, j'y consens, bien que mon cœur souffre d'un tel oubli des convenances; mais je ne croyais pas que ce dédain de la vie intérieure allât jusqu'à rendre votre femme malheureuse. »

Mme Sorbier s'arrêta après cet exorde et soupira.

« A qui parlez-vous donc, madame ? répondit Maurice froidement.

— Mais à vous, ce me semble, s'écria Mme Sorbier, indignée de ce sang-froid; je n'ai pas, j'imagine, d'autre gendre que vous, et ce que j'apprends aujourd'hui me fait bénir Dieu de n'avoir qu'une fille ! »

Maurice, on le sait, avait pris la résolution d'en finir avec cette tyrannie dont le dur réseau s'enroulait autour de lui. Une occasion se présentait de s'expliquer franchement, il la saisit.

Digitized by Google

« Je suis charmé de ce que vous voulez bien me dire, madame, reprit-il; tout cela me prouve qu'il est des points sur lesquels nous ne nous entendons pas. Si je ne prétends pas faire de votre maison une auberge, vous n'avez pas de votre côté, je l'espère, la prétention d'en faire une prison.

— Une prison ! s'écria Mme Sorbier.

— C'est pourquoi, ajouta Maurice, s'il m'est arrivé rarement de sortir seul et de dîner avec mes amis, cette liberté, je la prendrai désormais aussi souvent qu'il me plaira.

— C'est-à-dire que vous vivrez dehors.

— Je vivrai comme je crois devoir vivre, sans rien oublier de ce que je vous dois. Si ma femme trouvait cette résolution mauvaise, quelques mots lui feront comprendre, j'en suis sûr, qu'elle ne l'est pas. J'ai besoin d'une certaine indépendance, madame, et je la réclame.

— On se doute assez de l'usage que vous en voulez faire. »

Maurice salua légèrement Mme Sorbier.

« Un usage utile ou agréable selon le temps, reprit-il sans répondre à l'insinuation de sa belle-mère. Vous avez vos concerts, vos bals, vos visites, vos promenades : usez de tous ces plaisirs à votre guise ; mais ne trouvez pas désobligeant que je cherche mes distractions ailleurs. Vous avez vos amis en grand nombre, laissez-moi les miens.

Digitized by Google

Vous avez votre boudoir et votre salon; je demande que la romance, la polka et la conversation, ne fassent pas irruption dans mon atelier.

— Voulez-vous faire entendre par là que nous vous gênons?

— Point du tout, mais il serait bon qu'une cloison respectée séparât la vie mondaine du travail. J'appartiens un peu à tout le monde; je désire que mon atelier soit à moi, et que mille importuns ne disposent pas à leur gré de mon temps et de mes pinceaux.

— Des importuns! c'est-à-dire nos amis! » s'écria la belle-mère.

Maurice se tourna du côté de M. Sorbier : « Monsieur Sorbier, j'en suis sûr, me comprend et m'approuve, reprit-il.

— Sans doute, sans doute, répondit le vieillard un peu embarrassé. Quand je suis dans mon cabinet, en train d'établir le compte d'un débiteur, si quelqu'un entre brusquement, je perds le fil de mon addition, et c'est à recommencer. Je ne blâme donc pas ce désir que vous avez d'être tranquille; mais là n'est pas la question.

— Où est-elle donc? répliqua Maurice; car malgré tout mon respect pour Mme Sorbier, je ne peux pas prendre au sérieux cette accusation qu'elle porte contre moi de rendre sa fille malheureuse.

— Vous avez tort, cependant, répondit sèchement Mme Sorbier.

Digitized by Google

— Il s'agit donc de Sophie ?

— Oui. »

Maurice tourna les yeux vers Sophie, qui baissa la tête et fondit en larmes.

« Ah ! dit-elle en cachant son visage entre ses mains, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis ! »

Mme de Vitteaux, qui jusqu'à ce moment était restée nonchalamment auprès de Maurice, se pencha à son oreille, tandis que Mme Sorbier se précipitait vers sa fille.

« La bombe va éclater, lui dit-elle vivement, niez ferme. »

Elle se leva et s'approcha de Sophie, qui semblait menacée d'une crise nerveuse. Les sanglots l'étouffaient à demi.

« Ma chère madame de Vitteaux, lui dit Mme Sorbier, emmenez Sophie dans sa chambre, je vous en prie ; cette pauvre enfant ne serait pas en état de supporter une explication. »

Mme de Vitteaux souleva Sophie et l'entraîna.

« Venez, ma chère, venez, dit-elle en jetant un regard d'intelligence à Maurice ; je persiste à croire, malgré les apparences, que M. de Treuil n'est pas coupable. »

Elle sortit là-dessus, et laissa Mme et M. Sorbier en présence de Maurice. Mme Sorbier porta son mouchoir à ses yeux.

Digitized by Google

« Ah! monsieur, dit-elle d'une voix attendrie, quelle scène après quelques mois de mariage!

— J'en attends encore l'explication, répondit froidement Maurice, qui voyait bien que Mme Sorbier ne pleurait pas.

— Vous allez l'avoir, » reprit-elle.

Elle s'assit, s'essuya les yeux, soupira, et, regardant Maurice :

« Vous êtes sorti depuis ce matin, dit-elle; vous avez déjeuné et dîné dehors....

— Oui, répondit Maurice en l'interrompant. Si j'avais affaire à un juge d'instruction, je pourrais ne pas répondre; mais à vous je veux bien dire que j'ai déjeuné chez Lambert et dîné chez Philippe. Croyez-vous que ce soit un crime ?

— Oh! je ne vous demande pas de renseignements. Les juges d'instruction, comme vous dites, savent qu'ils ne peuvent pas compter beaucoup sur l'exactitude de ceux qu'on leur donne.

— Soit, madame. Vous comprendrez alors que, mon intention n'étant pas de m'abaisser jusqu'à une justification, j'ai bien le droit de me taire.

— Il est fâcheux cependant que ce déjeuner chez M. Lambert et ce dîner chez M. Philippe coïncident avec une lettre qui a été ramassée à la porte de votre atelier, lettre sans enveloppe, et qui a été lue par ma fille.

Digitized by Google

— C'est un tort qu'elle a eu, puisque la lettre ne lui était pas adressée.

— Je conçois que cette action vous paraisse blâmable; mais la lettre, étant chez vous, pouvait être à vous, et ma fille, qui vous aime, a cédé peut-être à un mouvement de jalousie bien naturelle à son âge, mais qu'une minute après elle a dû regretter bien amèrement.

— Ce mouvement dont vous parlez ne lui a-t-il été inspiré par personne, madame?

— Oh! je ne m'abaisserai pas à mon tour à nier ce que vous cherchez à me faire entendre; oui, monsieur, j'ai eu la première pensée d'ouvrir cette lettre. Ma confiance en vous était si entière, que j'étais bien loin d'imaginer qu'elle pût vous intéresser en rien. Ah! cette confiance a été singulièrement trompée.

— Mais enfin, madame, que disait donc cette terrible lettre? s'écria Maurice impatienté.

— Oh! rien de bien grave peut-être au point de vue des artistes. Les artistes ont des mœurs avec lesquelles je ne suis pas bien familiarisée, je l'avoue, et il se peut que les choses qui nous paraissent très-graves, très-fâcheuses, à nous, n'aient, pour les personnes habituées à vivre dans votre monde, qu'une importance tout à fait secondaire. Il s'agit en somme d'un rendez-vous, d'un dîner, d'une partie fine, d'une petite trahison enfin. Si vous

Digitized by Google

trouvez mon émotion et celle de ma fille ridicules, ne nous en veuillez pas, nous péchons par ignorance. »

M. Sorbier, qui ne soufflait mot et poursuivait sa promenade, approuvait le petit discours de sa femme par de légers mouvements de tête pleins d'onction.

« Peut-on voir cette lettre? demanda Maurice,

— La voici. »

Maurice prit le papier des mains de Mme Sorbier, et le parcourut rapidement d'un coup d'œil.

« Oh! rien n'y manque, reprit Mme Sorbier, ni le rendez-vous au Palais-Royal, ni le dîner aux Frères-Provençaux, ni les mots vifs. Ces personnes ont l'appétit ouvert et le style décolleté.... »

Maurice partit d'un grand éclat de rire qui interrompit Mme Sorbier au milieu de sa tirade.

« Ah! dit-elle, c'est indigne!... Vous riez quand Sophie pleure?

— Écoutez, mon gendre, dit alors M. Sorbier : je ne suis pas rigide comme un quaker, bien qu'à Pithiviers nous n'eussions pas l'idée de mœurs pareilles, Dieu merci; mais qu'après six ou huit mois de mariage vous ayez l'indélicatesse d'entretenir des correspondances avec des personnes de vie aussi légère, c'est ce que je ne puis excuser.

Digitized by Google

— Et vous auriez mille fois raison de m'accuser, s'écria Maurice ; mais encore faudrait-il que je fusse coupable.

— Comment ? Cette lettre....

— Ne m'est pas adressée. »

Mme de Vitteaux, qui se mourait d'envie de savoir comment la scène entamée devant elle finirait, rentra sur ces entrefaites dans le salon, et entendit les dernières paroles de Maurice.

« Très-bien ! » dit-elle à demi-voix en passant devant lui.

Et tout haut elle ajouta : « Sophie est plus calme ; elle m'a priée de venir vous le dire. »

Mme Sorbier la remercia par un signe de tête et regarda Maurice.

« Quoi ! vous assurez que cette lettre n'est pas pour vous ?

— Je le dis parce que c'est vrai.

— Elle a été trouvée chez vous, au pied de ce tableau auquel vous travaillez avec tant d'assiduité.... Elle est datée d'hier.

— Qu'importe la date ? Suis-je donc le seul à entrer dans mon atelier ?

— Cependant une personne qui vous connaît baucoup affirme qu'elle est pour vous.

— Ah !... Et le nom de cette personne si bien informée, s'il vous plaît ?

— M. Closeau du Tailli. »

Digitized by Google

A ce nom, Maurice, qui jusqu'alors avait conservé son sang-froid, le perdit.

« Ah! c'est M. Closeau du Tailli qui m'accuse, s'écria-t-il.

— Oui. Il était ici tout à l'heure, nous lui avons montré la lettre : il a balbutié un instant; puis enfin, poussé à bout par nos questions, il a fini par avouer que la lettre vous était destinée. Il voulait d'abord qu'on n'en parlât pas et cherchait à vous excuser, mais le chagrin de ma fille a été le plus fort.

— C'est M. Closeau du Tailli?... répéta Maurice.

— C'est lui.... Vous ne niez plus à présent! »

Maurice sauta sur son chapeau et courut vers la porte ; il semblait hors de lui.

« Mais où donc allez-vous? s'écria M. Sorbier.

— Où je vais? reprit Maurice, je vais chez M. Closeau du Tailli, et je lui ferai bien confesser la vérité, car cette lettre, c'est lui qui l'a perdue.... »

Mme Sorbier changea de visage.

« Quoi! vous dites...?

— Je dis que toutes ces sottises-là, c'est lui qui les a inspirées!... Et puisqu'il mêle mon nom à ses facéties, je trouve le procédé de mauvais goût, et cours de ce pas lui dire nettement son fait. S'il vous reste à tous quelque doute sur le véritable héros de cette aventure, que Mme Sorbier daigne m'accompagner, et elle ne tardera pas à se convaincre qu'il tient un rang distingué parmi ses connaissances. »

Digitized by Google

Mme de Vitteaux sourit du coin des lèvres, et, s'approchant de Maurice, elle lui glissa ces mots à l'oreille : *Si non è vero, è ben trovato.*

Maurice la regarda sans répondre ; il avait la main sur le bouton de la porte, et allait sortir lorsque Mme Sorbier l'arrêta.

« Un instant, monsieur ! » dit-elle.

Mme de Vitteaux partit d'un fou rire.

« Quoi ! dit-elle, ce n'est vraiment pas vous, et le beau don Juan qui a inspiré cette épître galante, c'est M. Closeau du Tailli ? Où diable la séduction va-t-elle se nicher ! Un homme qui a tant d'habits bleus et tant de pantalons gris ! On ne peut donc plus se fier à rien ! Je le prenais pour un rentier un peu gros, et j'avais affaire à un Lovelace ! Que de dangers ne courais-je pas sans le savoir !... Ah ! qu'il vienne maintenant ; je sais de quel nom il faut vous appeler, monsieur Closeau de Faublas. »

Mme Sorbier froissait son mouchoir dans un accès d'impatience qu'elle ne dissimulait pas.

« Non, dit-elle, vous n'en ferez rien, chère madame...

— Et pourquoi ? Je jouirais de voir le timide embarras de ce conquérant démasqué...

— Je vous en prie, M. Closeau du Tailli est de nos amis... Faut-il l'accabler pour une peccadille ? Ce ne serait pas généreux, et vous ne refuserez pas de vous taire à ma sollicitation.

Digitized by Google

— Mon Dieu, si vous l'exigez absolument, j'y consens ; mais vous me privez là d'un grand plaisir : j'aurais voulu voir la confusion de M. Closeau du Tailli pris en flagrant délit. »

Mme Sorbier saisit les mains de Mme de Vitteaux entre les siennes.

« Eh bien ! oui, je vous en supplie ; ne parlez pas... J'ai des motifs sérieux pour vous engager à nous garder le secret, je vous les expliquerai plus tard. Retournez auprès de ma fille ; elle a peut-être besoin du secours de votre amitié, triste comme elle l'est. Vous ne lui direz rien de ce que vous avez appris, je me charge de tout arranger. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

— Puisqu'il le faut, je le veux bien, mais c'est fâcheux. M. Closeau du Tailli faisant le mauvais sujet, tant de rouerie cachée sous de si gros favoris, qui l'eût cru ? »

Et, entraînée par Mme Sorbier, Mme de Vitteaux sortit en riant.

Aussitôt qu'elle fut seule entre son mari et son gendre, Mme Sorbier se tourna vers Maurice : « Je suis bien contrariée, dit-elle, que vous ayez parlé de tout cela devant Mme de Vitteaux.

— Vous m'y avez contraint, madame, répondit Maurice.

— Il fallait attendre, inventer, me parler bas, que sais-je ?

Digitized by Google

— Mais, ce me semble, vous ne vous gêniez guère pour parler haut !

— N'importe, il fallait surtout ne pas nommer M. Closeau du Tailli.

— Lui ! l'auteur de tout le mal, le coupable ! et pourquoi ? »

Mme Sorbier fit un léger mouvement d'épaules, comme si l'impatience l'emportait.

« Il est singulier, reprit-elle, que vous ne compreniez pas !

— Non, en vérité.

— Mon Dieu, c'est fort simple, cependant; M. Closeau du Tailli est le parrain de Sophie, vous le savez.

— Oui.

— Il est très-riche, plus riche qu'on ne croit ; il n'a pas d'enfants, pas de neveux, il aime beaucoup sa filleule, et son intention est de lui laisser toute sa fortune.

— Eh bien ? » dit Maurice.

Mme Sorbier le regarda avec stupéfaction. L'idiotisme le plus absolu succédant sans transition à l'intelligence la plus vive ne lui aurait pas causé plus d'étonnement.

« Comment, eh bien ? reprit-elle.

— Si vous voulez que je comprenne, expliquez-vous nettement. Je ne vois pas ce que la fortune de M. Closeau du Tailli, parrain de ma femme, peut avoir à faire dans toute cette histoire de lettre... »

Digitized by Google

Mme Sorbier leva les yeux en l'air. Elle renonçait à s'entendre avec un esprit aussi obtus. M. Sorbier intervint alors.

« Il ne faut pas lui en vouloir, dit-il d'un air bon et conciliant ; Maurice est artiste, et ce n'est pas sa faute si, comme toi, il ne saisit pas du premier coup d'œil l'ensemble des choses et leurs conséquences. La langue des affaires lui est inconnue ; je vais essayer de la lui faire comprendre. »

M. Sorbier se tourna du côté de Maurice, et comme un avocat qui cherche à convaincre la partie adverse : « On vous a dit, mon gendre, reprit-il, que mon ami M. Closeau du Tailli est fort riche... C'est la vérité, j'en sais quelque chose, moi qui pendant de longues années ai été son correspondant, alors qu'il était au Havre : c'est un homme qui achèterait la plaine Saint-Denis, s'il voulait ; mais ce qu'on ne vous a pas dit, c'est qu'il est extraordinairement susceptible, et qu'il ne pardonne jamais une fois qu'on l'a blessé. Vous entendez bien cela, n'est-ce pas ? Qui n'a pas son petit défaut ? Or, si vous allez dire à Sophie et à cette folle de Mme de Vitteaux que la lettre est adressée à M. Closeau du Tailli, c'est absolument comme si vous le disiez à tout le monde. On rira, on se moquera, et notre ami sera la victime de mille quolibets. Vous venez, comme moi, d'en entendre un petit échantillon. M. Closeau du Tailli ne manquera pas de

Digitized by Google

savoir que l'indiscrétion vient de vous, qui êtes notre gendre ; son ressentiment rejaillira sur Sophie, et Dieu sait alors où ira l'héritage !... Vous n'êtes pas homme, j'imagine, à jeter à l'eau deux bons petits millions, car il a tout au moins deux millions, le cher parrain, pour le mince plaisir de raconter les fredaines du bonhomme à tout venant ; je ne vous crois pas si artiste que cela. Il suffit que nous ayons clairement la preuve que vous n'êtes pas coupable, le reste importe peu.

— Permettez, dit Maurice, le reste est votre fille.

— Oh ! ma fille n'y pensera plus dans quatre jours. Si elle boude, vous lui donnerez une bagatelle, un châle ou quelque bracelet. On m'a dit qu'il n'y a pas de désespoir qui tienne contre ces choses-là. Au besoin, ma femme lui dira qu'elle s'est trompée, et que vous êtes innocent comme l'enfant Jésus. »

Maurice secoua la tête : « Au fond du cœur, Sophie m'en voudra toujours, reprit-il avec force.

— Bah ! bah ! un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que ça fait en ménage ? L'important est que les deux millions ne s'en aillent pas. »

Maurice se leva ; à son tour, il était stupéfait.

« Monsieur, dit-il en dissimulant l'indignation qui l'animait, je ne voudrais rien faire qui pût vous contrarier dans vos projets ; mais j'ai le regret de vous en avertir, au premier mot qui me prouvera

Digitized by Google

que Sophie garde quelque soupçon, je dirai toute la vérité. Dix millions ne m'arrêteraient pas. »

Maurice sortit à ces mots, laissant M. et Mme Sorbier muets d'étonnement.

« Eh bien ! que vous avais-je dit ? s'écria enfin Mme Sorbier.... Ce peintre fera notre malheur !

— Dame ! est-ce ma faute ? répondit M. Sorbier de l'air d'un enfant qu'on gronde. Tu sais bien que, si M. Closeau du Tailli ne s'en était pas mêlé, jamais je n'aurais pensé à Maurice.

— C'est vrai, mais dès le premier mot tu as cédé.... C'était M. de Courtalin qu'il nous fallait. Ce gendre-là, vois-tu, je le regretterai toute ma vie. C'était un homme, celui-là, un homme qui nous aurait fait honneur, tandis que l'autre, un artiste....

— A présent, c'est fait, il faut en prendre son parti.... Tu sais le dicton : comme on fait son lit, on se couche. Le lit est mal fait, essayons de dormir.... Maurice est jeune ; il a vécu comme l'oiseau sur la branche... On lui apprendra ce que c'est qu'une famille, et avec le temps on le formera.

— Lui ! répondit Mme Sorbier avec une extrême violence. Tu ne vois donc pas qu'il abuse de toutes nos bontés ? Nous sommes pour lui comme un caissier ; pourvu qu'il dîne bien et qu'il ait des gants, il ne s'informe pas comment on paye.... Il a toujours l'air de s'ennuyer avec nous.... Il nous quitte dès

Digitized by Google

qu'on a le dos tourné.... On dirait qu'il nous méprise.... moi, je le hais !

— Et moi, crois-tu donc que je l'aime ? »

Les deux époux venaient de se comprendre d'un mot. De ce moment, Mme Sorbier vit bien qu'elle pouvait tout contre Maurice ; elle était assurée de trouver un complice dans le chef de la famille.

De nouveaux incidents, amenés tout ensemble par le hasard et par d'habiles combinaisons, achevèrent de compliquer cette situation déjà si difficile. Sophie ne parlait plus ouvertement de la lettre que Mme Sorbier avait découverte dans l'atelier ; mais, fière de sa jeunesse et des succès qui avaient salué son apparition dans les salons où Mme de Vitteaux l'avait introduite, elle ne pardonnait pas à Maurice d'avoir pu l'oublier un instant. C'était moins une blessure faite à son cœur qu'un outrage fait à sa beauté. Son amour-propre s'en souvenait et le faisait sentir à Maurice par mille allusions piquantes qui naissaient d'elles-mêmes dans la conversation. Si l'on parlait de trahison : « Oh ! disait Sophie, la trahison va de soi, ce n'est rien ; l'important, quand on trahit, est de ne pas être maladroit, et c'est ce qu'on oublie trop souvent. » Puis une autre fois : « Oh ! les lettres !.... Il faudrait toujours les brûler.... Il y a tant de poches qui les laissent tomber !... »

Le cœur de Maurice ressentait chacun de ces coups. Par un sentiment de délicatesse, il répugnait

Digitized by Google

à dénoncer M. Closeau du Tailli ; mais la constance des récriminations de Sophie, l'indiscrète et fatigante amitié de son parrain, pouvaient le pousser à bout. Un matin, M. Closeau du Tailli, qu'on n'avait pas vu depuis quelque temps, entra chez Maurice comme un coup de vent.

« C'est moi, s'écria-t-il, j'arrive de Chaillot.... Ça, mon cher, il faut que nous dînions ensemble de ce côté-là.... Il n'y a pas que les sculpteurs qui sachent dénicher les fauvettes, vous verrez !... Arrangez-vous pour être libre un de ces jours.... Tenez, ce soir, je dînerai ici, et je dirai que vous m'avez invité.

— Moi !

— Eh ! oui, vous ! Ce sera mon tour une autre fois.... Si Mimi-Soleil veut être de la partie, vous la conduirez.... J'ai découvert un cabaret où il y a du vin de Pomard comme on n'en boit pas aux Frères-Provençaux.... A propos, l'autre jour, j'ai mis sur votre compte une maladresse de cette folle d'Aglaé, vous savez, la petite brune si grassouillette ?... Entre amis, on s'aide.... J'arrangerai tout ça dans l'occasion.

— Si bien que jai eu, à cause de vos fredaines, plus d'ennuis que vous n'avez de cheveux ! » répondit Maurice d'un ton sec.

M. Closeau du Tailli le regarda d'un air tout surpris.

« Vous vous fâchez avec moi ! La bonne plaisan-

Digitized by Google

terie !... Ah ! je comprends, vous avez eu, m'a-t-on dit, une algarade de Mme Sorbier. Êtes-vous jeune !... mais, mon cher, si vous lui faisiez la cour, tout irait pour le mieux. Parlez-lui de ses rubans jonquille et déclarez qu'ils sont les plus beaux du monde. Vantez hardiment sa rare distinction et l'exquise finesse de son esprit. La bonne dame n'a jamais, tant s'en faut, détesté les compliments. Abreuvez-la de miel : elle en avalera plus que vous ne lui en donnerez. Au besoin, un peu de galanterie ne serait pas inutile. Elle a pratiqué la vertu ; que faire à Pithiviers ? Laissez-lui croire qu'il n'eût dépendu que d'elle de mettre la ville et les faubourgs en rumeur !... Quand vous aurez la mère, toute la maison sera à vous. A quoi diable employez-vous cette intelligence dont on m'a dit que vous ne manquiez pas ? Mais c'est l'enfance de l'art. Si Mme Sorbier est pour vous, Sophie déclarera que vous êtes le meilleur des maris. Si la mère dit *amen*, la fille dira *ainsi soit-il !* Et c'est alors que nous nous réjouirons.... Ainsi c'est convenu ? Demain nous dînons en mauvais sujets. »

Maurice avait repris ses pinceaux et n'écoutait plus ; mais dès le soir même M. Closeau du Tailli fit faire un crochet à la conversation, et déclara qu'il ne pourrait pas le lendemain accompagner Mme Sorbier à l'Opéra, Maurice ayant disposé de sa soirée.

Digitized by Google

« Hein ? fit Maurice.

— Bon ! voilà que vous oubliez ce dîner auquel vous m'avez engagé....

— Un dîner de garçons ! dit Mme Sorbier, déjà aigre.

— Dame ! ce ne sera pas, j'imagine, un dîner de pères de famille ; mais j'ai accepté. C'est dans ton intérêt, petite ; je veillerai sur ton mari.

— Oh ! il n'en a plus besoin, répondit Sophie.

— Très-bien, dit Maurice, nous verrons demain.

— A quatre heures, je serai chez vous, » reprit le rentier.

Après le dîner, qui fut contraint, M. Closeau du Tailli glissa son bras sous celui de Maurice : « Vous voyez, dit-il, la chose a passé comme une lettre à la poste. »

Le lendemain, un peu avant quatre heures, Sophie et Mme de Vitteaux entrèrent dans l'atelier de Maurice. Mimi-Soleil posait, vêtue de lambeaux d'étoffes éclatantes.

« Mathilde est venue me prendre pour voir une exposition d'horticulture qui est fort belle. Voulez-vous nous accompagner ? dit Sophie.

— Impossible à présent, répondit Maurice en se tournant à demi ; Mme de Vitteaux voudra bien m'excuser, mais je tiens ma tête et je ne veux pas la laisser échapper.

— Puis il y a le rendez-vous dont on ne parle

Digitized by Google

pas, et l'heure va sonner, reprit Sophie. Venez, Mathilde, il ne faut gêner personne. »

Maurice jeta vivement son pinceau.

« Ainsi, dit-il en prenant la main de sa femme, vous croyez toujours à ces sottises qu'on vous a dites ?

— Ah ! ne recommençons pas ; vous savez que ma conviction est faite. »

En ce moment, on entendit un pas lourd sur l'escalier et le bruit d'une canne qui en frappait les marches.

« Eh bien ! entrez là, » dit Maurice en poussant Sophie et Mathilde dans un cabinet, dont il rejeta sur elles l'épaisse portière de tapisserie.

Il se rassit devant son tableau, et M. Closeau du Tailli entra.

« Eh ! eh ! Mimi-Soleil ! » s'écria-t-il tout joyeux.

Mimi-Soleil fit un mouvement comme pour se lever ; un regard de Maurice, dont elle devina la signification, la retint à sa place.

« Tiens ! pensa-t-elle une scène de vaudeville ! »

— Mademoiselle Mimi-Soleil viendra-t-elle avec nous ? reprit M. Closeau du Tailli.

— Avec vous, c'est bientôt dit ; mais avec qui ?

— Oh ! les personnes que vous rencontrerez ne vous valent certainement pas ; mais il en est une que j'ai choisie, et qui peut paraître jolie même à côté de vous.

Digitized by Google

— Aglaé, sans doute, toujours Aglaé !...

— Oh ! non, cela date de quinze jours.... Je ne pousse pas si loin le culte de la fidélité ! répondit le rentier d'un air leste.... Mais si une personne que je connais voulait m'entendre.... »

Maurice fit un signe à Mimi-Soleil et se leva. « Ça, dit-il, j'ai une lettre à écrire.... Je vais et je reviens. »

A peine Maurice eut-il quitté l'atelier, que M. Closeau du Tailli entreprit un cours complet de séduction. Il avait pour Mimi-Soleil un goût d'autant plus vif qu'elle se moquait de lui en toute occasion et qu'elle avait dans le visage un coin de ressemblance avec cette Marcelle qu'il avait tant aimée. C'était encore elle sans être elle. Il s'anima en parlant et s'oublia dans des promesses dont l'exécution lui eût arraché les entrailles. Mimi-Soleil n'avait qu'à commander : le palissandre, une corbeille, un chalet, les cachemires et les bijoux, tout était à elle. A chaque offre nouvelle, Mimi-Soleil secouait la tête : « Bah ! bah ! disait-elle, est-ce qu'on peut se fier à vous ?... A combien d'autres n'avez-vous pas tenu ce langage ! » M. Closeau du Tailli prit le ciel à témoin de sa sincérité, et, la croyant à demi vaincue, redoubla d'éloquence ; mais à ce moment de grands éclats de rire à demi étouffés l'interrompirent. M. Closeau du Tailli se redressa et vit la tapisserie du cabinet qui s'agitait.

Digitized by Google

« Qui donc est là ? » s'écria-t-il en jetant un regard furieux sur Mimi-Soleil.

Le rire l'avait gagnée, et, la tête à demi cachée dans ses mains, elle ne pouvait plus répondre. Cette fois, Sophie et Mme de Vitteaux sortirent.

« Ne vous fâchez pas, cher parrain, dit Sophie ; nous étions là par hasard, nous avons tout vu, tout entendu, mais malgré nous !... »

Elle ne put pas continuer, un fou rire lui coupa la parole.

Mimi-Soleil jeta un châle sur ses épaules, prit son chapeau et se sauva au moment où Maurice rentrait.

On ne voyait plus une goutte de sang sur le visage de M. Closeau du Tailli, si ce n'est dans les yeux, qui semblaient rouges. Un petit rire nerveux faisait trembler ses lèvres. Il regarda Maurice.

« L'idée est de vous, dit-il ; merci....

— Il fallait bien convaincre Sophie....

— Vous avez réussi.... J'ai fort amusé ces dames ; voyez, elles en pleurent. M. Closeau du Tailli aux pieds d'un modèle.... comme un acteur sur un théâtre, c'est fort drôle ! »

Sophie ne reconnaissait plus la voix de son parrain ; elle cessa de rire et le regarda.

« Vous m'en voulez ? dit Maurice.

— Moi, point. Vous avez ri, c'est au mieux ; chacun rit à son tour. »

Digitized by Google

M. Closeau du Tailli prit sa canne et rajusta son habit.

« Au revoir, monsieur de Trueil, » dit-il, et il sortit.

Sophie s'élança derrière lui.

« Hum! murmura Mme de Vitteaux, ou je me trompe fort, ou le cher homme ne vous pardonnera jamais.

— Que m'importe, si Sophie m'aime encore? » s'écria Maurice.

Quand Sophie reparut, Maurice, les yeux brillants de joie, s'élança à sa rencontre.

« Eh bien! dit-il, êtes-vous sûre à présent de la vérité?

— Oui, oui, répliqua Sophie sans répondre à l'élan de son mari, mais peut-être avons-nous eu tort.... Mon parrain est parti fâché. »

Un frisson saisit Maurice au cœur; il laissa tomber ses bras et n'embrassa pas sa femme.

Ce fut bien pis encore lorsque la nouvelle de la scène qui s'était jouée dans l'atelier arriva aux oreilles des époux Sorbier. Le mari joignit les mains d'un air désolé, la femme poussa de grands cris et demanda si Maurice était devenu fou.

« Il veut nous ruiner! disait-elle. Se moquer du parrain de Sophie.... un homme si riche! »

Elle courut chez Mme de Vitteaux et la supplia de garder pour elle seule l'histoire de la déclara-

Digitized by Google

tion; malheureusement Mme de Vitteaux, qui ne pouvait se souvenir de M. Closeau du Tailli aux pieds de Mimi-Soleil sans rire aux larmes, la racontait à tout venant. La porte fermée, elle oubliait son serment et ne tarissait pas en récits sur l'incroyable éloquence et le feu pathétique de l'armateur, rajeuni par l'atmosphère de Paris. Sophie aussi, entraînée par l'exemple, riait quelquefois dans un petit cercle d'intimes, et bientôt toutes les personnes qui fréquentaient l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy furent informées de l'aventure dans ses moindres détails. Des allusions transparentes et une légère rumeur en instruisirent M. Closeau du Tailli.

Un matin, il se présenta chez Maurice; rien en apparence n'était changé en lui, il avait le même habit et le même sourire.

« Votre femme n'est pas là? dit-il.

— Ici non, mais chez elle, je crois.

— Oh! j'en viens.... J'avais à lui parler, mais vous pouvez vous charger de la commission.... Avez-vous du papier et de l'encre?

— Oui; pour quoi faire?

— Pour écrire et signer un reçu de trente mille et quelques cents francs que je vais vous remettre.

— A moi?....

— Ils appartiennent à Sophie, mais en son absence la signature du mari suffira. Voici les billets

Digitized by Google

de banque. Comptez et écrivez le chiffre de la somme en toutes lettres.... Bien; à présent le compte est fait, et entre nous tout est dit.... Eh! eh! trente mille francs qui vous tombent du ciel, cela ne vous fait pas rire, vous qui riez si bien? »

Maurice était mal à l'aise; cette somme qu'il touchait des doigts et dont il ne connaissait pas l'origine, l'air de M. Closeau du Tailli et un certain sourire qu'il avait au coin des lèvres, tout le surprenait. Il craignit d'avoir offensé un homme qui l'avait obligé, et par un mouvement subit il lui tendit la main.

« Mon cher monsieur Closeau du Tailli, dit-il, il se passe quelque chose que je ne comprends pas.... Vous avez un poids sur le cœur.... Si je vous ai fait de la peine, dites-le-moi.

— Et qu'ai-je à vous dire?... Vous êtes jeune et vous aimez à rire, tant mieux.... Quand l'occasion s'en présente, je ris aussi.... Donc prenez cet argent et ne pensez à rien. »

M. Closeau du Tailli plia le reçu que Maurice venait de signer et le glissa dans sa poche.

« Au revoir, reprit-il; vous direz à Sophie que je suis venu. »

Il donna une vigoureuse poignée de main à Maurice et sortit. Aussitôt que sa femme fut rentrée, Maurice lui parla de la visite de son parrain et de la somme qu'il avait laissée.

Digitized by Google

« Je sais ce que c'est, dit Sophie; mais pourquoi donc l'a-t-il apportée? »

Sophie lui raconta que cet argent provenait de petites sommes qui avaient été économisées sur les cadeaux qu'elle recevait tous les premiers de l'an, aux anniversaires de sa naissance et dans d'autres circonstances solennelles. M. Closeau du Tailli s'était chargé de les faires travailler. De temps en temps il lui tapait sur la joue :

« Sois tranquille, mignonne, tes économies font des petits, » disait-il; et les jours de gala il lui apportait des bagatelles qu'il payait avec sa part de bénéfice dans les affaires où il l'intéressait.

Avec le capital acquis, il voulait acheter plus tard aux environs de Trouville une maison de campagne où il était convenu que Sophie lui réserverait une chambre dans la saison des eaux.

« Qu'allons-nous faire de cet argent? dit Maurice.

— Gardez-le toujours, on verra. »

M. Sorbier ne partagea pas l'indifférence de Sophie. Il était dans sa chambre, occupé à lire le journal du soir, quand la nouvelle de cette restitution lui fut annoncée. Il sauta de son fauteuil.

« Il a rendu les trente mille francs ! tout est fini ! » s'écria-t-il.

Sophie le regarda d'un air stupéfait.

« Tu ne comprends pas cela, toi ! reprit-il. C'est

Digitized by Google

cette sottise de l'atelier qui l'a conduit là.... Ah! vous avez ri à ses dépens, vous vous êtes moqués de lui.... C'est une belle idée que vous avez eue! Cours après l'héritage maintenant, cours donc!... Les oiseaux sont dénichés.

— Mais.... balbutia Sophie.... je ne savais pas....

— Tu ne savais pas!... Ton mari le savait bien, lui!... M'étais-je exténué à lui dire!... La belle affaire, quand tu aurais été un peu jalouse! Tu n'en serais pas morte, et M. Closeau du Tailli, que nous avions un intérêt si clair à ménager, serait encore de nos amis. Perdre une succession pareille pour un méchant billet! La vertu de M. de Treuil est donc bien susceptible, qu'elle s'effarouche pour quatre lignes de griffonnage! Elle te coûte deux millions, ma chère, cette vertu! »

M. Sorbier était hors de lui; il marchait à grands pas.

« Hein! que dis-tu de cela? » reprit-il en se tournant vers sa femme.

Mme Sorbier, qui faisait de la tapisserie au coin de la cheminée, et qui n'avait pas bougé, leva les yeux.

« Moi!... Je m'y attendais.... De la part de M. Maurice de Treuil, rien ne peut plus m'étonner; mais je m'en lave les mains, ce n'est pas moi qui l'ai choisi! »

Le fameux *ce n'est pas moi qui l'ai choisi!* était

Digitized by Google

dans la bouche de Mme Sorbier comme un fouet dans la main d'un roulier; elle s'en servait pour frapper son mari et l'exaspérer.

« Eh bien! s'écria-t-il furieux, si on a fait une sottise, on peut la réparer. »

Digitized by Google

Digitized by Google

X

Le résultat le plus clair de cette aventure fut de ranger violemment M. Sorbier dans le parti de Mme Sorbier. Maurice était atteint et convaincu d'ingratitude envers l'homme à qui il devait tout. Aussi longtemps que les choses étaient restées dans le domaine des idées, le banquier de Pithiviers n'avait rien dit. Maintenant qu'elles se traduisaient par la perte d'une succession si longtemps espérée, le vieux sang de Sorbier-le-Loup se révoltait dans ses veines. Il était blessé au vif, et la blessure saignait. Dans ce gendre qu'il avait accepté en considération de l'héritage assuré à sa fille par M. Closeau du Tailli, il ne voyait plus qu'un ennemi employé à la ruine de sa maison. Dès ce jour, il se souvint des sommes qu'au dire de M. Closeau du Tailli Maurice tirait jadis de la vente de ses tableaux. Où étaient-elles, ces sommes fabuleuses que le gouvernement et les amateurs s'empressaient à lui of-

Digitized by Google

frir, et pourquoi ne lui en parlait-on jamais? Était-ce à dire que M. Maurice de Treuil, maintenant qu'il avait tout à souhait, se réservait de vivre sous le toit des parents de sa femme comme le rat de la fable dans son fromage? Les allusions ne tardèrent pas à jaillir de tous côtés, et tout était prétexte pour leur donner cours. La présence d'un tiers ne gênait ni M. ni Mme Sorbier.

Au plus fort de cette irritation, M. de Courtalin se présenta un soir chez M. Sorbier, qui compulsait un livre de notes auprès de sa femme. Ils étaient seuls, et le député le savait bien; mais il feignit un grand étonnement.

« Oh! dit Mme Sorbier, Sophie ne voulait pas sortir; mais son mari l'a entraînée. Il s'agit d'un dîner avec M. Duverney et d'une première représentation je ne sais où.

— Et M. de Treuil a payé la loge et le dîner avec le prix des tableaux qu'il ne fait pas, dit M. Sorbier.

— C'est un artiste! » répondit M. de Courtalin.

En venant troubler le tête-à-tête des deux époux, M. de Courtalin avait un plan tout fait. Ce qu'il avait vu de l'intérieur de la famille Sorbier et la faveur marquée avec laquelle Mme Sorbier l'accueillait toujours lui avaient fait croire que le moment était propice pour entretenir le vieux banquier des mines de houille et de plomb argentifère dont il avait ob-

Digitized by Google

tenu la concession, et pour lesquelles il avait besoin de capitaux, comme les grains confiés au sillon ont besoin d'eau et de soleil. Il aborda résolûment la question.

« Je viens réclamer vos bons conseils, dit-il en s'adressant à M. Sorbier et en tirant un papier de sa poche. Je me suis chargé d'une affaire de mines très-importante sur le bien qu'on m'en a dit. Quelques personnes qui tiennent à l'administration supérieure et touchent au gouvernement, sachant que vous m'accordiez une part de votre amitié, m'ont vivement engagé à vous consulter, intéressées qu'elles sont elles-mêmes dans cette affaire. On vous regarde comme l'un des flambeaux de la finance, et, ma foi, au risque de vous importuner, j'ai cédé à leurs instances. Voici une note et quelques chiffres qui vous donneront une idée de ces mines et de ce qu'elles rendent. Ceci est pour l'ensemble de l'opération; quant aux détails, je suis là. »

Ce petit discours produisit un excellent effet. La maison de Pithiviers et les occupations qu'elle procurait à M. Sorbier ne suffisaient pas à son activité. L'ennui le gagnait souvent le soir. Rien alors ne pouvait mieux le réveiller que la vue d'un dossier criblé de chiffres. Il tendit la main et prit le mémoire que lui offrait M. de Courtalin avec la vivacité gourmande d'un enfant qui saisit une friandise.

« Madame Sorbier me pardonnera-t-elle mon in-

Digitized by Google

discrétion? reprit le député. Si j'osais l'espérer, je viendrais demain solliciter ma grâce en lui offrant la loge du ministre au Théâtre-Français. Ce n'est pas une première représentation, mais on fait ce qu'on peut, et Mlle Rachel jouera. »

Paraître dans la loge du ministre! Mme Sorbier éblouie pensa tout de suite au bonnet qu'elle mettrait pour cette soirée solennelle, et le regard qu'elle jeta à M. de Courtalin fit bien voir qu'il aurait en elle une fidèle alliée.

Le député ayant ajouté qu'il craignait de fatiguer Mme Sorbier en parlant devant elle de l'opération projetée : « Oh! dit M. Sorbier, Agathe s'entend aussi bien que moi à ces sortes d'affaires; nous pouvons causer. »

Il était déjà comme un vieux procureur flairant parmi de nombreux dossiers les éléments d'un long procès. Ses yeux brillaient, et ses lèvres semblaient caresser en les épelant les chiffres soumis à son examen. Rien ne pouvait plus le distraire de son étude. Il tira de sa redingote un calepin et un crayon, et se mit à prendre des notes, travail muet qu'il entremêlait de petites exclamations où le doute et la satisfaction avaient une part égale.

« En principe, l'affaire me paraît bonne, dit-il enfin, si toutefois les chiffres sont exacts : car, vous le savez, tout dépend des chiffres, et il y a l'art de les grouper; mais avec les pièces que vous m'ap-

Digitized by Google

porterez, nous y verrons clair. Je crois bien d'ailleurs que celui qui me fera prendre un 3 pour un 5 n'est pas encore né. »

M. Sorbier se mit à rire d'un petit rire sec qui ressemblait au bruit d'une lime criant sur du fer.

« Avez-vous quelque intérêt sérieux là dedans? reprit-il en poussant les feuillets du mémoire du bout des doigts.

— Oh! une centaine de mille francs peut-être, qu'il dépend de moi de tripler ou de réduire à rien.

— Hum! cent mille francs, c'est quelque chose.... J'avais cent mille francs chez ce coquin qui m'en a fait perdre dix mille, et dont je vous ai peut-être raconté l'histoire.

— Oui, répondit M. de Courtalin, qui la savait par cœur.

— Le misérable! que de choses il m'a empêché de faire faute de ces dix mille francs!... En affaires, l'argent est tout, et vos mines, si belles qu'elles soient, ne vaudront quelque chose qu'en raison du capital employé. Demandez à ma femme.

— Serons-nous seuls dans la loge du ministre? dit Mme Sorbier.

— La loge est à vous tout entière, et, s'il vous plaît d'y inviter quelques personnes, vous en êtes la maîtresse.

— C'est cela! j'écrirai à Mme de Vitteaux et à

Digitized by Google

cette comtesse chez laquelle elle nous a présentées hier, ma fille et moi. »

M. Sorbier faisait une addition. M. de Courtalin voulut frapper un grand coup.

« Pardon, mon cher monsieur Sorbier, dit-il ; permettez-moi une question. Comment se fait-il que vous n'ayez pas le ruban rouge à la boutonnière de cette redingote?

— La croix d'honneur !

— Oui, la croix d'honneur. Il m'est revenu que vous aviez rempli à Pithiviers des fonctions administratives qui n'avaient pas été sans utilité pour la ville. De plus, on m'a raconté que vous aviez publié sur le commerce des grains, à propos de la dernière crise, un mémoire qui a fait sensation. On y trouve des documents précieux, et chacun le consulte avec fruit. Je m'étonne qu'ayant de pareils titres à faire valoir, personne n'ait songé à demander pour vous une récompense que vous méritez si bien. »

M. Sorbier posa le crayon à côté du calepin.

« Je ne sais, dit-il avec émotion; il paraît que c'est fort difficile.

— Difficile, soit; impossible, non. Bien d'autres qui ne vous valent pas ont bien su l'obtenir.

— C'est vrai, dit Mme Sorbier.

— Je ne dis pas non, reprit M. Sorbier, et peut-être, en y réfléchissant mieux, aurais-je trouvé que

Digitized by Google

ce petit bout de ruban ne ferait pas plus mal à cette boutonnière que sur l'habit de tant de gens qu'on sait; mais je suis absorbé par les affaires, et puis il aurait fallu la demander....

— Ah! mon cher monsieur, je connais quelqu'un qui saura bien vous éviter cette peine, si vous l'y autorisez. »

La joie et la surprise faisaient trembler les mains ridées du banquier.

« Vous? s'écria Mme Sorbier.

— Et dès demain j'en parlerai au ministre, si vous voulez bien m'accepter pour parrain.

— Ah! de bon cœur je vous embrasserais si j'avais l'âge de ma fille!

— Eh! mais, répondit M. de Courtalin en embrassant Mme Sorbier sur les deux joues, si vous aviez l'âge de Mme de Treuil, je vous disputerais à M. Sorbier. »

Cette galanterie d'un goût douteux plut infiniment à Mme Sorbier. Elle jeta à son mari un coup d'œil qui semblait dire : « Et voilà l'homme à qui nous avons préféré un petit peintre! Il se venge de vos dédains par des bienfaits!

— Çà! continua M. Sorbier un peu remis de son trouble, comment avez-vous appris que j'avais dans le temps rédigé ce mémoire sur le commerce des grains?

— Je n'ai eu qu'à écouter. On en parlait encore l'autre soir dans une réunion de députés. Il n'est

Digitized by Google

pas un chef de service au ministère de l'agriculture et du commerce qui ne l'ait sur son bureau. »

M. de Courtalin mentait comme un programme. Le hasard avait tout fait ; c'était un jour qu'en bouquinant sur le quai d'Orsay il avait mis la main sur le mémoire de M. Sorbier, enfoui dans un amas poudreux de brochures. Le nom l'avait frappé ; il l'avait ouvert et avait acheté, moyennant dix centimes, le droit de l'emporter.

— Tenez, ajouta-t-il en riant, vous ne savez pas vous-même le prix de ce que vous avez fait. »

M. Sorbier resta convaincu qu'en écrivant ce mémoire, destiné dans l'origine à élucider un procès pendant devant la cour royale d'Orléans, il avait fait un chef-d'œuvre.

Comme un orateur habile, M. de Courtalin se leva pour ne pas amoindrir l'effet qu'il avait produit.

« Demain donc je me mets en campagne, dit-il ; je ne doute pas du succès, mais ne m'accusez pas si je ne réussis pas du premier coup.... La justice a le pied bolteux. »

Au moment de passer la porte, il s'arrêta : « Çà, reprit-il, je vous laisse ces quelques notes ; si l'affaire vous va, mon cher monsieur Sorbier, vous savez qu'elle vous appartient.

— Ah ! s'écria Mme Sorbier quand il fut parti, ce n'est pas M. Maurice qui aurait pensé à la croix d'honneur pour vous ! »

Digitized by Google

M. de Courtalin vit bien les jours suivants qu'il avait frappé juste et fort. Il était le bienvenu à toute heure dans la maison; il n'y avait pas de bonne réunion sans lui; Mme Sorbier le choyait et le citait en exemple à tout moment. En même temps que la femme vantait son bon goût, son esprit et l'élégance de ses manières, le mari donnait à entendre que c'était un homme habile et capable. Chose étrange! M. Closeau du Tailli, qui jusqu'alors avait combattu sourdement son crédit dans la famille Sorbier, se montrait son partisan bien plus que son adversaire. De ce côté-là, M. de Courtalain était donc à peu près sûr de réussir; mais, tout en ne négligeant rien pour l'exécution des projets auxquels l'avenir de sa fortune était attaché, le député ne perdait pas de vue le côté aimable de la double campagne qu'il avait entreprise. Il s'était bien vite aperçu du peu d'affection que M. de Treuil inspirait à sa belle-mère, et il connaissait trop le monde pour ne pas prévoir que Mme Sorbier lui serait, à son insu peut-être, bien plutôt une alliée qu'une ennemie. Il avait pour le servir toute la haine qu'elle nourrissait contre Maurice, et c'était beaucoup déjà. Cette faveur éclatante dont il était l'objet lui permettait de visiter à toute heure la famille Sorbier sans exciter de soupçons, et de pénétrer dans l'intimité de Sophie, auprès de qui il était prôné comme le phénix et la fleur des pois. Celle-ci, il est vrai, avait

Digitized by Google

bien une part d'influence dans l'issue de cette expédition galante dont elle était le but; mais M. de Courtalin ne se préoccupait guère des difficultés qu'il pouvait trouver de ce côté-là, la tendresse que Sophie portait à Maurice ne lui paraissant ni bien vive ni bien solide. C'était ce sentiment tiède et banal qu'une jeune femme accorde toujours au mari qu'on lui a donné à la condition qu'il ne soit ni trop mal tourné ni trop sot.

A mesure que M. de Courtalin affermissait son empire, Maurice, par l'effet naturel de cette situation même, perdait le terrain sur lequel il n'avait jamais été solidement établi. On ne le consultait plus dans aucune des petites circonstances de la vie quotidienne où la famille était mêlée, bals, excursions, concerts et dîners. Il était prévenu seulement que tel jour on irait danser chez Mme de Vitteaux, et tel autre entendre de la musique à la salle Herz. Le soir, au moment de se mettre à table, Sophie l'avertissait qu'il eût à passer un habit noir : on avait du monde à dîner. Le matin, au saut du lit, il apprenait qu'on avait disposé de sa femme et de lui pour une messe de mariage ou une assemblée de charité. Le plus souvent Maurice nouait une cravate blanche et montait en voiture sans répondre; quelquefois cependant il poussait une légère exclamation. « Ah! disait-il, encore un concert! sonate sur symphonie, Ossa sur Pélion,... Si ça t'amuse,

Digitized by Google

va, moi je reste. » Peut-être Mme Sorbier, qui menait tout, inspirée sans le savoir par M. de Courtalin, eût-elle désiré plus de résistance, une lutte qui aurait pu déterminer un choc et une explosion; mais la patience de Maurice était inaltérable : il laissait faire et ne se fâchait pas. C'était moins encore de la patience que de l'indifférence. Quand les choses ne touchaient pas directement à son honneur ou à certaines délicatesses intimes qu'on ne devinait pas, rien ne pouvait le tirer de sa tranquillité. Les menues sottises de la vie de tous les jours, les petites misères, les tracasseries, les contrariétés de toute sorte que suscite le contact habituel des esprits vulgaires ou méchants, ne faisaient pas plus d'impression sur lui que n'en font sur le cristal le piétinement et les murmures de mille insectes. Ce n'est pas qu'il ne vît ou ne comprît rien; mais il donnait aux puérilités et aux impertinences de Mme Sorbier une latitude où elles étaient libres de se mouvoir à leur aise sans le heurter jamais. Au delà du cercle qu'il avait tracé, il se réservait d'aviser. Néanmoins ces taquineries et ces attaques si peu ménagées avaient une autre portée. Beaucoup de personnes les comprenaient, et on s'étonnait de l'indifférence de Maurice. Ces bonnes âmes qui abondent dans le monde voulaient y voir autre chose que l'insouciance spirituelle d'un caractère qui n'a pas de goût pour la discussion. « Il faut

Digitized by Google

bien qu'il supporte tout, disait-on, il a épousé une femme riche ! » Maurice laissait faire et laissait dire; il avait toujours l'espoir de ramener Sophie, et en attendant sa propre estime lui suffisait.

Depuis la scène qui avait chassé M. Closeau du Tailli de l'atelier de Maurice, Mme Sorbier affectait de n'y plus reparaître, et, à l'exemple de sa mère, Sophie ne s'y montrait pas beaucoup. On avait voulu amener Maurice à présenter, sinon des excuses, tout au moins des explications à l'honnête et bon parrain; mais sur ce point-là on l'avait trouvé intraitable, et Sophie n'avait pas osé lui en reparler. « Diable ! avait-il dit en riant, il n'aurait qu'à me pardonner, et ce serait à recommencer. » Les amis de Maurice, assurés de ne plus rencontrer l'odieux rentier et ses gilets jaunes, étaient revenus les uns après les autres. Leur présence avait ramené un peu de vie et de gaieté dans cet intérieur, la veille encore tout assourdi de caquets inutiles et de conversations insupportables; mais ces visites nouvelles furent pour Mme Sorbier un sujet précieux de récriminations. Les amis de Maurice crottaient son escalier : ceux-ci ne s'étaient pas rangés quand ils l'avaient rencontrée sous la porte cochère; ceux-là fumaient toujours, et répandaient dans son hôtel les parfums d'un estaminet. Il y en avait un surtout, un certain Lambert, qui portait un paletot qui ne serait toléré dans aucune antichambre. Il était

Digitized by Google

vraiment impossible de recevoir ces messieurs. On voyait bien qu'ils n'avaient jamais mis le pied dans un salon. Un jour qu'elle revenait sur ce chapitre avec plus de vivacité que jamais : « Ne craignez rien, belle-maman, répondit Maurice ; ces messieurs, comme vous dites, ne sont rentrés dans mon atelier qu'à la condition expresse que je ne les mènerai pas plus loin. »

Mme Sorbier devint pourpre. Ce nom de belle-maman lui déchirait les oreilles. Maurice le savait, et c'était la seule épigramme qu'il se permît.

Un matin, Philippe entra brusquement avec Laure dans son atelier. « Çà, lui dit-il, nous ne sommes pas contents de toi.... Que fais-tu depuis trois mois?

— Mais je travaille.... »

Philippe haussa les épaules.

« Tu barbouilles tout au plus, reprit-il. Que vois-je là sous ton pinceau? Un méchant bout de toile avec deux arbres et un moulin, une babiole bonne à suspendre dans le salon de quelqu'une de ces baronnes dont Mme Sorbier cultive les bonnets à fleurs! As-tu pris le coffre-fort du père Sorbier pour t'y coucher comme dans un fauteuil? »

Maurice traversa une partie de l'atelier, fit tourner un chevalet, et, tirant une toile de serge verte qui le couvrait, montra aux regards surpris de Philippe un grand tableau à demi ébauché.

Digitized by Google

Laure poussa un cri d'admiration : « Ah ! que c'est beau ! » dit-elle.

Philippe frappa sur l'épaule de Maurice : « A la bonne heure ! reprit-il, voilà ce qui s'appelle du travail ! Mais que ne parlais-tu plus tôt?

— Je voulais attendre encore un mois ou six semaines, et puis te dire : « Regarde ! » répondit Maurice.

— Y a-t-il longtemps que tu as commencé ce tableau?

— Depuis que je suis libre !... Ah ! tu ne sais pas, Philippe, je vis ici comme dans un blockhaus.... Personne n'y entre plus, ni Mme Sorbier, ni M. Sorbier, ni les amis de M. et de Mme Sorbier, pas même le baron Giraud de Marvejols. La présence de mes amis a fait décréter le blocus continental autour de mon atelier, et je n'essaye aucune sortie pour m'en délivrer.

— Et Sophie? demanda Laure.

— Sophie? reprit Maurice avec une certaine hésitation, elle vient quelquefois, souvent même.... Elle s'assied là, près de moi; elle me regarde travailler, tandis que sa main agile pousse l'aiguille dans la trame. Elle m'encourage d'un sourire, et je l'initie aux choses qu'elle ne sait pas. Quand je la vois, je ne regrette rien. Le sang des Sorbier n'a pas étouffé ce cœur jeune et confiant; elle me comprend, elle me devine, et je trouve une douceur

Digitized by Google

singulière à oublier le temps près d'elle. Sophie était encore là tout à l'heure....

— Ainsi elle connaît cette esquisse?

— Oui, j'étais avec elle quand l'idée m'en est venue, elle était ici tout à l'heure; sa mère l'a envoyé chercher pour une promenade; elle m'a quitté à regret. Mme Sorbier l'absorbe un peu et la tyrannise. Si elle était seule, livrée à ses propres instincts, elle serait près de moi toujours.

— Il ment! » pensa Philippe, dont les regards plongeaient dans les yeux de Maurice.

Tout ce qu'il venait d'entendre lui faisait l'effet de joyeuses paroles sur lesquelles un musicien fantasque aurait appliqué un air funèbre. Il voulut rompre la conversation et proposa à Maurice de dîner chez eux le samedi suivant avec Sophie.

« C'est l'anniversaire de la naissance de Laure, ajouta-t-il; je veux le fêter avec ceux de mes amis que j'aime. Il y en aura quatre, c'est pourquoi je n'invite ni M. ni Mme Sorbier; ma faïence leur ferait peur. Est-ce dit?

— C'est dit. »

Le soir même, Maurice fit part de ce projet à Sophie, qui accepta sans hésiter. Jamais Maurice n'avait été plus heureux; il lui semblait qu'il rentrait en possession de lui-même et de sa femme. Avec quel délire ne la prit-il pas dans ses bras pour l'embrasser sur le front! avec quelle expansion et

Digitized by Google

quel enthousiasme ne lui parlait-il pas! Dieu ne lui avait pas donné des yeux si rayonnants, un front si pur, un profil si fin et si doux, une grâce si charmante, pour éteindre dans son cœur le sentiment du juste et du beau; il n'avait pas enfermé un caillou sans chaleur et sans vie dans ce corps si plein de jeunesse et de fraîcheur. La mission de Maurice était de réveiller ce qui dormait en elle, de réchauffer ce qui était encore silencieux et glacé.

« C'est singulier, ce que vous me dites là! répondait Sophie, qui écoutait Maurice sans le comprendre beaucoup; jamais M. de Vitteaux n'a rien dit de semblable à sa femme! »

Elle éprouvait un singulier mélange de surprise et de plaisir; à demi craintive, à demi charmée, Sophie subissait la double influence de la jeunesse et de l'amour, et croyait aimer à son tour.

A la première nouvelle du dîner auquel Maurice et Sophie étaient invités, Mme Sorbier déclara que c'était impossible et que Sophie n'irait pas.

« Et pourquoi? demanda Maurice.

— Sophie a-t-elle donc oublié que nous allons ce soir-là chez Mme de Vitteaux? Nous avons donné parole.

— Pour samedi prochain?

— Eh! oui, pour samedi.... Il est singulier que tu ne t'en souviennes pas, ma fille; M. de Courtalin

Digitized by Google

a promis de t'envoyer un bouquet.... Tu vois bien que tu ne peux pas aller chez M. Duverney. »

Maurice insista. On pouvait passer dix soirées chez Mme de Vitteaux, et un anniversaire ne se remettait pas. Deux personnes de moins dans les vastes salons où la foule la plus brillante était certainement appelée, qui s'en apercevrait ? L'absence de deux amis ferait un vide affreux à la petite table où Laure attendait Sophie. Mme Sorbier porterait leurs excuses à l'hôtel de la rue d'Anjou ; on n'en pouvait faire admettre au cinquième étage de la rue de La Bruyère.

« Quant au bouquet de M. de Courtalin, ajouta Maurice en finissant, il en envoie assez pour que l'un deux au moins reste dans l'antichambre.

— Que voulez-vous dire? s'écria Mme Sorbier.

— Oh! rien que vous ne compreniez à merveille, répliqua Maurice. Tenez Sophie, qui ne dit rien, m'a parfaitement entendu.

— Moi ? dit Sophie toute rouge.

— Oui, vous, ma chère Sophie; mais je vous connais et je sais que ce n'est pas votre faute si M. de Courtalin vous trouve la plus séduisante des femmes qu'il rencontre chez Mme de Vitteaux. Tel est aussi mon avis; je trouve seulement qu'il met trop d'insistance à me prouver qu'il partage ma conviction. »

Mme Sorbier joignit les mains.

Digitized by Google

« Oubliez-vous que vous parlez devant la mère de Sophie, monsieur? s'écria-t-elle.

— Je l'oublie si peu, que, sans l'incident du bouquet que vous-même avez rappelé, je n'aurais fait aucune allusion aux assiduités de ce cher député. En somme, il s'agit de Philippe, et non de M. de Courtalin. Vous voudrez bien exprimer nos regrets à Mme de Vitteaux, chez qui nous n'irons pas. Quant aux bouquets, j'imagine que Sophie n'y tient pas beaucoup; dorénavant on pourra donc les rendre à leur propriétaire. »

Mme Sorbier fit une petite moue que Maurice connaissait bien, et répliqua vivement. Elle trouvait que M. de Treuil tranchait promptement la question, qu'il était cependant facile, avec un peu de bonne volonté, d'écrire à Philippe qu'un engagement antérieur les priverait du plaisir de se rendre à son invitation, comme on le lui avait promis. Mme de Vitteaux était une femme du monde, son mari appartenait à la haute banque et pouvait être utile à la famille; fallait-il se brouiller avec elle? car certainement elle n'accepterait aucune excuse, pour le dîner de M. Philippe. D'ailleurs la vraie place de Sophie était dans le monde, auquel elle appartenait par sa naissance et son éducation, et non au milieu de personnes comme M. Lambert. En outre, Mme Sorbier était sa mère, et il suffisait qu'elle exprimât le désir d'avoir sa fille auprès

Digitized by Google

d'elle pour que Maurice dût y consentir sur-le-champ.

A ce point de la discussion, Sophie intervint.

« Eh bien! dit-elle, j'irai d'abord dîner chez M. Philippe, après quoi j'irai passer la soirée chez Mathilde. »

Maurice secoua la tête.

« C'est impossible, reprit-il; ce serait traiter Philippe en grand seigneur, et Philippe est mon ami.... Le dîner fini, nous resterons. »

Mme Sorbier s'écria que c'était de la tyrannie. Tout le monde savait qu'à Paris on est libre de se retirer de bonne heure. Après la concession faite par Sophie à son mari, il eût été de bon goût de céder; mais M. de Treuil croyait sa dignité engagée à ne céder jamais, et il ne savait qu'inventer pour contrarier les gens.

Maurice ne répondit pas, et la discussion en resta là; mais on se sépara fort mécontent les uns des autres. Mme de Vitteaux, prévenue par Mme Sorbier, jeta les hauts cris. En un instant, elle eut épuisé tout le vocabulaire des grands mots employés par certaines femmes du monde dans les circonstances les plus puériles. Elle ne se *consolerait* jamais de l'absence de Sophie, ce lui serait une *douleur effroyable;* elle n'aurait jamais *soupçonné* Maurice, qu'elle *prônait* partout, d'une si *noire ingratitude;* rien de si *fâcheux* ne pouvait lui

Digitized by Google

arriver; sa tête était *perdue*. L'atelier de Maurice, dans lequel elle fit invasion, retentit de ses reproches et de ses lamentations pendant un quart d'heure, et elle ne partit qu'en emportant l'assurance que M. de Treuil ne persisterait pas dans son *odieuse* résolution.

« Eh mon Dieu! s'écria Maurice, à bout de patience et quand la robe à six étages de Mme de Vitteaux eut disparu de l'atelier, ne pouviez-vous me débarrasser de cette folle? »

Mme Sorbier, à qui cette interpellation était adressée, regarda Sophie. Mme de Vitteaux, une folle! cette femme si aimable, si gracieuse, si distinguée, le modèle de l'élégance parisienne! Qu'espérer d'un homme qui traitait Mme de Vitteaux de folle? « Après tout, ajouta-t-elle, il a bien accusé M. de Courtalin de te faire la cour! »

Sophie était bien loin d'avoir oublié l'allusion directe que Maurice lui avait faite au sujet des galanteries du beau député, mais elle n'avait pas osé ramener l'entretien sur ce chapitre délicat. Elle ne se sentait pas, comme on dit, tout à fait franche du collier de ce côté-là. Mme Sorbier, qui n'avait pas les mêmes raisons de se taire, et qui était harcelée par le besoin de taquiner Maurice, ne manqua pas d'y revenir à l'occasion d'une visite que lui fit M. de Courtalin dans leur loge à l'Opéra.

Digitized by Google

« Prenez garde, dit-elle à son gendre, il a offert des bonbons à Sophie: cela ne vous offusque pas?

— Qu'est-ce? demanda Mme de Vitteaux, qui était assise à côté de Sophie.

— C'est M. de Treuil qui s'avise d'être jaloux! Et de qui? bon Dieu! De M. de Courtalin, qui ne vient chez nous que pour nous!

— Bah! est-ce que vraiment vous êtes jaloux?

— Comment, jaloux! reprit Mme Sorbier avant que Maurice pût répondre; mais c'est un Orosmane, un Othello! Sophie a peur la nuit; si jamais M. de Courtalin perd son mouchoir, elle est morte.... »

Sophie agitait vivement son éventail et affectait de lorgner une dame anglaise qui avait ressuscité la mode des turbans; Mme de Vitteaux, qui savait à quoi s'en tenir sur les intentions de M. de Courtalin, se mit à rire en regardant Maurice.

« Quoi! de menues galanteries, quelques propos en l'air effarouchent un artiste!... Que diriez-vous donc si vous étiez à la place de mon mari?

— Je n'ai pas l'honneur de m'appeler M. de Vitteaux, dit Maurice.

— Sophie vous a gâté avec son adoration et sa soumission.... Mais, mon cher monsieur, c'est notre droit, à nous, qu'on nous fasse la cour.... Que deviendrions-nous sans cela? Si Mme de Treuil a subjugué M. de Courtalin, vous devriez la féliciter.

Digitized by Google

Quelle victoire ! Un homme jusqu'alors invincible et tout bardé de projets de loi qui lui font une cuirasse.... Il a traversé trente salons sans que personne ait fait brèche à son cœur !... Ah ! Sophie ! s'il est vrai que vous l'ayez soumis; c'est un beau début ! »

La position d'un mari qui s'effraye de quelques galanteries à l'adresse de sa femme est toujours un peu ridicule. Maurice se tut, mais le lendemain il prit sa belle-mère à part.

« Vous ne croyez rien de ce que je vous ai dit au sujet de M. de Courtalin? »

Mme Sorbier haussa les épaules.

« Voilà une folie dont M. Closeau du Tailli s'est bien gardé de nous parler quand il vous a présenté à la Colombière ! reprit-elle.

— Eh bien ! je me charge de vous faire voir que je n'ai pas tort.... Seulement, obligez-moi de ne pas parler de ces détails intimes en public.

— Qu'appelez-vous le public ? Mme de Vitteaux, sans doute? Hier c'était une extravagante, à présent elle est le public. Vous êtes poli pour mes amis. Ah ! si j'en disais autant de M. Philippe ou de M. Lambert? »

Maurice sortit brusquement.

Le jour où devait avoir lieu le dîner chez Philippe, Sophie, ébranlée par sa mère, dit à Maurice que, puisqu'il ne voulait pas aller chez Mme de Vitteaux, elle renonçait, de son côté, à l'accompa-

Digitized by Google

gner; elle n'irait ni chez l'un ni chez l'autre. Maurice insista. Sophie resta inébranlable.

« Vous me faites plus de peine que vous ne croyez, dit Maurice.

— Et vous, si vous m'aimiez, vous consentiriez bien vite à un arrangement qui concilie tout. »

Une larme vint aux paupières de Sophie. Maurice, qui ne pouvait voir sans émotion l'ombre d'une tristesse sur le front de sa femme, hésita. Sophie vit cette hésitation et en profita.

« Philippe est intelligent, reprit-elle; il comprendra cette fantaisie d'une fille qui cède au désir de sa mère.... Un jour nous irons le prendre, et nous dînerons avec Laure au pavillon d'Henri IV. Si vous vouliez, ma toilette serait bientôt faite. Quelques fleurs à mettre dans mes cheveux, c'est l'affaire d'un instant. »

Sophie, tout en parlant, avait posé sa tête sur l'épaule de son mari. Sa voix était si tendre et son regard si caressant!... Maurice céda. Quelques minutes après, Sophie reparut resplendissante de beauté. Elle sauta dans la voiture en battant des mains. A la bonne heure, dit-elle, voilà comment je vous aime! »

Mais la gêne s'assit avec eux au dîner de Philippe. La brillante toilette de Sophie avait jeté une sorte de malaise et de glace autour de cette table modeste; la bonne humeur de Laure et la verve de

Digitized by Google

Philippe ne purent rien pour l'égayer. On parla du tableau auquel Maurice travaillait. A l'étonnement de Sophie, on comprit qu'elle ne le connaissait pas. Cette découverte inattendue fit naître un nouvel embarras au milieu des convives. Sophie bouda, et Maurice se sentit rougir. Il avait trompé Philippe, et le voile derrière lequel il avait essayé d'abriter Sophie était en partie déchiré. A neuf heures, Sophie avait regardé la pendule deux fois. A dix heures, au moment où Maurice causait vivement avec Philippe d'une comédie qui avait fait sensation, elle se leva.

« Nos amis nous excuseront, dit-elle; la soirée de Mme de Vitteaux finit par un bal, et il est temps de partir.

— Ah! c'est pour Mme de Vitteaux que tu nous quittes! dit Philippe.... Amuse-toi bien.... »

Le retour fut embarrassé. Maurice n'était pas content de lui; Sophie sentait vaguement qu'elle avait eu tort, et en voulait à Maurice de ce tort même. Elle pensait, en outre, que sa robe serait peut-être chiffonnée. L'effet qu'elle produisit en entrant chez Mme de Vitteaux la rassura et lui rendit une partie de sa gaieté. La première valse acheva de la consoler. Dix chuchotements entendus au passage lui avaient dit qu'elle était belle. Les regards de M. de Courtalin ne tardèrent pas à la convaincre de son triomphe. Le coin où elle

Digitized by Google

rejoignit Mme Sorbier fut bientôt entouré par un groupe de danseurs. Elle oublia entièrement Philippe et un peu son mari.

L'accueil de Mme de Vitteaux et les compliments de Mme Sorbier, où perçait une pointe d'ironie, n'étaient pas faits pour disposer Maurice à une gaieté bien vive. Il se retira dans une pièce voisine et regarda autour de lui ; il ne vit que des visages inconnus, si ce n'est celui de M. de Courtalin, qui faisait le beau. « C'est à périr ! » se dit-il.

Comme il causait plus tard avec M. de Marvejols, il aperçut M. de Courtalin qui écrivait avec un crayon sur les branches d'un éventail que Sophie venait de poser sur le coin d'un meuble pour suivre son danseur. Maurice ne remua pas ; mais, aux derniers accords de la valse, il s'approcha du meuble et prit l'éventail déposé par M. de Courtalin auprès du bouquet de Sophie.

« Pouvez-vous me lire ce qu'il y a d'écrit là ? dit-il à sa femme. La chose vous est adressée, je crois, par quelqu'un que vous connaissez, et c'eût été commettre une indiscrétion que d'y regarder avant vous. »

Dès le premier regard que Sophie arrêta sur l'éventail, elle devint pourpre.

« Je ne sais pas, je ne comprends pas.... » dit-elle en balbutiant.

Maurice retira l'éventail des mains de sa femme.

Digitized by Google

« Mon ami, murmura-t-elle, je vous jure....

— Que craignez-vous?.... Je n'ai rien lu et ne lirai rien. »

Le regard de Maurice arrêta Sophie, qui voulait se lever. Il chercha M. de Courtalin, et l'abordant :

« Pardon, monsieur, dit-il avec un grand sang-froid, Mme de Treuil m'a chargé de vous montrer cet éventail.... Vous avez écrit là quelques mots qui ne sont point à son adresse; elle vous le renvoie pour que vous puissiez en prendre copie.... si besoin est. »

Maurice souriait, mais M. de Courtalin lut dans son regard. Que devenait l'affaire des mines, s'il se redressait fièrement pour répondre à cette impertinence si bien emmaillottée? La tradition ne permettait pas non plus qu'on se brouillât avec le mari. M. de Courtalin s'inclina :

« Vous voudrez bien remercier Mme de Treuil, répondit-il.... J'espère que ces quelques mots ne seront pas perdus.... »

Il passa légèrement son mouchoir sur les branches de l'éventail et fit disparaître l'autographe qui l'avait trahi.

« Certainement, dit Maurice; mais croyez-moi : lorsque vous écrirez, ne vous trompez plus. »

Quand il retourna auprès de sa femme, Maurice vit bien, au regard que lui jeta Mme Sorbier, que Sophie lui avait tout dit.

Digitized by Google

« Qu'est-ce, et qu'avez-vous fait? lui demanda-t-elle.

— Rien..... Sophie vous dira seulement si je me suis trompé.

— Oh! des mots en l'air, des compliments, de ces choses que tout le monde dit au bal.... Sophie m'a tout conté.... Ce n'était pas la peine de prendre ces airs terribles.... Où donc avez-vous vécu? »

M. de Marvejols vint se jeter au milieu de l'entretien, et l'arrêta.

« Étourdie! murmura Mme Sorbier dans l'oreille de Sophie, si tu avais tort, il fallait te fâcher !... »

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

Maurice n'avait pas voulu lire ce que M. de Courtalin avait écrit sur l'éventail de Sophie. On lui soutenait à présent qu'il n'y avait là rien que de fort innocent; sa délicatesse tournait contre lui. Mme Sorbier parlait de tout cela avec un petit air leste et dégagé qui aurait fort étonné ses vieux amis de Pithiviers, peu accoutumés à des manières aussi badines. Certes, elle était femme honnête autant que la plus irréprochable, et personne n'avait à dire un mot sur son compte ; elle n'avait pas eu le temps de penser à autre chose qu'aux affaires de sa maison jusqu'à quarante ans, et à quarante ans elle avait abdiqué sans avoir régné ; mais entraînée et comme séduite par Mme de Vitteaux, qui représentait pour elle ce monde d'élite où elle brûlait de pénétrer, Mme Sorbier en avait adopté le langage et les idées. Il lui semblait que cette société, qui était l'Éden de

Digitized by Google

Paris, devait parler et agir comme parlait et agissait Mme de Vitteaux. Il était donc horriblement bourgeois et d'une désespérante vulgarité de se révolter contre des habitudes admises par les boudoirs les mieux hantés et les salons les plus élégants. Mme Sorbier habillait son esprit à la mode et prenait le ton du persiflage et de la légèreté, comme elle avait adopté les manches pagodes et la crinoline. Elle n'avait pas manqué de raconter à M. Sorbier la petite scène du bal, et l'avait fait à sa manière, ayant bien soin de rendre M. de Courtalin plus blanc que neige et de transformer Maurice en un farouche personnage toujours prêt à mordre les gens. M. Sorbier ne vit dans toute cette histoire que sa croix d'honneur compromise, et sut très-mauvais gré à son gendre d'avoir failli le brouiller avec l'homme de qui il l'attendait.

M. de Courtalin, qui n'était pas sans inquiétude de son côté sur l'issue que pouvait avoir son imprudence, se présenta bientôt chez M. et Mme Sorbier. L'accueil qu'il en reçut le rassura pleinement. On lui parla en riant de l'aventure du bal, et M. Sorbier déclara que, toutes réflexions faites, il consentait à apporter l'appui de son nom et de ses capitaux dans l'affaire des mines de houille et de plomb; on prit même rendez-vous pour la traiter à fond. M. de Courtalin répondit à cette ouverture par l'assurance que le ministre avait donné parole pour le

Digitized by Google

ruban rouge.« Demain, ajouta-t-il, nous irons à sa réception, et je vous présenterai. »

Le cœur de M. Sorbier se gonfla de joie ; mais l'homme d'affaires perça dans l'expression de sa reconnaissance. « Eh bien, dit-il, pour vous faire honneur, je signerai le contrat qui me fera votre associé aussitôt que nous serons confrères en chevalerie. »

M. de Courtalin, connaissant le terrain sur lequel il marchait, voulut faire preuve de magnanimité, et parla de certains travaux de peinture que le gouvernement faisait exécuter dans un palais ; il avait nommé M. de Treuil, et une galerie lui avait été réservée : c'était une affaire de trente mille francs.

« Qu'il gagnera ? s'écria M. Sorbier.

— Oui, s'il accepte.

— Oh ! » fit M. Sorbier avec le geste d'un homme qui n'a jamais conçu l'idée qu'on pût repousser l'occasion de gagner une somme aussi forte.

A l'heure du dîner, M. Sorbier regarda Maurice d'un air narquois.

« Que diriez-vous, monsieur mon gendre, si on vous annonçait que le ministre qui à les travaux d'art dans ses attributions vous accorde une galerie dans un palais ?

— Une galerie à moi ? s'écria Maurice, dont les yeux brillèrent d'un feu subit.

— Oui, à vous.... Et savez-vous à qui vous devez

Digitized by Google

cette faveur, monsieur le jaloux? ajouta Mme Sorbier ; à notre ami M. de Courtalin, qui est venu ce matin même nous en apporter la nouvelle.

— Vous voudrez bien le remercier de ma part, dit Maurice, mais je refuse. »

La foudre tombant aux pieds des deux époux n'aurait pas produit un trouble plus violent. L'un bondit sur son siége, l'autre regarda le ciel avec stupéfaction ; un instant ils manquèrent de voix pour répondre ; mais bientôt ce fut un déluge de questions et de remontrances. Pourquoi Maurice n'acceptait-il pas cette bonne aubaine? Ce n'étaient certainement pas ses occupations qui l'en empêchaient, Quelle mouche l'avait soudain piqué? Il reviendrait certainement sur cette résolution, et répondrait avec plus d'empressement à la bienveillante amitié d'un homme qui portait un si vif intérêt à toute la famille. C'était comme une mercuriale ; un mot n'attendait pas l'autre.

« Sérieusement, vous ne comprenez pas? dit enfin Maurice.

— Non, répondirent deux voix ensemble.

— Alors je n'ai rien à expliquer. »

A peine se fut-on levé de table que Maurice se retira dans son atelier. D'un commun accord la famille le déclara fou. « C'est l'orgueil, dit l'un.

— C'est la paresse, » dit l'autre. Sophie seule devinait vaguement la cause de ce refus ; mais, bien

Digitized by Google

loin d'approuver la conduite de Maurice, elle lui en voulait un peu. N'était-ce pas beaucoup de roideur pour une de ces galanteries que le monde consacre, et fallait-il donc vivre en plein Paris comme une nonne dans un couvent?

Maurice était entré dans son atelier le cœur tout frémissant. « Ah! quelles âmes! » murmurait-il. Il n'y était pas depuis cinq minutes, cherchant à calmer son émotion, lorsque Mimi-Soleil parut tout à coup.

« Ah! je vous trouve, dit-elle; Dieu soit béni! »

Le visage si gai de Mimi-Soleil était bouleversé, ses yeux semblaient gros de larmes. Maurice lui prit les mains.

« Eh! mon Dieu, qu'avez-vous? s'écria-t-il.

— C'est un grand malheur!... mais peut-être pourrez-vous nous en tirer.... Lambert est perdu.

— Lambert?

— Vous savez comment nous vivons.... Vous connaissez Bidois, ce brave garçon que vous avez vu cent fois chez nous....

— Oui, oui!

— Eh bien! Bidois s'est trouvé il y a trois mois dnas une position embarrassée.... Oh! il n'avait pas fait de folies, allez; c'était un malheur de famille. Il s'est adressé à Lambert, qui a endossé des lettres de change après lui avoir donné tout ce qu'il avait. Bidois avait un parent sur lequel il comptait. Le

Digitized by Google

parent meurt tout à coup, et la fortune va à une servante, une espèce de Babet, comme dans la chanson. Voilà que les lettres de change arrivent à échéance, il faut payer; tout passe chez l'huissier, et nous n'avons plus rien.... Ce pauvre Bidois fait pitié. Lambert est allé chez Philippe, mais Philippe est en voyage pour quinze jours avec sa femme. On va tout saisir, tout vendre. Moi, j'ai pensé à vous, et je me suis échappée malgré Lambert, qui me disait : « Bah ! il est riche à présent !... » Est-il bête ! Mais c'est justement parce que vous êtes riche que je suis venue.

— Que vous faut-il ?

— Oh ! la somme est très-forte !... trente mille francs.

— Diable !... trente mille francs.... où les prendre ? »

Mimi-Soleil regarda Maurice avec étonnement; une larme tomba le long de ses joues. Elle ramena par un mouvement fébrile son châle autour de ses épaules.

« Dame ! si ça vous gêne.... dit-elle, je ne croyais pas.... il faut me pardonner. »

Elle ne put pas continuer et éclata en sanglots.

« Mais ne vous tourmentez donc pas, reprit Maurice. Êtes-vous folle de pleurer ainsi ! Cet argent, je le trouverai. Pardieu ! il faut bien que je le trouve. »

Tout à coup il poussa un cri. « Et moi qui n'y

Digitized by Google

pensais pas ! dit-il; où diable avais-je l'esprit ? Tenez, mon enfant, prenez cet argent et portez-le à Lambert. »

En parlant ainsi, Maurice avait ouvert le tiroir d'un meuble où jadis il avait l'habitude de serrer son argent, et dans lequel il avait enfermé la somme remise par M. Closeau du Tailli. Les billets de banque étaient encore en liasses, retenus par des épingles. Il ramassa quelques pièces d'or qui formaient l'appoint de ce petit capital, et glissa le tout dans une poche de la robe de Mimi-Soleil.

« Prenez et partez vite. Plus tôt vous arriverez, et plus tôt ce pauvre Lambert sera tranquille, » dit-il.

Mimi-Soleil riait et pleurait tout à la fois. Elle sauta au cou de Maurice et l'embrassa sans pouvoir paler; puis tout à coup, fourrant ses mains dans ses poches : « Ma foi, tant pis ! je vais prendre une voiture.... Va-t-il être content?...» Et elle s'échappa en courant.

« Ah ! dit Maurice en respirant à pleine poitrine, voici la première fois que je suis heureux dans cet atelier. »

Il travaillait avec une ardeur incroyable au moment où Sophie, qui lui avait donné rendez-vous, vint le surprendre pour essayer un coupé tout neuf, dont la forme et les couleurs lui avaient été recommandées par Mme de Vitteaux.

« Vous avez l'air tout joyeux ? lui dit-elle.

Digitized by Google

— Aussi bien le suis-je de toute mon âme!... je viens de tirer un ami de peine, et cela grâce à vous. Vous savez ces trente mille francs que votre parrain m'a remis ces jours derniers.... je les ai prêtés.

— Ah ! fit Sophie d'un air singulier.

— Est-ce que cela vous contrarie ?

— Moi, non.... mais c'est à cause de mon père, qui peut-être vous demandera compte de cet argent.

— Il n'y pensera seulement pas, cette somme n'est pas à lui ! Et d'ailleurs, pouvais-je m'arrêter à cette considération quand il y allait du repos d'un vieil ami ?... Vous auriez fait comme moi, et bien sûr vous m'approuverez....

— Sans doute, répondit Sophie ; cependant le mieux sera de n'en pas parler.... S'il n'y avait que moi, ce ne serait rien ; mais il y a mon père. »

Le roulement du coupé qui tournait dans la cour de l'hôtel l'interrompit. Elle courut vers une fenêtre pour le voir.

« Qu'il est joli ! dit-elle.... Je me fais une fête de l'essayer par ce beau soleil.... Venez vous ?

— Sommes-nous seuls ?

— Tout seuls !

— Alors je vous suis, et, s'il vous plaît d'aller jusqu'en Chine, je ne vous quitte pas. »

Il y avait beaucoup de monde aux Champs-Élysées ; toutes les connaissances de Sophie trou-

Digitized by Google

vèrent le coupé charmant, les trente mille francs de M. Closeau du Tailli furent oubliés, et la promenade se prolongea jusqu'à la nuit.

Le soir même, M. de Courtalin, en traversant le foyer de l'Opéra, rencontra Guillaume de Marvejols, qui marchait d'un air vainqueur. Le jeune dandy passa son bras sous celui du député.

« Vous me voyez en joie, lui dit-il. Mme de Vitteaux est là ; elle m'a renvoyé de sa loge avec une familiarité qui prouve que je suis au mieux avec elle. Et vous, comment conduisez-vous cette campagne où la finance et la galanterie se mêlent amoureusement, et dont vous m'avez entretenu jadis ?

— Oh ! il y a beaucoup à dire là-dessus. Du côté de la dame tout va bien.

— Déjà ?

— Eh ! mon cher, que vos idées n'aillent pas plus vite que mes paroles !... On m'accueille favorablement, et j'ai dans la maison droit aux grandes et aux petites entrées. La mère et la fille ne voient que par mes yeux ; j'approuve et je condamne. On n'oserait pas mettre une robe sans mon avis. Mme Sorbier surtout déclare qu'en toutes choses je suis infaillible. Or, Mme de Treuil est une ville dont Mme Sorbier est la citadelle.

— Bon ! vous avez mis le siége devant la citadelle.

Digitized by Google

— Je n'avais dans la place qu'un ennemi, M. Closeau du Tailli. Pour une cause que j'ignore, je ne l'y rencontre presque plus. Maintenant, M. Maurice de Treuil me fait l'honneur d'être jaloux de moi. Il serait homme à pousser les choses jusqu'au bout, et à me mener au bois de Vincennes, si je voulais me prêter à cette fantaisie ; mais on n'est pas assez jeune pour ramasser de ces gants-là. Jaloux, il fera des sottises ; harcelé de tous côtés, un jour il se compromettra vis-à-vis de sa femme en exigeant d'elle des concessions que Mme Sorbier l'engagera à ne pas accorder. Ce qui lui reste de crédit s'épuisera dans ce suprême effort. Pendant cette lutte, qui a déjà commencé, je saurai m'effacer ; mais au dernier acte je serai là.

— Bravo !

— J'accepte vos éloges, mon cher Guillaume.

— William ! mon ami, habituez-vous donc à dire William ! s'écria M. de Marvejols.

— Eh bien ! mon cher William, si du côté féminin je n'ai pas lieu d'être mécontent, il y a le côté masculin. Ah ! quel homme que le père Sorbier ! On a beau lui parler avec du miel et le toucher avec du coton, c'est une lime, et lime il reste. J'avais fait luire à ses yeux le ruban rouge pour l'éblouir ; aujourd'hui il est convaincu qu'il le mérite, et, le jour où je le lui apporterai, il me dira que le gouvernement lui rend une justice un peu tardive. Il

Digitized by Google

n'a pas diminué d'une unité le chiffre de ses prétentions. Il m'a présenté son ultimatum financier sous forme de note. Ah! le Tartare! Il n'a peut-être jamais lu la fameuse fable, mais d'instinct il se fait la part du lion. J'ai dû en passer par là!... Pour faire leur chemin dans le monde, mes pauvres mines ont besoin d'un nom, et je me rappelle ces mots d'un prince de la banque : « Dans toute affaire où M. Sorbier mettra dix mille francs, je mettrai cent mille écus. »

Le député tira sa montre.

« Est-ce que vous partez? Mme de Treuil est ici avec sa mère, dit Guillaume.

— Oui, mais M. Sorbier est dans son cabinet et il m'attend. A demain les affaires amusantes! »

Une semaine ou deux après cette conversation, qui peut donner une idée du point de tension où les choses étaient parvenues entre Maurice et la famille dans laquelle M. Closeau du Tailli l'avait fait entrer, M. Sorbier chargea Sophie de demander à Maurice la somme de trente mille francs qui lui avait été confiée il y avait déjà quelque temps. La commission ne laissait pas d'embarrasser beaucoup Sophie, qui se souvint tout à coup de la confidence que lui avait faite Maurice. Elle n'osa pas répondre et se rendit dans l'atelier de son mari.

« Tu le sais bien, je ne l'ai plus, » dit Maurice.

Sophie regarda Maurice d'un air un peu inquiet;

Digitized by Google

mais, voyant qu'il travaillait, elle n'insista pas et rapporta, fort perplexe, cette réponse à son père.

M. Sorbier était avec Mme Sorbier et M. Closeau du Tailli au moment où Sophie reparut. A la nouvelle que l'argent n'existait plus, le père Sorbier se dressa sur ses maigres jambes.

« Hein ! dit-il, et il regarda tour à tour sa femme et M. Closeau du Tailli.

— Oh ! ça ne m'étonne pas, dit celui-ci, un artiste !...

— Mais cet artiste, c'est vous, parrain, qui nous l'avez présenté.

— C'est qu'alors M. Closeau du Tailli ne le connaissait pas comme il le connaît à présent, se hâta de répliquer Mme Sorbier. Et puis Sophie aura peut-être mal entendu. Il est impossible que M. de Treuil ait gaspillé une somme aussi importante.

— Impossible est le mot, dit M. Sorbier; avec trente mille francs, j'ai fait aller ma maison de Pithiviers pendant dix ans !

— Peut-être a-t-il des dettes, » murmura Mme Sorbier.

M. Sorbier sonna sur-le-champ, et fit prier Maurice de passer chez lui.

« Sophie a certainement mal compris ou s'est mal expliquée, dit-il à Maurice aussitôt que son gendre eut paru; je l'avais priée de vous demander en mon nom une somme que son parrain vous a

Digitized by Google

remise.... Elle nous a rapporté que vous ne l'aviez plus.... Il nous a semblé qu'elle devait se tromper, et c'est alors que nous avons pensé à vous demander l'explication de cette réponse. »

M. Sorbier était placé au centre d'un demi-cercle dont sa femme et M. Closeau du Tailli occupaient les deux extrémités. Sophie était sur le second plan, un peu à l'écart, chiffonnant une plume devant une table chargée de papiers. Elle était pourpre, et jeta un regard suppliant sur son mari; Mme Sorbier avait toute la gravité sèche et froide d'un greffier.

« Est-ce un interrogatoire? répondit Maurice.

— Nous aurions bien le droit de vous adresser des questions, » s'écria Mme Sorbier.

Le vieux banquier lui fit signe de se taire.

« Mon Dieu! mon cher Maurice, nous sommes en famille, nous pouvons causer, poursuivit-il; une somme de trente mille francs n'est pas une bagatelle qu'on puisse oublier au fond d'un tiroir ou dépenser en déjeuners de garçons.... Vous savez certainement ce qu'elle est devenue.

— Parfaitement, en effet.

— Voilà ce que nous vous prions de nous expliquer.

— Sophie ne vous l'a-t-elle pas dit?... Je ne l'ai plus.

— Il l'avoue! s'écria sa belle-mère.

— Mais puisqu'elle n'est pas entre mes mains,

Digitized by Google

aimeriez-vous mieux que je vous fisse un conte?... J'en ai disposé, voilà tout.

— Permettez, reprit M. Sorbier, tout le monde sait que je n'ai jamais attaché un prix immense à l'argent; mais enfin, trente beaux billets de banque de mille francs ne sont pas pour être perdus avec tant d'aisance, cela ne disparaît pas tout seul. En disposer, c'est bien; mais comment? Moi aussi j'en avais disposé. Une affaire excellente se présente, où je voulais placer quelques petits capitaux. Les trente mille francs que M. Closeau du Tailli a eu si grand tort de restituer pouvaient y figurer; ils auraient rapporté de quinze à dix-huit pour cent.... Si votre placement est meilleur, je n'ai rien à dire, mais j'en doute. »

Maurice frappa du talon avec impatience.

« Il ne s'agit pas de placement, dit-il.

— Ah! peut-être alors avez-vous acheté cette maison de campagne que notre ami voulait offrir à sa filleule?

— Pas davantage.

— Qu'est-ce donc?

— Eh! mon Dieu! il y a le chapitre des dettes, s'écria Mme Sorbier; on est jeune, messieurs les artistes le sont toujours, on oublie de travailler, on soupe, on court, on prend du bon temps, et, quand vient le quart d'heure de Rabelais, on paye avec ce qu'on a sous la main.

Digitized by Google

— Rassurez-vous, madame; voilà M. Closeau du Tailli qui me connaissait alors, il vous dira ce qu'il sait.

— Moi, je ne sais rien, » répondit le parrain.

Et froidement il croisa de gauche à droite ses jambes, qui étaient placées de droite à gauche.

« Puisque M. Closeau du Tailli me refuse son témoignage, reprit Maurice, j'affirme donc sur l'honneur que je n'avais de dettes d'aucune sorte.... Il me répugne d'ajouter que, dans le cas contraire, vous auriez été les premiers à le savoir. »

Chaque mot de cette conversation était gros d'un orage; la plus petite étincelle pouvait le faire éclater. Une force mystérieuse, et qui agissait en quelque sorte en dehors de leur volonté, poussait les acteurs de cette scène vers un choc que Maurice prévoyait et que Mme Sorbier espérait. L'entretien avait mal commencé; chaque repartie en augmentai l'âcreté. Sophie seule aurait pu l'arrêter, mais elle manquait entièrement d'initiative : troublée par la présence de sa mère, elle se sentait prête à défaillir à chaque réplique, et gardait un silence plein d'embarras.

« Je n'en doute pas, je n'en doute pas, poursuivit M. Sorbier. J'ai pris des renseignements, de ce côté-là je suis tranquille; mais enfin ces trente mille francs ne se sont pas envolés.... ils ont eu un emploi quelconque.

Digitized by Google

— Autrefois, quand une pareille somme sortait de notre maison, on savait où elle allait, » poursuivit aigrement Mme Sorbier.

Maurice se leva.

« Et puis il y a dans l'atelier de M. de Treuil de jolies femmes, des modèles, » dit M. Closeau du Tailli.

Maurice se retourna. « Monsieur!... » s'écria-t-il.

Il regarda M. Closeau du Tailli en face, avec une telle expression que le rentier se troubla.

« Je veux dire seulement que de telles personnes sont bien capables de tout, murmura-t-il.

— J'étais décidé à ne pas parler, reprit Maurice; mais, en présence de si sottes insinuations, mon silence pourrait être mal interprété. Sachez donc qu'un de mes amis, Jacques Lambert, avait besoin de cette somme.... je l'ai prise et je la lui ai donnée. »

Jamais dans la famille Sorbier on n'avait ouï parler d'une personne qui avait donné trente mille francs.

« Ah! c'est à M. Lambert, murmura M. Sorbier avec un soupir.

— Que M. Lambert en ait besoin ou non, cela ne justifie rien, répliqua Mme Sorbier.

— Aussi, madame, ne cherché-je pas à me justifier.

Digitized by Google

— Sans doute! prendre trente mille francs dans un tiroir pour les donner, cela se fait tous les jours, ajouta ironiquement Mme Sorbier. On ne vous en veut pas, quoique ce soit agir un peu lestement.... Eh! eh! monsieur Maurice, une fortune de millionnaire n'irait pas loin avec ces grandes façons. Il ne faudrait pas beaucoup d'amis comme M. Lambert pour mettre un ménage sur la paille.

— Oh! M. de Treuil n'en a que sept ou huit, murmura M. Closeau du Tailli d'un air naïf.

— Peut-être eût-il été convenable d'en causer d'abord avec ma fille, poursuivit Mme Sorbier. Son parrain lui avait promis une maison de campagne.... je ne sais quoi, un chalet à Trouville ou quelque villa à Enghien.... La somme rendue, peut-être l'aurait-elle employée autrement. Qu'en dis-tu, petite?

— Je ne sais, dit Sophie, qui balbutiait et passait du rouge au blanc à toute minute; j'avais envie d'une parure, perles et rubis, comme celle que porte Mme de Vitteaux, et je comptais, il est vrai, y appliquer cette somme; mais, puisque Maurice en a disposé, je ne la regrette pas....

— C'est bien, ma fille; très-bien! reprit M. Sorbier, tandis que Mme Sorbier serrait Sophie sur son cœur avec un élan d'amour maternel; mais ce désintéressement dont tu donnes un nouveau témoignage n'autorisait pas M. Maurice à agir comme il l'a fait.... Avec ton consentement, c'était possible;

Digitized by Google

mais avant même de t'en avoir parlé.... c'est au moins singulier, car enfin cet argent ne lui appartenait pas! »

Maurice devint blême. Il regarda sa femme. Sophie tourna la tête du côté de sa mère comme pour l'interroger. Au fond du cœur, elle aurait voulu intervenir pour mettre un terme à un entretien qui la faisait souffrir; mais elle rencontra un visage si sec et si plein d'irritation, qu'une fois encore cette influence à laquelle elle était accoutumée de céder l'emporta, et elle baissa timidement les yeux.

« Monsieur, dit Maurice, vous êtes le père de Sophie, je me retire; nous reprendrons cet entretien plus tard.

— Qu'a-t-il donc? » demanda M. Sorbier pendant que Maurice quittait le salon.

M. Closeau du Tailli haussa les épaules. « C'est une lubie, dit-il.

— Quel est donc ce M. Lambert à qui M. de Treuil a remis les trente mille francs de Sophie? demanda à son tour Mme Sorbier.

— Oh! un sculpteur qui vit avec une petite blonde très-jolie, ma foi, et qu'on voit souvent dans l'atelier de Maurice.

— Alors tout s'explique! » reprit Mme Sorbier.

Elle embrassa deux ou trois fois Sophie avec passion.

« Ah! pauvre enfant! » murmura-t-elle.

Digitized by Google

Sophie rentra chez elle et s'enferma, persuadée que Maurice la trompait.

Cet entretien avait fait une profonde impression sur l'esprit de Maurice. Il comprenait bien que le moment d'une crise décisive était proche, et il avait un vague pressentiment que, si elle éclatait, le résultat, quoi qu'il fît, ne lui serait pas favorable. Il la redoutait donc et ne se pressait pas d'en déterminer l'explosion. Maurice d'ailleurs répugnait par instinct et par habitude aux grandes explications et aux partis extrêmes; il était d'un caractère à se soumettre à mille ennuis et à se plier un peu à tout plutôt que de courir au-devant d'une scène où des paroles blessantes pour tout le monde ne pouvaient manquer d'être échangées. Cependant un reproche lui avait été adressé, si grave, qu'il lui devenait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de demeurer plus longtemps dans la situation qui lui était faite, sans manquer entièrement au soin de sa propre dignité.

Avant de rien faire, il voulut réfléchir et bien s'assurer si par quelques mots M. Sorbier ne reviendrait pas sur ce qui avait été dit. Il voulait en outre pressentir les dispositions de Sophie dans la conduite d'une affaire qui la touchait autant que lui; mais le père ne rétracta rien, et la fille ne s'expliqua pas. L'embarras de Maurice s'en accrut, et il se sentit gagné par une sourde irritation. Ce

Digitized by Google

n'était pas dans un pareil moment qu'il voulait se décider à parler, dans la crainte que les choses n'allassent trop loin. L'explication entamée, peut-être ne serait-il pas maître de ses paroles, et il désirait ne rien dire qu'il ne pût répéter.

Le hasard voulut qu'au plus fort de cette situation, habilement exploitée par Mme Sorbier et envenimée tous les jours par de petits mots, Maurice rencontrât Philippe, qui se promenait un matin; ils poussèrent dans la campagne, et arrivèrent à Bougival, dans ce même cabaret où ils avaient déjeuné le jour où M. Closeau du Tailli avait conduit Maurice à la Colombière. Que de choses s'étaient passées depuis lors, et quelle distance le séparait de cette époque! Bien peu de mois s'étaient écoulés depuis le premier jour de son mariage avec la riche héritière de M. Sorbier, et déjà il voyait les prédictions de Philippe justifiées par une réalité poignante. Ce n'était pas une femme qu'il avait épousée, c'était une famille! Maurice regardait le paysage qui l'entourait, et chaque accident de terrain lui rappelait par une mystérieuse influence un lambeau de cette longue conversation où l'amitié de Philippe s'était montrée si clairvoyante dans sa rudesse. Il se souvenait à la fois du mot, du regard, du geste. La campagne n'était plus la même qu'à cette époque, déjà lointaine : maintenant les arbres de la rive étaient dépouillés de leur parure; des vols d'oiseaux

Digitized by Google

voyageurs traversaient le ciel gris. L'horizon était triste et répondait par son aspect mélancolique aux pensées accablantes qui se succédaient dans le cœur de Maurice.

« Qu'as-tu donc? lui dit Philippe.

— Je me souviens, répondit Maurice avec un son de voix qui fit tressaillir son ami.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau rue Godot-de-Mauroy? demanda Philippe vivement.

— Oh! non.... rien.... Aujourd'hui ressemble à hier, demain ressemblera à aujourd'hui! »

Maurice pensait bien aux trente mille francs qu'il voulait rendre à M. Sorbier, et au sujet desquels on ne lui épargnait pas les allusions. Il savait bien qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que Philippe les mît à sa disposition; il avait soif aussi d'épancher son cœur trop plein et de demander conseil à l'ami qui si longtemps avait marché côte à côte dans sa vie. Un sentiment indéfinissable, mais plus fort que son angoisse, l'en empêcha. Il le regarda plusieurs fois et se tut. Peut-être lui répugnait-il d'accuser implicitement sa femme par le récit de ce qu'il avait à souffrir dans son ménage; peut-être aussi craignait-il de raviver le souvenir du passé par cet aveu, et de lire dans le regard de Philippe ce *tu l'as voulu!* que sa conscience lui répétait sans cesse.

Il chercha à détourner le cours de ses pensées en demandant à Philippe des nouvelles de son travail

Digitized by Google

et en s'informant de ce que faisaient leurs vieux amis. Ceux-ci espéraient, ceux-là craignaient; l'un avait fini son tableau, l'autre allait avoir son opéra joué; un troisième partait pour l'Orient, où il voulait retremper son inspiration engourdie; un autre encore mettait la dernière main à une grande comédie qu'il destinait au Théâtre-Français. Il y avait travaillé toute l'année.

« Ils luttent! ils vivent! » dit Maurice.

Le nom de Bidois vint à être prononcé.

« A propos de Bidois, dit Philippe, j'ai appris par Mimi-Soleil ce que tu as fait en faveur de Lambert. La richesse sert donc à quelque chose! Ce qui me fait plaisir là dedans, ajouta-t-il avec un sourire, c'est de voir que l'habitude de vivre en compagnie de l'argent ne t'a pas gangrené. Diable! c'est un miracle.... Sais-tu bien, reprit-il après un moment de silence, qu'il n'est bruit que de cette belle action dans tous les ateliers? Mimi-Soleil l'a racontée partout, et te voilà passé à l'état de grand homme et de Mécène. Si tu veux me donner la moitié de ta réputation pour la moitié de ton sacrifice, parle et je t'apporte quinze mille francs.... Sérieusement, le père Sorbier n'a pas grondé?

— Non, » répondit Maurice.

Ils se séparèrent là-dessus, et Maurice rentra dans cet hôtel de la rue Godot-de-Mauroy, où tant de soucis l'assaillaient. Quelques jours se passèrent en-

Digitized by Google

core avec des alternatives de crainte et d'espérance, d'appréhensions et de sourdes colères. Maurice voyait bien que Sophie était embarrassée, et que tout ce qui se passait lui causait quelque regret; mais il était clair aussi qu'elle n'était pas d'une nature assez énergique pour secouer la domination maternelle et prendre résolûment la défense de son mari, à qui elle recommandait toujours la patience et la modération. Un soir, après une journée plus contrainte encore que les précédentes, un de ces financiers qui ont pour métier de lancer des affaires proposa à M. Sorbier de prendre un intérêt dans une entreprise de charbonnage qu'on venait de créer.

« Je le voudrais, dit M. Sorbier, mais je ne le puis pas; une somme sur laquelle je comptais m'est échappée.... M. de Treuil en a disposé. »

Le lendemain matin, Maurice passa chez M. Sorbier, et, sans revenir sur ce qui avait été dit la veille, il lui fit part de l'intention où il était d'adopter un nouveau genre de vie et de renoncer à l'habitation en commun avec la famille de sa femme.

« M'enlever ma fille! s'écria Mme Sorbier. Me priver de sa tendresse, l'arracher de mes bras!... Jamais.

— Votre fille restera près de vous, mais ne vivra plus chez vous. Il se peut que j'aie des défauts incompatibles avec vos habitudes, je veux bien même

Digitized by Google

admettre que tous les torts soient de mon côté; mais je crois que la vie en commun est devenue impossible.

— Est-ce une résolution arrêtée? demanda M. Sorbier.

— Si bien que je vais m'occuper aujourd'hui du choix d'un appartement. En attendant, Sophie et moi vivrons à la campagne. Quant à cette somme de trente mille francs à laquelle vous avez fait allusion hier devant un étranger, n'ayez là-dessus aucune inquiétude; elle vous sera rendue en totalité. »

La détermination de Maurice, qui se retira sur ces mots, effraya M. Sorbier. Après l'argent, sa fille était ce qu'il aimait le plus au monde,

« Peut-être avons-nous été trop loin, dit-il à sa femme. J'ai lu dans ses yeux.... il est décidé à emmener Sophie.

— Oui, mais Sophie ne le suivra pas, » dit Mme Sorbier.

Elle monta chez sa fille précipitamment et se jeta dans ses bras avec de grands cris.

« Ah! mon enfant, c'est le dernier coup! dit-elle. Maurice veut t'éloigner de nous! y consentiras-tu? »

— Moi! s'écria Sophie, que le désespoir bruyant de sa mère affectait vivement; le croyez-vous? »

Elle était restée, à son insu, sous l'impression des quelques mots dits par M. Closeau du Tailli avec une si perfide habileté lors de la grande explication qui

Digitized by Google

avait eu lieu entre M. Sorbier et Maurice, et cette jalousie qui l'avait égarée une fois déjà troublait encore son imagination. Elle était en proie à des inquiétudes vagues qu'elle n'aurait pas su comment définir, et peut-être même n'aurait-il pas fallu beaucoup d'efforts pour lui persuader que toute cette histoire de Lambert n'était qu'une comédie dont seule elle avait été dupe.

M. Closeau du Tailli, mis au fait des projets de Maurice par M. Sorbier, s'assit nonchalamment dans un fauteuil.

« Et c'est là ce qui vous inquiète? dit-il. A votre place, je serrerais le bouton à monsieur l'artiste.... Sophie est mariée sous le régime dotal, je crois, et, par un article du contrat, vous vous êtes réservé l'administration des revenus jusqu'à concurrence d'une somme assez maigre.... A tous ses discours répondez par des chiffres, et vous l'amènerez à capituler. Gardez l'argent, vous garderez l'homme.

— Bon! j'essayerai, » dit le banquier en se frottant les mains.

A son tour Mme de Vitteaux fut instruite par Sophie de ce qui se passait dans l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy. Mme de Treuil était fort hésitante; elle était irritée contre son mari, mais elle craignait cependant de pousser la résistance jusqu'à une rupture. « Il est si violent! dit-elle.

— Vous êtes une enfant, répondit Mme de Vit-

Digitized by Google

teaux. J'ai vingt-huit ans de Paris sur les épaules que voilà; or cela fait soixante ans au point de vue de l'expérience. Les maris, ma chère, menacent beaucoup et agissent peu. Tenez tête à Maurice, et il fera comme le Sicambre de l'histoire.... Toute question dans la Chaussée-d'Antin se réduit à une question de budget. Avec la dot que vous avez, pouvez-vous recevoir, donner des bals en hiver, voyager en été, avoir une voiture sous la remise et une loge à l'Opéra, mener en toutes choses une vie large et facile? Non!... Alors tout est dit. Il faut rester ici et le signifier tout net à M. Maurice. A ce que j'ai pu voir, il vous aime. Un homme qui aime est vaincu d'avance.... Vous déclarerez le blocus conjugal, et il se rendra sans conditions. Ah! si j'avais cédé dans les premiers temps, où en serais-je aujourd'hui? De bonne foi, que feriez-vous dans un cinquième étage où personne ne pourrait monter? Ces dévouements ne sont plus de mode, ma belle; ça ne se porte pas plus que les manches à gigot. Ici toutes les commodités de luxe, des diamants, des cachemires, une calèche; là-bas des robes de stoff ou de popeline et l'omnibus.... choisissez.

— Mais il m'aime tant! murmura Sophie, déjà convaincue.

— Eh! ma chère, l'amour s'accommode d'un hôtel encore mieux que d'un grenier.... Et quand l'amour s'en va, l'hôtel reste. »

Digitized by Google

Quand Maurice rentra, il trouva Sophie endurcie dans la résistance. Elle ne comprenait pas pourquoi il voulait la séparer de ses parents. Les mots qui l'avaient blessé étaient peut-être un peu vifs, mais enfin ce n'étaient que des mots. Elle ne croyait pas qu'il fallût y répondre par une sorte de coup d'État et rompre avec tant de violence. Elle espérait que Maurice reviendrait à d'autres sentiments, et que, mieux inspiré, il renoncerait à des projets que rien ne justifiait; mais, s'il y persistait, quel que fût son regret, bien certainement elle ne le suivrait pas dans une voie où tout le monde le blâmerait d'être entré.

« Vous avez vu votre mère? dit Maurice.

— Ma mère a pleuré. Est-ce un crime? » répondit Sophie.

Arrivée à ce point d'acrimonie, toute discussion devenait impossible. Maurice le comprit et se tut. Il ne voulait pas, même par un mot, autoriser Sophie à se retrancher derrière le rempart du respect filial et lui donner l'apparence du droit. Comme il la quittait, il rencontra sur l'escalier M. Closeau du Tailli, qui s'en allait en sifflotant. Le rentier lui fit un petit salut de la main d'un air gai. « Que m'a-t-on dit? s'écria-t-il; il y a des nuages dans le ménage! Moi qui vous croyais unis comme les deux doigts de la main! Mais ça passera.... On ne quitte pas ainsi un hôtel tout doré et une petite

Digitized by Google

femme qui a ses poches bourrées de billets de banque. »

Maurice passa sans répondre et monta chez M. Sorbier. M. Closeau du Tailli le suivit du coin de l'œil : « Va, va, murmura-t-il, je m'acquitte ! Tu as ri, je ris ! »

Maurice annonça à M. Sorbier qu'il avait fait choix d'un appartement. « Bien ! répondit le beau-père ; moi, je fais nos comptes.... Vous me donnerez bien vingt-quatre heures.... Je les ai toujours données à mes débiteurs. »

Le lendemain, dans la matinée, M. Sorbier introduisit Maurice dans cette pièce obscure où il vivait au milieu d'une atmosphère de chiffres. Après l'avoir fait asseoir sur une chaise de paille, il ouvrit lentement un grand livre, et relevant sur le front une paire de lunettes montées en argent qu'il portait quand il travaillait :

« Vous avez certainement pris connaissance du contrat de mariage de ma fille, mon cher Maurice ?

— A peu près, répondit Maurice.

— Vous n'ignorez pas alors qu'elle est mariée sous le régime dotal, ce qui signifie que vous ne pouvez disposer en aucun cas de la dot qui lui a été constituée en terres et en rentes sur l'État.

— Je le sais.

— Très-bien. Sophie a reçu une somme de deux cent vingt-cinq mille francs représentés par la

Digitized by Google

ferme de la Bossette, sise à Chevilly, canton de Toury, laquelle ferme représente par bail authentique, joint au contrat, un revenu annuel de sept mille deux cents francs, payables en deux termes, et, de plus, une rente en trois pour cent de trois mille francs, qu'elle tient comme épingles de sa mère. Le tout ensemble, joint au produit d'une petite métairie, qui provient de la succession de son grand-père et dont nous lui avons fait abandon de notre vivant, Mme Sorbier et moi, fait une somme totale de onze mille trois cent cinquante francs de rente, dont j'ai le maniement et que je lui paye par portions égales de trois mois en trois mois. »

Maurice avait signé le contrat sans le lire. Il était pauvre, sa fiancée était riche ; il croyait sa délicatesse intéressée à ne pas s'enquérir des questions d'argent, et, à vrai dire, il ne savait rien de la position qui lui avait été faite. Il commençait à présent à y voir plus clair.

M. Sorbier tourna un feuillet du grand livre sur lequel il appuyait le doigt. « Voici, reprit-il, le chiffre des sommes que j'ai remises à Sophie et à vous en diverses fois, ou que j'ai payées pour votre compte. Il se monte en totalité à vingt-trois mille sept cent quatre-vingt-deux francs cinquante-cinq centimes, ce qui, pour dix-huit mois, vous constitue en déficit d'une somme de six mille et quelques centaines de francs, que vous me devez l'un et l'au-

Digitized by Google

tre. Vous pouvez vérifier vous-même l'exactitude de ces comptes, dans lesquels ne figure pas la somme des intérêts. »

Maurice fit un geste d'assentiment, et le vieillard ferma le livre.

« Vous comprenez, mon cher Maurice, que je ne prétends pas exiger le remboursement de ces avances, si vous restez avec nous, continua M. Sorbier; mais si nous nous séparons, il sera bon, je crois, de s'entendre. Vous savez le proverbe : Les bons comptes font les bons amis. Je dois vous faire remarquer, en outre, que le maniement des revenus m'appartient de droit par suite de nos conventions écrites. Si vous nous quittez, comment procéderons-nous? Vous pouvez plaider pour revendiquer l'administration des revenus; mais, si telle est votre intention, quel motif ferez-vous valoir devant le tribunal? J'ai pour moi le précédent de cette somme de trente mille francs dissipée en une heure et les dettes contractées par la communauté alors que vous viviez sous mon toit. Il est douteux que vous gagniez, mon cher Maurice.... Ah! vous pouvez, en vue de l'avenir, et sûr de la fortune qui doit appartenir un jour à Sophie, contracter des engagements dont, par faiblesse, elle acceptera la responsabilité....

— Monsieur! » s'écria Maurice en se levant.

M. Sorbier appuya légèrement la main sur

Digitized by Google

l'épaule de son gendre. « Ne nous fâchons pas, et rasseyez-vous, reprit-il. Nous parlons d'affaires : il faut bien tout prévoir et dire les choses comme elles sont. Admettons que, pour éviter un procès pénible, durant lequel on pourra m'accuser de n'avoir pas suffisamment réfléchi quand j'ai marié ma fille, je fasse abandon de mes droits de gestion : il vous restera pour la première année un revenu bien sec de cinq mille francs à peu près....

— Je travaillerai.

— Oh! l'on peut calculer par les dix-huit mois qui viennent de s'écouler ce que peut rapporter ce travail. Vous tressaillez! reprit M. Sorbier en voyant le mouvement de Maurice; n'oubliez donc pas que nous sommes ici comme un créancier et son débiteur dans le cabinet d'un agréé.... Vous avez donc tout net pour vivre les onze mille trois cents francs de votre femme. C'est bien quelque chose, et beaucoup d'artistes qui ne font rien ont moins que cela. Sophie vivra dans la gêne, mais c'est votre droit. Vous me direz que, lorsque j'ai commencé, je n'avais pas autant. Oui, mais j'habitais Pithiviers, et j'économisais un petit écu quand je gagnais quatre francs. Croyez-moi donc, mon cher Maurice, réfléchissez avant de prendre ce grand parti.

— C'est bien, je réfléchirai, » répondit Maurice.

Après le départ de Maurice, Mme Sorbier en-

Digitized by Google

tra chez son mari, qu'elle trouva se frottant les mains.

« Eh bien? dit-elle.

— Oh! il a du plomb dans l'aile; le conseil du parrain était bon, répliqua le banquier. Je lui ai présenté son petit compte, et je lui ai fait entendre qu'il n'avait rien à espérer de moi. Il a pu voir ce qu'il lui en coûterait de nous quitter. Je crois qu'il n'est pas encore parti. »

Deux jours s'écoulèrent, et Maurice ne revint pas sur l'entretien qu'il avait eu avec son beau-père. Sophie, questionnée par sa mère, répondit qu'il n'avait plus ramené la conversation sur le terrain de la séparation. On put croire dans la famille qu'il n'y pensait plus. Sauf ses absences un peu plus fréquentes, on ne remarquait rien de changé dans sa conduite.

« Bah! il ronge son frein, le voilà maté! dit la mère.

—Vous voyez, ma belle, il a cédé, » reprit Mme de Vitteaux.

Le même soir, Sophie embrassa Maurice avec une effusion à laquelle il n'était pas accoutumé. Il la prit dans ses bras, et, la regardant avec passion :

« Ainsi, tu viendras avec moi, dit-il tout bas.

— Quoi! vous y pensez encore? » répondit Sophie.

Elle chercha à se dégager des bras de Maurice,

Digitized by Google

mais il la retint. « Écoute, reprit-il, j'ai trouvé un appartement voisin de mon ancien atelier; nous serons près de Philippe et de Laure : je travaillerai et nous vivrons libres, heureux, l'un près de l'autre. Tu ne sais pas quel courage et quelle ardeur me donnera cette pensée que tu tiendras tout de moi. Ici j'étouffe. Tu verras quelle bonne vie je te ferai, J'ai parlé à ton père, nous lui devons quelque argent; ne crains rien, tout sera payé. Qu'il garde sa fortune, je ne veux que toi. Va! le bonheur vaut bien un peu de luxe. Là-bas il me semble que je renaîtrai. »

Tout ce que l'amour a de plus tendre, la passion de plus véhément, Maurice l'employa pour ébranler Sophie et la conquérir. Deux fois elle parut hésiter; mais la pensée de ce que dirait sa mère et le souvenir des conseils de Mme de Vitteaux l'arrêtèrent. Ce fut comme une flamme éteinte par une goutte d'eau.

« Ah! vous ne m'aimez pas! dit-elle enfin, en employant ce mot suprême des femmes qui savent jusqu'où va leur empire.

— Je ne vous aime pas! » reprit Maurice avec exaltation.

Deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, et il cacha son visage entre ses mains. Sophie, qui lui avait tourné le dos, le regardait dans la glace.

« Si vous m'aimiez, reprit-elle, vous ne me par-

Digitized by Google

leriez plus de quitter ma famille, nous vivrions ici toujours. Que nous manque-t-il? qu'avez-vous besoin de travailler? Vous parlez de dettes; laissez là vos pinceaux, et mon père me donnera tout ce que je voudrai.... L'été nous voyagerons, l'hiver nous danserons, et, si l'envie vous prend de peindre quelques tableaux, c'est moi qui vous les achèterai; j'en ferai un musée....

— Et mes amis? et ma conscience? et tout ce monde odieux qui nous entoure? s'écria Maurice. Est-ce que je puis ne pas voir, ne pas entendre, ne pas sentir?

— Je vous disais bien que vous ne m'aimiez pas, répliqua Sophie. Que serait tout cela si vous m'aimiez? »

Maurice tenta un nouvel effort pour ramener Sophie, mais elle le repoussa. « Non, laissez-moi, tout est inutile à présent, » dit-elle.

Elle étouffa un léger bâillement et regarda la pendule. « Comme il est tard! reprit-elle; et maman qui donne un bal demain.... J'aurai le teint battu, et vous dites que vous m'aimez! »

Elle s'endormit en boudant. Le lendemain, à son réveil, elle trouva sur sa toilette un écrin renfermant une parure de perles et de rubis pareille à celle que portait Mme de Vitteaux. Sophie devint rouge de plaisir. Il y avait dans l'écrin un petit billet qui contenait ces quelques mots : « Je ne veux

Digitized by Google

pas que tu perdes rien. » Ils étaient de Mme Sorbier.

« Et voilà les parents qu'il veut me faire quitter! » dit Sophie.

Ce bal, où Sophie craignait si fort d'avoir le teint battu, était le plus beau de ceux que Mme Sorbier donnait pendant la saison. Il répondait à l'anniversaire du jour de son mariage. Le matin, à midi, un dragon était entré dans la cour porteur d'une dépêche ministérielle avec ce timbre : *Cabinet du ministre*, en relief sur le cachet de cire rouge. M. Sorbier rompit l'enveloppe d'une main tremblante et y trouva l'ampliation d'une ordonnance qui le nommait chevalier de la Légion d'honneur. Mme Sorbier se leva et courut à M. de Courtalin, qui était venu demander à déjeuner à la famille. « Ah! dit-elle, c'était une surprise que vous nous ménagiez... Il faut que je vous embrasse. »

Mme Sorbier força Sophie de l'imiter. « Tu lui dois bien cela! dit-elle.

— Ah! murmura le député en posant ses lèvres sur les joues brûlantes de la jeune femme, avez-vous compris que c'était pour le père de Sophie que j'agissais, et non pas pour M. Sorbier? »

Mme de Treuil rougit plus fort. Cette sottise lui parut d'un goût charmant. Pour récompense, elle lui accorda la première valse, car M. de Courtalin valsait encore.

Digitized by Google

Maurice parut au bal, où M. Sorbier figurait avec un large ruban rouge à la boutonnière. Poursuivi qu'il était par les idées les plus tristes, il n'y prit pas garde tout de suite et ne le complimenta qu'un peu tard. « C'est le dernier qui t'en a parlé, souffla Mme Sorbier dans l'oreille de son mari.... On dirait que l'envie le ronge! »

Maurice pensait à Sophie, qui se promenait au travers du bal, montrant avec orgueil les perles et les rubis maternels. Il salua Mme de Vitteaux, qui le pria à danser, ce qu'il fit de bonne grâce.

« Entre nous, vous êtes un enfant, lui dit-elle; est-ce qu'on se brouille avec un coffre-fort, surtout quand il est si facile d'en prendre la clef?... Mme de Vitteaux prononça ces derniers mots en désignant Mme Sorbier de son éventail. « Venez me voir, ajouta-t-elle; je vous donnerai de bons conseils.

— Des conseils dans un boudoir? répondit Maurice d'un air galant. Votre bienveillance ne saurait-elle être plus charitable?

— Que me disiez-vous donc? dit Mme de Vitteaux à Sophie; mais M. de Treuil est charmant.... Ce n'est pas un mari qu'il faille perdre. »

Philippe avait conduit Laure au bal de M. Sorbier. Avec l'instinct d'un cœur qui aime, Laure remarqua que le visage de Maurice avait une expression singulière. Elle glissa doucement son bras sous le sien. « Qu'avez-vous? » lui dit-elle.

Digitized by Google

Maurice la regarda tristement ; il sentait son cœur battre auprès du sien.

« J'ai la mort dans l'âme, répondit-il.

— Ne puis-je rien pour vous? reprit-elle vivement. Et Philippe ne peut-il rien non plus? »

Maurice secoua la tête. « Non... Demain vous saurez tout. »

La présence de Maurice au bal avait achevé de dissiper les craintes que M. Sorbier pouvait avoir conservées sur le départ de son gendre. Il ne doutait plus alors que ce projet ne fût comme ces orages d'été, que le soleil dissipe après deux coups de tonnerre et dix gouttes de pluie. Mais le lendemain, après le déjeuner, au moment où M. et Mme Sorbier étaient avec Sophie dans le salon, Maurice entra tout à coup. Il était si pâle que Sophie se leva comme poussée par un ressort.

« Qu'est-ce? » s'écria-t-elle.

Sans lui répondre, Maurice posa sur une table un petit portefeuille qu'il tenait à la main.

« Vous trouverez dans ce portefeuille, dit-il à M. Sorbier, une somme de trente mille francs que je dois à Mme de Treuil, et de plus une somme de six mille sept cents francs à peu près que vous avez avancée à mon ménage.... Nous sommes quittes à présent, et je puis me retirer.

— Trente-six mille francs! s'écria M. Sorbier; mais où avez-vous trouvé cette somme? »

Digitized by Google

Maurice se tourna du côté de Sophie.

« M'aimez-vous assez pour me suivre? » dit-il.

Sophie voulut parler, mais elle chancela et tomba à demi évanouie dans les bras de sa mère. Maurice fit un pas vers elle, mais Mme Sorbier l'arrêta.

« N'approchez pas, monsieur, n'approchez pas; vous la tueriez! »

Sophie souleva ses paupières.

« Ah! Maurice, je vous en prie....

— Me suivrez-vous? » reprit Maurice avec force.

Sophie cacha sa tête dans le sein de Mme Sorbier sans répondre.

M. de Treuil salua et sortit.

« Eh bien! qu'il s'en aille! s'écria Mme Sorbier; ce n'est pas nous qui l'avons voulu! »

Tandis que la mère étendait son bras menaçant vers la porte, M. Sorbier comptait les billets de banque apportés par Maurice et les serrait dans un grand portefeuille.

« Trente-six mille francs! murmurait-il. Où diable les a-t-il pris? »

Digitized by Google

XII

Pendant les quelques jours qui avaient précédé sa sortie de l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy et avant les derniers efforts qu'il avait tentés auprès de Sophie, Maurice de Treuil avait vendu son atelier à un marchand de tableaux avec lequel il était en relations d'affaires à l'époque où il habitait la rue de Douai. Ce qu'il avait ne suffisant pas pour la somme totale qu'il voulait rembourser à M. Sorbier, il avait pris des engagements que son travail devait acquitter plus tard. Il l'avait fait sans hésiter et sans prévenir aucun de ses amis. On l'avait froissé, humilié dans les parties les plus intimes de son être ; tout était dit. Une heure après son départ, il était installé dans son atelier, où l'on ne voyait plus que les meubles indispensables et le grand tableau auquel il travaillait en secret. Les objets d'art, les croquis, les ébauches, les dessins,

Digitized by Google

les études ramassées çà et là dans ses promenades, ces mille choses trouvées une à une et qui rappellent des souvenirs de jeunesse ou de voyage, avaient été emportés pêle-mêle sur les épaules des commissionnaires. Sa chambre de garçon seule était intacte. De tout ce qu'il avait dans son appartement de la rue Godot-de-Mauroy, il n'avait emporté qu'un portrait de Sophie. Ce portrait, il l'avait fait un matin aux premiers jours de son mariage, pendant qu'elle dormait. Ce n'était qu'une esquisse, mais l'amour lui avait donné la main d'un maître.

Quand il fut seul en face de ce portrait et dans le silence de l'atelier désert, il soupira : quel abîme depuis le jour où il en était sorti pour conduire Sophie à la Madeleine! Ses yeux se mouillèrent, mais il saisit le pinceau d'une main ferme et s'assit devant le chevalet. « Le passé est mort, » murmura-t-il. Il voulut passer sa première soirée seul, pour rentrer en possession de lui-même et s'habituer du premier coup à cette solitude à laquelle il s'était condamné; il travailla fort tard, et se promena, le soir venu, dans les tristes campagnes qui avoisinent la butte Montmartre. Il cherchait à assoupir par la fatigue la fièvre de son cœur, et, malgré lui, sa pensée le ramenait toujours vers Sophie. Le ciel était noir, une pluie fine commençait à tomber; il ne voyait pas plus dans son âme que dans la nuit.

Digitized by Google

Il rentra dans Paris, et, suivant l'impulsion de ses jambes, il descendit la rue Blanche dans la direction de la Chaussée-d'Antin. Une force secrète le poussait vers la maison de la rue Godot-de-Mauroy. Un grand coupé était à la porte. Il reconnut celui de Mme Sorbier; c'était l'heure où elle allait à l'Opéra. Sophie était peut-être derrière la glace; Maurice passa. Comme il suivait le boulevard lentement, un de ses amis l'arrêta sous un bec de gaz dont la lumière, fouettée par le vent, tremblait sur l'asphalte miroitant. Maurice leva les yeux. Deux grosses larmes roulaient le long de ses joues sans qu'il pensât à les essuyer. Son visage exprimait une douleur si navrante, il était si morne et si pâle, que l'ami s'éloigna sans parler, comme s'il avait craint d'interroger ce chagrin muet. Maurice le reconnut à peine et poursuivit son chemin. Vers minuit, il rentra rue de Douai. Il était comme un homme qu'un choc violent aurait renversé; il ne sentait rien. Il se coucha et s'endormit d'un sommeil de plomb.

A son réveil, il faisait grand jour, et le ciel était bleu. Philippe, prévenu par un des gens de l'hôtel, était dans son atelier. « Tu le vois, dit Maurice, je suis sorti du mariage plus pauvre que je n'y suis entré. »

Philippe se fit expliquer tous les petits incidents qui avaient déterminé cette rupture et la cause finale qui l'avait précipitée. Il approuva sans ré-

Digitized by Google

serve la conduite de Maurice. » A présent, dit-il, il faut tirer une barre sur le passé et travailler comme si tu débutais. Le travail te sauvera. » Philippe vit bien cependant que la blessure était profonde. Le regard de Maurice était inquiet comme celui d'un homme qui attend quelque chose. Il cherchait de tous côtés. Chaque fois qu'on entendait un bruit de pas dans l'escalier, ou que le passage d'une voiture ébranlait la rue, il tressaillait, et ses yeux se tournaient vers la porte. Philippe rentra chez lui douloureusement ému. Laure, qui l'attendait, le questionna.

« C'est fini, lui dit-il, ils ont rompu.

— Mais lui! lui! s'écria-t-elle avec une voix où vibrait la tendresse d'autrefois.

— Lui! Le malheureux, il aime sa femme! »

Le départ de Maurice avait jeté un grand trouble dans la famille Sorbier. Pendant les premiers jours, on parut croire qu'il reviendrait, Mme Sorbier elle-même n'ayant jamais supposé qu'il en arrivât à cette extrémité; mais quand on fut bien convaincu que cette séparation si violente était moins le fruit du caprice que le résultat d'une détermination bien arrêtée, Mme Sorbier s'appliqua à rendre plus profond le fossé creusé entre Sophie et Maurice. Elle fut merveilleusement servie dans ce travail par toutes les personnes qui approchaient sa fille. M. de Courtalin par intérêt, M. Closeau du

Digitized by Google

Tailli par rancune, Mme de Vitteaux par légèreté, M. Guillaume de Marvejols par sottise, entourèrent Sophie et ne lui permirent pas de réfléchir. On employa à détruire les restes d'une affection qui n'avait jamais été bien vive toutes les armes que fournissent la vanité, l'amour-propre et ces mille petites passions qui agissent comme ces insectes qui percent le bois le plus dur. Quel crime avait donc commis Sophie pour que son mari la quittât subitement? Maurice l'aimait donc bien peu, pour n'avoir pu supporter quelques contrariétés légères? Comment M. de Treuil avait-il oublié à ce point tout ce qu'il devait à M. Sorbier? Certainement on ne voulait médire en rien de la position que lui avait faite son talent; mais enfin il vivait dans un petit appartement au cinquième étage de la rue de Douai, au moment où l'amitié de M. Closeau du Tailli l'avait introduit à la Colombière. On sait comment il avait récompensé le dévouement tout paternel de l'ancien armateur! N'avait-on pas refusé pour lui les meilleurs partis? En quoi Sophie avait-elle manqué à ses devoirs? On lui avait fait, il est vrai, quelques observations au sujet d'une somme importante dont il avait disposé légèrement; mais quel père de famille, sans oublier tous ses devoirs, n'aurait pas agi comme M. Sorbier? et fallait-il, pour obéir aux lois d'une fausse chevalerie décrétée par la bohême, abandonner sans contrôle

Digitized by Google

aux mains d'un prodigue la fortune amassée par l'ordre, le travail, l'économie? Tout le monde savait comment M. de Treuil était dans l'hôtel. Il avait la libre disposition des voitures, des gens, des chevaux. Si on ne voyait pas ses amis aux réceptions de la famille, ne fallait-il pas en accuser ses amis eux-mêmes, qui préféraient la vie décousue des coulisses et de l'atelier aux réunions de la bonne compagnie? Quel motif si pressant pouvait-il faire valoir pour obliger une fille à se séparer d'un père et d'une mère qui la chérissaient et qui ne cessaient pas de lui donner des témoignages de leur tendresse? Était-ce là ce qu'il avait promis? Les arguments ne manquaient pas sur un tel chapitre, ils arrivaient en foule, chacun en faisait valoir de nouveaux comme à l'envi, et bientôt il fut clairement démontré que Maurice était un ingrat, un dissipateur, et pour tout le moins un mauvais fils et un mauvais mari. Sophie ne fut pas la dernière à en être convaincue. Le soir, quand elle défaisait ses cheveux devant la glace, il n'était pas de preuves d'amour prodiguées par Maurice qui tinssent devant le crime de l'avoir abandonnée. Sophie le condamnait au nom de sa beauté.

Sous l'effort de ces accusations, portées par cent bouches, un cri de blâme s'éleva contre Maurice dans tous les salons qu'il avait traversés. Cette hostilité sourde qu'on sent partout dans le monde

Digitized by Google

contre les artistes, et dont la bourgeoisie subit l'influence peut-être à son insu, se fit jour de toutes parts. On ne chercha pas, on n'examina pas : Maurice était peintre, il avait abandonné sans cause éclatante une femme jeune et jolie qui lui avait apporté une dot considérable ; il était donc le seul coupable. L'ostracisme fut prononcé.

Un mois après la rentrée de Maurice dans son atelier de la rue de Douai, les habitants de l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy vivaient comme si rien d'étrange ne se fût passé dans l'intérieur de la famille. C'étaient les mêmes dîners, les mêmes bals, les mêmes promenades, les mêmes réceptions : il n'y avait qu'un mari de moins. M. Closeau du Tailli triomphait, et M. de Courtalin, ami intime de la maison et conseiller privé de Mme Sorbier, voyait se lever l'aurore d'un nouveau jour. Un soir qu'il la ramenait d'un bal officiel où il l'avait fait inviter, elle ne put s'empêcher de s'écrier en lui pressant le bras dans un bel élan de tendresse rétrospective : « Ah! si l'on m'avait écoutée !... » Le reste de la phrase se perdit dans un regard dont le député comprit la muette éloquence.

Tandis qu'à l'inquiétude des premiers jours succédait dans l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy une sorte de placidité, Maurice s'efforçait de travailler et d'oublier ; mais l'oubli ne venait jamais, et le travail ne répondait pas toujours à son appel. L'image

Digitized by Google

de Sophie flottait presque constamment entre son tableau et lui. Il sortait peu de son atelier; mais, chaque fois qu'il en sortait, ses pas le ramenaient comme malgré lui aux lieux où il avait l'espoir cruel de la rencontrer. Ces apparitions lointaines, où il entrevoyait Sophie dans la coquette insouciance d'une promenade ou la magnificence dédaigneuse d'une toilette de bal, élargissaient sa blessure et la faisaient saigner. Il rentrait dans sa solitude éperdu et comme fou. Le lendemain, c'était à recommencer. Quelquefois il s'enchaînait lui-même à son chevalet et se reprenait à cet art qu'il avait tant aimé, et dont il rêvait l'expression si haute et si large. Alors son pinceau, animé d'une puissance fébrile, faisait en une matinée l'œuvre d'une semaine; mais le jour suivant un accablement profond s'emparait de lui, et il passait de longues heures dans une immobilité profonde, tout entier par la pensée à celle qui n'était plus là. Il se souvenait du temps où le piano de Laure l'appelait, où, sur ce balcon voisin dont il voyait les rideaux blancs, séjour à présent d'une inconnue, une figure aimée lui apparaissait entre les liserons verts et les pois de senteur. Où étaient la paix et l'animation laborieuse de ces jours heureux? Le silence était partout autour de lui maintenant, et il avait la fièvre dans le cœur. La gaieté et l'expansion de son caractère avaient fait place à une préoccupation que rien

Digitized by Google

ne pouvait alléger. Ses amis, et parmi eux Philippe et Lambert, lui tenaient fidèle compagnie; mais ils voyaient avec une douleur profonde que leur présence et leur amitié ne guérissaient pas cette plaie invisible qu'il portait en lui. Philippe, inquiet des progrès de ce mal, dont les ravages éclataient sur le visage de Maurice, avait voulu l'emmener loin de Paris. Il pensait que le mouvement d'un voyage ou le séjour de la campagne lui serait favorable. Maurice refusa, si pressantes que fussent les sollicitations de Laure. Il avait, disait-il, son tableau à terminer. Il ne disait pas que, semblable au naufragé qui attend une voile, il attendait Sophie. Souvent, au milieu d'une promenade, cette pensée que Sophie était chez lui le saisissait brusquement. Il s'éloignait à grands pas, courait vers la rue de Douai, ouvrant son cœur, ouvrant ses bras; il montait l'escalier plein de cette conviction chimérique qu'elle allait l'accueillir sur la porte; il la voyait souriante et la main tendue; c'était une ivresse, une folie : il entrait et ne trouvait rien. La semaine n'était pas écoulée, que la même hallucination s'emparait de son esprit. D'autres fois, il se révoltait contre ce fantôme et s'efforçait, par une application plus soutenue au travail, par une fréquentation plus régulière de ses amis, de se vaincre lui-même; mais ces luttes, où il n'était pas toujours le plus fort, épuisaient sa jeunesse et son talent.

Digitized by Google

Ses nuits étaient sans sommeil et ses jours sans repos.

Sur ces entrefaites, une affaire dans laquelle il parut à M. de Marvejols que M. de Courtalin ne se conduisait pas en parfait gentilhomme brouilla le député et le jeune lion. M. de Marvejols chercha une vengeance et se souvint de Maurice, qu'il avait fort négligé depuis qu'il ne le rencontrait plus dans les salons où lui, Guillaume, portait les arrêts de la mode en matière de gilets et de cravates. Il sortit un matin et se rendit à la rue de Douai. La pensée de Maurice, constamment tendue vers le même objet, lui fit croire qu'il était porteur de quelque message de Sophie.

« Vous êtes rare ! » lui dit-il d'une voix émue et un peu sans savoir ce qu'il disait.

M. de Marvejols lui expliqua qu'il était accablé d'affaires, et qu'entre le bois de Boulogne, où il passait la matinée, et le club, où il passait la nuit, il ne lui restait pas le temps de voir ses amis ; puis, par un détour maladroit, il en vint à lui parler de sa femme. Le cœur de Maurice battit à coups pressés.

« Je l'ai vue hier, dit Guillaume ; elle était aux Italiens, toute en blanc, comme un flocon de neige.... Elle est vraiment charmante, et je ne comprends guère que vous l'ayez quittée.

— C'est un ambassadeur, » pensa Maurice, et il tendit l'oreille. Il trouvait bien que le choix de

Digitized by Google

M. de Marvejols était singulier, mais il ne s'arrêtait pas à ce détail.

Guillaume se jeta dans un fauteuil et déclara que la conduite de son ami Maurice était tout au moins imprudente. On n'abandonne pas une femme de l'âge et de la figure de Mme de Treuil dans un monde où rôdent tant de désœuvrés. Un mois se passe, puis deux, et on oublie. Le cœur de la femme est ainsi fait. Certainement Mme de Treuil avait pour se défendre sa mère et ses principes, elle n'était pas seule et livrée à elle-même au milieu de Paris; mais enfin il était clair pour tout le monde que M. de Courtalin allait beaucoup chez Mme Sorbier. M. de Marvejols était trop l'ami de Maurice pour ne pas lui en donner avis. Cela dit, M. de Marvejols se jeta dans une foule de considérations d'un ordre supérieur sur la conduite des femmes dans le monde; du général il passa au particulier, et, emporté par le flot de son éloquence, il fit entendre à Maurice qu'il était bien temps que son intervention se fît sentir, s'il ne voulait pas que Mme de Treuil fût compromise.

« Vous insultez Mme de Treuil! » s'écria Maurice.

M. de Marvejols fit un bond. Il éprouvait la sensation d'un homme qui, maniant un ballon de caoutchouc, le verrait tout à coup se transformer en obus. Il restait comme pétrifié.

Digitized by Google

« Après ce que vous venez de dire, reprit Maurice, blanc de colère, un mot de plus serait une insulte nouvelle. Mes témoins seront chez vous dans une heure. »

M. de Marvejols se retira bouleversé. M. de Courtalin seul était coupable, et c'était lui, Guillaume, que Maurice provoquait ! C'était à dégoûter de rendre service aux gens. Quelqu'un lui aurait dit qu'il venait de commettre une bonne petite infamie, que M. de Marvejols ne l'aurait pas compris. Il se donnait à lui-même un brevet d'innocence. Le lendemain il avait un coup d'épée au travers du bras, et ce n'était pas la faute de Maurice si son adversaire ne restait pas sur le carreau. Ce coup d'épée ouvrit les yeux de M. de Marvejols sur les bénéfices de l'amitié; mais il lui donna en même temps le vernis d'un héros mis en péril de mort, et ce lui fut une compensation.

Maurice s'était bien gardé de s'ouvrir à Philippe de cette rencontre. Il avait fait choix de Lambert et d'un autre de ses amis pour témoins, et les avait chargés de régler uniquement les conditions du combat, sans entrer dans aucune explication. Le soir même il écrivit à Mme Sorbier une lettre où, en la prévenant de ce qui venait de se passer, il l'adjurait en termes pleins de dignité de veiller sur la réputation de sa fille. Cette lettre, où rien n'était à reprendre, ni les sentiments ni les mots, fut

Digitized by Google

pour Mme Sorbier un texte à de nouvelles récriminations. M. de Treuil prétendait-il lui donner des leçons? S'il était si chatouilleux de l'honneur de sa femme, lequel, Dieu merci, ne courait aucun danger, devait-il compromettre son nom au sujet de méchants caquets colportés par un étourdi? Un homme de tact et d'esprit aurait ri de ces sottises et ne les aurait pas ébruitées en leur accordant une si haute importance; mais Mme Sorbier ne s'apercevait pas qu'en lisant cette lettre à tous ses amis, et en l'accompagnant de commentaires, elle répandait plus qu'il n'était besoin l'histoire de la rencontre de son gendre et de M. de Marvejols. Tout ce bruit donna à Mme de Vitteaux le désir de revoir Maurice, et du désir à la visite il n'y eut qu'un pas. Un mari qui se bat pour sa femme après l'avoir quittée est à Paris un objet de curiosité assez rare, et qui vaut bien la peine qu'on fasse une course pour l'aller voir. Mme de Vitteaux entra donc d'un petit air délibéré dans l'atelier de Maurice, et lui tendit la main comme à une vieille connaissance.

« Je fais comme Mahomet avec la montagne, dit-elle : puisque vous ne voulez pas vous déranger pour moi, c'est moi qui me dérange pour vous. »

Maurice n'avait jamais aimé Mme de Vitteaux, on le sait; mais, dans la disposition d'esprit où il était, il accueillait volontiers tout ce qui pouvait lui rappeler Sophie. Il oublia ses préventions,

Digitized by Google

espérant que dans cette visite il y avait peut-être une tentative de rapprochement, et répondit à Mme de Vitteaux que, s'il n'avait pas craint de l'importuner, depuis longtemps il serait allé la voir. La conversation engagée, Mme de Vitteaux l'amena tout doucement sur la question qu'elle voulait débattre, non pas qu'elle eût aucun projet, mais simplement parce que tout ce qui apportait une distraction nouvelle dans l'oisiveté de sa vie était une bonne fortune. Maurice la laissa faire complaisamment; peut-être allait-il apprendre que Sophie le regrettait.

« Tenez, reprit Mme de Vitteaux, mettez-vous là et faites mon portrait; j'en parlerai à une personne de ma connaissance, et peut-être un jour ne reviendrai-je pas seule. »

Mme de Vitteaux jetait tous ces mots en l'air sans y attacher une grande importance. Si elle ne réussissait pas, tant pis, et elle laissait là son portrait; si elle réussissait, elle aurait une scène de comédie jouée pour elle seule, et ce lui serait un excellent sujet de conversation. Il faut ajouter que sa présence dans ce grand atelier lui semblait originale, et que Maurice, dans sa vareuse, lui paraissait assez bien tourné. Cela la reposait des habits et des redingotes, et le tout la disposait à lui rendre service dans l'occasion.

« Si vous m'aviez consultée, continua-t-elle quand

Digitized by Google

Maurice eut saisi ses pinceaux avec une ardeur qui la fit sourire, je crois que vous ne seriez pas parti.

— Et qu'aurais-je fait?

— Tout, excepté cela. Quand on occupe une place forte, le moyen de la conserver n'est pas, j'imagine, de la quitter.

— A moins, pour continuer votre métaphore, que la ville ne soit inhabitable et n'offre aucune ressource à la garnison.

— Il y a toujours des ressources. Mme Sorbier, j'en conviens, est maussade, prétentieuse, un peu avare, et médiocrement accommodante. Remarquez bien que je n'en dis pas de mal, Dieu m'en garde! la bonne femme m'adore; mais enfin il n'est si méchante auberge où l'on ne puisse s'arrêter un temps, et deux ou trois millions valent bien la peine qu'on se baisse pour les ramasser. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée, mon cher monsieur de Treuil? Vous n'avez pas su vous y prendre.

— Je le crois bien, je n'y songeais même pas.

— Vous aviez fait un beau mariage, ce qui, pour le dire en passant, m'avait donné une haute opinion de votre esprit.... Et puis, la chose faite, pour un mot, une vétille, un rien, vous cassez tout! Et, pour couronner l'œuvre, vous croisez le fer avec un étourneau! M. de Marvejols me fait la cour, ce qui

Digitized by Google

est une circonstance atténuante, mais enfin je le connais, et l'on sait ce qu'il vaut.

— Pouvais-je laisser le nom de ma femme, le mien, traîner dans toutes les sottises qu'il plaît à ce monsieur de débiter?

— Ah! oui, à propos de M. de Courtalin.... La belle affaire!... Qu'est-ce que cela prouve, sinon que Mme de Treuil est jolie, qu'on le voit et qu'on le lui dit? Mais toutes les femmes en sont là. M. de Vitteaux, mon cher mari, ne s'est jamais battu pour si peu.... il se battrait donc tous les jours, le pauvre homme! Par hasard, les croyez-vous bien dangereux, ces messieurs qui prennent des poses au coin des portes? C'est trop d'honneur que vous leur faites. Fiez-vous à eux pour n'avoir rien à craindre, et laissez là votre rapière. Ainsi fait M. de Vitteaux, et il ouvre à deux battants la porte de mon boudoir à tous les oisifs de Paris.

— Eh! madame, si j'étais M. de Vitteaux, je consentirais bien à faire de votre boudoir un paradis, à la condition seulement que tous ceux qu'on y verrait entrer auraient gravées dans le cœur les paroles que Dante a écrites sur la porte de l'enfer. »

Mme de Vitteaux sourit. « Soit, reprit-elle; mais voyez où toute cette poésie vous a conduit.... Vous êtes seul.

— Oh! non pas seul; même de loin, je vis près d'elle : regardez. »

Digitized by Google

Maurice alla détacher du coin mystérieux où il le cachait ce portrait de Sophie qu'il avait emporté, et le présenta à Mme de Vitteaux. Son regard était si triste, et il mit tant d'abandon dans ce mouvement, que Mme de Vitteaux en fut émue.

« Ça, reprit-elle, vous l'aimez donc bien ?... mais là, sérieusement?

— Si je l'aime ! s'écria Maurice; mais c'est pour elle seule, rien que pour elle que je me suis montré si patient.... Il lui suffisait d'un mot, d'un sourire, pour me faire trouver des charmes aux choses qui m'attristaient le plus!... J'ai tout oublié pour elle pendant un an; pour elle, j'aurais tout supporté; pour elle, j'aurais vécu jusqu'à l'épuisement de mes forces dans cette maison où tant d'humiliations m'ont été prodiguées! Avec elle, cet atelier désert, cette solitude profonde, seraient le paradis.... Ah! je l'aime cent fois plus qu'elle ne s'en doute ; mais par la force de cet amour, jugez du mal qu'on m'a dû faire pour me contraindre à cette rupture ! Lui ai-je jamais adressé un reproche? Ne lui avais-je pas donné toute mon âme? ma vie s'écoule à l'attendre, à l'appeler ! Je tressaille au moindre bruit qui trouble le silence de cet atelier ; on n'ouvre pas cette porte que tout mon être ne soit bouleversé. Si elle apparaissait tout à coup, je tomberais à ses pieds, et, quand je la vois de loin, car pour la voir une minute je me cache et j'épie son

Digitized by Google

passage, alors le sang me reflue vers le cœur à m'étouffer. L'autre jour, à la sortie de l'Opéra, j'étais si près d'elle que j'ai entendu le son de sa voix, sa robe m'a frôlé; un nuage a passé devant mes yeux.... Toute la nuit j'ai embrassé ce portrait, toute la nuit j'ai pleuré sur cette image! »

Mme de Vitteaux écoutait Maurice tout étonnée; il parlait un langage qu'elle entendait pour la première fois et qui la troublait. Jamais, dans l'atmosphère de serre chaude où sa vie était enfermée, l'expression passionnée d'un amour jeune et douloureux ne s'était fait jour; c'était comme un rayon de soleil entrant tout à coup dans un caveau et l'éclairant. Elle n'avait jamais eu l'occasion d'observer que des sentiments étiolés, malingres et chétifs; cet amour tout enflammé se dressait devant elle comme une aurore. Elle se leva et prit les mains de Maurice sans savoir ce qu'elle faisait : « Ah! mon Dieu, dit-elle, vous m'avez bouleversée! Se peut-il qu'on aime ainsi? »

Ce n'était plus la Parisienne à la mode, c'était une femme; elle oubliait d'être spirituelle et distinguée; de vraies larmes mouillaient ses yeux, une émotion sincère faisait battre son cœur.

« Ah! reprit-elle, si j'avais su!... Mais peut-on croire que de tels sentiments existent à Paris? Tenez, vous m'avez fait pleurer! Est-elle heureuse d'être aimée ainsi! Comptez sur moi; je verrai So-

Digitized by Google

phie, je lui parlerai. Ah ! il faudrait qu'elle fût sans âme pour vous laisser malheureux plus longtemps ! »

En sortant de chez Maurice, Mme de Vitteaux courut chez Sophie. « Tenez, lui dit-elle, je viens de voir votre mari ; il m'a fait pitié : j'ai juré de vous ramener à lui, et je vous ramènerai. »

Elle lui raconta alors avec une volubilité extrême et un grand feu ce qu'elle avait vu et entendu. Ce récit toucha Mme de Treuil, mais elle n'osa prendre aucun parti sans avoir consulté sa mère. « Eh bien ! répliqua Mme de Vitteaux, parlons-lui-en tout de suite. »

Elles passèrent toutes deux chez Mme Sorbier ; celle-ci n'y était pas. « Alors venez, reprit Mme de Vitteaux ; vous consulterez Mme Sorbier sur cette visite après l'avoir faite. »

Sophie hésita ; elle était comme une branche courbée par le vent et qui, un instant redressée par un effort violent, revient bien vite à sa forme première ; elle essaya de se révolter contre la domination maternelle, mais elle retomba dans sa soumission.

Mme de Vitteaux retourna dans la soirée chez Mme Sorbier, que Sophie cette fois avait prévenue. Cette intervention en faveur de Maurice, de la part d'une personne qu'elle mettait au rang de ses amies les plus solides, avait profondément irrité Mme Sorbier ; elle n'en laissa rien voir cependant, Mme de

Digitized by Google

Vitteaux étant alors à la veille de la produire dans un des salons les plus aristocratiques du faubourg Saint-Honoré. Elle ne refusa même pas positivement de se prêter à une réconciliation ; mais, avant de pousser à ce rapprochement, qu'elle désirait au fond du cœur, dit-elle, il était bon d'en causer avec M. Sorbier, le chef de la famille, et il ne fallait pas se dissimuler que le procédé de M. de Treuil l'avait froissé au plus haut point.

« Que Sophie l'embrasse, et il n'y pensera plus, » dit Mme de Vitteaux.

Mme Sorbier secoua la tête d'un air de doute. On ne connaissait pas M. Sorbier comme elle. Après toutes les bontés qu'il avait eues pour Maurice, le coup l'avait atteint au cœur ; Sophie était là pour le dire. Sophie soupira.

« Mais qu'a-t-il donc fait? » demanda Mathilde.

A cette question, Mme Sorbier leva les yeux au ciel. Elle ne voulait certainement pas rappeler l'affaire des trente mille francs si follement perdus, il ne s'agissait là que d'argent ; mais en dehors de cette étourderie, qui avait bien son importance, quelle susceptibilité, quelle roideur dans la vie de tous les jours Maurice ne montrait-il pas? Il blâmait tout, il frondait tout, il n'était aucune des connaissances de Mme Sorbier dont il ne critiquât la conduite, et l'on pouvait citer de lui des mots qui prouvaient son opinion sur les personnes qui

Digitized by Google

le servaient le plus. A cette insinuation, dont Mme de Vitteaux comprit la portée, elle répondit par un léger mouvement d'épaules.

« Bah! dit-elle, s'il ne m'aimait pas, il ne faisait que me rendre le sentiment que j'avais pour lui... Franchement, je lui en voulais de ne pas faire attention à moi; mais si je devais me fâcher pour quelques mots dits au hasard, moi qui parle un peu à tort et à travers de tout et partout, ce serait plaisant! Allons voir M. Sorbier. »

Repoussée de ce côté, Mme Sorbier se retranchait d'un autre : elle ne pouvait pas déranger son mari, qui était en conférence avec M. de Courtalin et le notaire chargé de rédiger l'acte de la nouvelle société des mines de houille et de plomb. Il fallait qu'elle sondât ses dispositions à l'égard de Maurice, et préparât M. Sorbier à cette réunion, pour laquelle elle promettait d'avance son concours; mais c'était de ces choses qui ne se décidaient pas en vingt-quatre heures.

Mme de Vitteaux partit sans avoir rien obtenu. Les jours suivants, elle revint à la charge, mais sans plus de succès. On lui objectait mille petites difficultés de détail, devant lesquelles tous ses efforts restaient impuissants. Ce n'était plus la brutale résistance d'un bloc de pierre contre le boulet de canon; c'était la force inerte d'une balle de coton, que rien ne brise et ne déchire. Mathilde n'osait

Digitized by Google

pas retourner chez Maurice. Elle avait bien certainement la résolution de lui venir en aide; mais elle était du monde, et les distractions lui venaient de toutes parts.

« Tenez, dit-elle un jour à Sophie, si j'avais été à votre place, j'aurais pris mon chapeau et grimpé quatre à quatre l'escalier de Maurice.... Tous nos châles et tous nos bals ne valent pas une heure de véritable amour. Cela vous étonne, ce que je vous dis là ! C'est mon idée cependant. Ah! si l'on avait eu la bonne inspiration de m'aimer comme on vous aime, je l'aurais saisie au vol ! »

Sophie soupira, changea le tour de la conversation, et au bout d'un mois Mme de Vitteaux ne lui parla plus de la visite à Maurice.

Un matin, Philippe entra chez Mme Sorbier, qui discutait avec Sophie l'ordonnance d'un dîner auquel devaient assister quelques grands financiers et le secrétaire général du ministère de l'intérieur, introduit chez M. Sorbier par M. de Courtalin.

« Madame, dit-il à Mme Sorbier, si vous ne vous hâtez pas de réconcilier Mme de Treuil et son mari, peut-être sera-t-il bientôt trop tard.... Maurice se meurt.... »

Sophie poussa un cri. Mme Sorbier la prit dans ses bras. « Ah! monsieur, s'écria-t-elle, pouvez-vous dire de pareilles choses devant cette enfant ?

— Je dis la vérité, répliqua Philippe sèchement.

Digitized by Google

L'amitié que je porte à Maurice m'a conduit vers vous. Si Mme de Treuil éprouve à cette nouvelle un si vif saisissement, elle ne s'évanouira pas et ira voir Maurice. »

Philippe sortit là-dessus.

« Est-il grossier! » murmura Mme Sorbier.

M. Closeau du Tailli arriva sur ces entrefaites et trouva Mme Sorbier en train de prodiguer ses conseils à Sophie, que la visite de Philippe avait tirée de sa torpeur. On agita la question de savoir si on enverrait aux informations. Sophie penchait pour y courir sur-le-champ. Quelques mots mirent M. Closeau du Tailli au fait de la situation.

« M. de Treuil? dit-il en ricanant. Il est au plus mal en effet; je l'ai rencontré hier aux Champs-Élysées.... Il fumait son cigare. »

Mme Sorbier fut saisie d'indignation. « Quelle odieuse comédie! » s'écria-t-elle.

Et la conférence sur l'ordonnance du dîner reprit son cours.

Voici ce qui s'était passé.

Depuis la rencontre de Maurice et de Mme de Vitteaux, cette espèce d'abattement, mêlé d'excitation nerveuse, dans lequel le jeune peintre était tombé, avait fait de nouveaux progrès. Il avait conçu des espérances qui ne s'étaient pas réalisées. Le chagrin qui le dévorait, sans qu'il osât, par orgueil peut-être, en parler, même à Philippe, s'en aug-

Digitized by Google

menta. Il passait quelquefois des jours entiers immobile devant son tableau inachevé, le regardant sans voir, ou se promenant de long en large dans son atelier, la porte fermée, et seul avec le souvenir poignant du passé, sur lequel il revenait sans cesse. Par un étrange retour d'esprit, il s'accusait lui-même, et se complaisait à raviver le mal qui le rongeait par de véhéments réquisitoires tout empreints de colère et de désespoir. Il était tout ensemble le juge et la victime. N'était-il pas seul coupable et seul responsable de tout ce qui était arrivé? Pourquoi n'avait-il pas écouté les conseils de Philippe le jour où, à Bougival, il lui avait fait confidence de ses projets? Pourquoi avait-il cédé, artiste sans courage, homme sans énergie, à ce besoin d'aisance qui lui avait fait rechercher la fortune au détriment de sa liberté? Si maintenant il était châtié, devait-il s'en prendre à un autre que lui? C'était la juste punition de son orgueil et de l'abandon qu'il avait fait de sa dignité. Mais pourquoi fallait-il que la main même du bourreau qui le frappait fût celle de Sophie? Comme certains héros de théâtre, il lui arrivait alors de parler à haute voix, et il ne s'arrêtait plus que l'écho de ses propres accents ne le surprît tout à coup. Alors il tressaillait et se jetait sur un fauteuil avec des larmes dans les yeux. Souvent il s'acharnait au travail, mais le pinceau tremblait dans sa main, et le sentiment

Digitized by Google

de ce qu'il faisait lui échappait. Il redoublait d'efforts; de longues heures s'écoulaient dans cette lutte, qui chaque jour emportait quelque chose de son énergie et ne lui laissait que la conviction de son impuissance. Il se prenait la tête entre les mains et pleurait avec accablement. « Rien! plus rien! » murmurait-il. A ces misères de l'âme, qui témoignaient de la profondeur de ses blessures, se joignaient d'autres angoisses qui ne lui étaient pas moins douloureuses. Les quelques ressources qu'il avait retirées de la vente de son atelier étaient épuisées; il sentait la gêne autour de lui, et ne voulait s'en ouvrir à personne. Après le luxe dans lequel il avait vécu, la pauvreté lui semblait plus horrible encore qu'autrefois. Il ne se sentait plus la force de supporter les privations, et ne savait comment les éviter. Le flot des dettes montait rapidement. Par quelles ressources pourrait-il un jour le conjurer? Il n'en savait rien, et allait à la dérive comme une épave.

Philippe, qui l'avait surpris deux fois dans ces accès de désespoir et qui devinait à demi ce qu'il ne voyait pas, amena chez Maurice, sous prétexte de réunir dans un dîner quelques amis du temps passé, un jeune médecin avec lequel ils avaient été en relations intimes au temps des premières luttes et des premiers travaux. Ernest Albin, alors médecin à la Pitié, passait pour une des lumières de la

Digitized by Google

science. Des études persévérantes, une intelligence vive, un coup d'œil sûr, lui donnaient, quoique jeune, un rang considérable parmi ses confrères de la Faculté de Paris. Les hasards de la vie l'avaient éloigné de Maurice et de Philippe, sans qu'ils se fussent oubliés. Un mot, une rencontre, l'échange d'une lettre, avaient renoué à intervalles inégaux la chaîne des vieilles relations.

Maurice reçut Ernest avec un vif plaisir. Ernest jeta sur l'atelier ce coup d'œil attentif de l'ami qui se souvient, et la conversation effleura le passé pour entrer de plein vol dans les choses du présent. Ernest avait dans le visage et le regard une assurance mâle et franche, quelque chose de net et de bienveillant qui indiquait le calme de l'esprit. On y voyait comme le reflet du bonheur intérieur. L'expression de cette physionomie ouverte frappa Maurice.

« Tu es heureux, toi ? dit-il.

— Je travaille, répondit Ernest; je vis au milieu des hommes comme au milieu de problèmes que j'étudie, et j'y prends un plaisir extrême. »

Maurice regarda Philippe à son tour. La vue de ces deux hommes qui marchaient résolûment dans une voie droite, où ils trouvaient la satisfaction de leurs besoins intellectuels, amena l'artiste à faire un retour sur sa situation. Il compara leur existence à la sienne; ils avaient demandé à la vie ce qu'elle pouvait légitimement leur donner, et à leur

Digitized by Google

profession un aliment journalier pour cette activité que tout homme porte en soi. Leurs efforts mêmes avaient été leur récompense; ni l'un ni l'autre n'avait voulu être riche. Était-ce bien ainsi que lui-même avait agi? Le rayon de gaieté que la présence d'Ernest avait allumé dans les yeux de Maurice s'éteignit.

On dîna à la campagne, dans un petit restaurant où Ernest avait jadis arrosé de quelques bouteilles de vin de Champagne son diplôme tout neuf de médecin. Philippe les réunit à son tour le lendemain avec Lambert, et pendant trois ou quatre jours on se vit assez souvent.

« Eh bien? demanda Philippe à Ernest, quand il pensa que le professeur avait eu le temps d'examiner le malade.

— Maurice est perdu, répondit Ernest. Il est atteint d'un mal qui a de grands points d'affinité avec cette souffrance intolérable qui pousse les montagnards de l'Écosse à se tuer quand par hasard les sons du pibroch viennent les surprendre sur les rives du Saint-Laurent : c'est une sorte de nostalgie. Maurice est marié, n'est-ce pas? il a épousé une femme très-jolie, et très-riche aussi, m'a-t-on dit? Ce mariage d'argent est devenu un mariage d'amour?

— Oui.

— Un événement que je ne connais pas a séparé les deux époux; voilà quelque temps déjà que cette

Digitized by Google

rupture est arrivée, et rien n'indique qu'un rapprochement doive avoir lieu prochainement ?

— Rien.

— Eh bien ! un mot me fera comprendre mieux que de longs discours : on a exilé Maurice de sa femme. Je ne connais pas de remède à ce mal. Tout la lui rappelle, et rien ne la lui rend. Sa pensée est tendue violemment, comme la corde d'un arc, vers un but qu'elle n'atteint pas. C'est le supplice du proscrit.

— Je verrai Sophie, murmura Philippe, comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Il faut ajouter à cette disposition, qui a sur l'âme l'action corrosive d'un acide sur la chair vive, l'influence dissolvante de certaines habitudes dont Maurice n'a jamais pu se défaire : une certaine horreur de la gêne, un certain besoin de luxe, une appréhension excessive de la lutte qu'une extrême irritabilité nerveuse a fait arriver à l'état aigu. Des choses qu'il nous est impossible d'analyser et de combattre, un son, une odeur, un mot dit par hasard, une date, le moindre fait de la vie de tous les jours, le ramènent fatalement dans un courant d'idées qui l'énervent et le tuent. Il court droit à la mort par un chemin tout hérissé de ronces et de cailloux.

— Mais la guérison, la guérison ?

— S'il oubliait, il serait guéri.... Tu connais Mme de

Digitized by Google

Treuil, reprit Ernest après un silence. Qu'a-t-elle donc pour être aimée à ce point par ce pauvre Maurice ?

— Je ne sais. Elle est jolie, très-jolie même; elle a surtout un son de voix charmant : c'est un timbre d'or, on dirait une perle sonnant dans du cristal; mais il n'y a entre eux aucune affinité de caractère, et elle n'a dans l'esprit aucune élévation. Elle est née le cœur vide et le cerveau éteint; je concevrais qu'elle plût un jour, un mois, un an si l'on veut; mais qu'elle soit aimée avec cet acharnement et ce désespoir, c'est ce qui me passe.

— Oh ! reprit Ernest, il y a un vers de Racine qui pourrait expliquer ce phénomène. J'ai déjà vu plus d'un exemple de ces amours en quelque sorte inextinguibles. Maurice a pris la main de Sophie; il y a eu entre leur épiderme un contact mystérieux, un échange de fluide, et tout a été dit. On ne combat pas de tels amours. Une certaine disposition à la tendresse et à la concentration les exalte et les rend plus forts : Maurice en était là quand il a quitté sa femme.... Et puis Sophie ne l'aimait pas, ou du moins l'aimait peu, et c'est une grande raison pour qu'il l'aime toujours. Je te l'ai dit, j'ai bien peur que ce pauvre Maurice ne soit perdu. La vie s'en ira goutte à goutte par la blessure. »

Ce fut à la suite de cet entretien que Philippe se rendit chez Mme Sorbier. Le hasard voulut que ce jour-là même M. Closeau du Tailli rencontrât Mau-

Digitized by Google

rice aux Champs-Élysées, où il se promenait avec Lambert. On a vu comment Mme de Treuil avait répondu à l'appel de Philippe.

Un matin, à quelque temps de là, Maurice, qui avait travaillé la veille et une partie de la nuit, se trouva si mal, qu'il ne put saisir sa palette. Les mains lui tremblaient comme s'il avait eu un accès de fièvre. Il voulut sortir, pensant que le grand air le remettrait; mais dans l'escalier il fut pris d'un éblouissement subit, et se retint à la rampe pour ne pas tomber. Il remonta chez lui, se traîna jusqu'à un fauteuil et s'y jeta. Il ne voyait plus et n'entendait plus. Philippe, qui vint dans la matinée, le trouva couché par terre sans mouvement. Il le porta sur son lit et fit appeler Ernest Albin.

A la première nouvelle que Philippe donna de cet événement à sa femme, Laure tressaillit. Par un mouvement plus prompt que l'éclair, elle mit sa main dans celle de Philippe :

« Vous ne m'avez jamais rien dit, mais vous avez tout deviné, dit-elle; je souffrirais trop si je savais Maurice seul; voulez-vous me permettre d'aller à son chevet et de le soigner comme une sœur ? »

Le regard de Laure était tout brillant de larmes. Philippe lui présenta son bras : « Venez, » dit-il.

Laure lui sauta au cou : « Ah ! dit-elle, vous êtes bon ! »

Digitized by Google

XIII

Après que Maurice eut rouvert les yeux, Ernest prescrivit un repos complet et le séjour à la campagne aussitôt que le malade serait en état d'être transporté.

« Me reposer ! vivre à la campagne ! Mais je n'ai rien, » dit Maurice.

Philippe frappa du pied.

« Tu es bête, dit-il, ce que j'ai est à toi. »

Maurice sourit et se tourna vers Laure, qui était debout auprès de son lit.

« Dites-lui de ne pas se fâcher ; j'accepte. »

Laure détourna la tête pour ne pas laisser voir qu'elle pleurait. Rien ne la pouvait toucher plus que cet abandon naïf de la part d'un homme qu'elle savait si fier.

Philippe regardait le tableau, auquel il n'avait pas fait attention depuis plusieurs jours ; ce que

Digitized by Google

Maurice y avait ajouté le frappa : « Le malheureux, dit-il à demi-voix, quel épuisement ! »

C'était d'une part le travail d'un maître, de l'autre celui d'un écolier : « Elle ne lui aura rien laissé, reprit-il, rien !... »

Il se souvint alors de la visite qu'il avait faite à Mme de Treuil, et se reprocha la sécheresse des paroles qu'il lui avait adressées dans un moment d'irritation. Il se promit d'y retourner et de tout mettre en œuvre pour la rapprocher de son mari, dût-il aller jusqu'à la prière. L'intérêt de Maurice passait avant son ressentiment. Il fut servi dans cette nouvelle négociation par Mme de Vitteaux, dont le cœur s'émouvait facilement, s'il oubliait de même. Un sourire d'incrédulité erra sur les lèvres de Mme Sorbier à la peinture que Philippe lui fit de l'état de M. de Treuil. « La première fois que vous êtes venu, dit-elle, nous avons appris que M. de Treuil fumait un cigare à la promenade. » Sophie gardait le silence.

Le cœur de Philippe sauta dans sa poitrine, et toute patience lui échappa : « Mme Duverney est auprès de lui, dit-il ; à défaut de sa femme pour le soigner, il aura la mienne.

— C'est un ours ! » s'écria Mme Sorbier en le voyant sortir.

Cependant on prit des informations, et cette fois M. Closeau du Tailli ne vint pas donner un démenti

Digitized by Google

au récit de Philippe. La famille se réunit en conseil pour savoir ce qu'on ferait. Maurice malade et au lit, pouvait-on l'abandonner ? ne fallait-il pas compter avec le monde, dont l'opinion varie selon les circonstances ? Mais, si Mme de Treuil se rendait auprès de Maurice, un rapprochement complet ne pouvait-il pas être le résultat le plus clair de cette réunion momentanée ? et dans ce cas que devenait l'omnipotence de Mme Sorbier ? On consulta M. Closeau du Tailli. Le parrain de Sophie déclara que, pour sa part, il ne voyait aucun inconvénient à ce que sa filleule retournât auprès de Maurice. Cette démarche était peut-être commandée par la situation, mais il ne voyait pas en quoi ces visites pouvaient amener une réconciliation. Sophie aurait rempli ses devoirs jusqu'au bout. Le malade rétabli, elle retournerait auprès de sa mère, et il ne serait pas autrement question du passé. En quoi la maladie de Maurice pouvait-elle avoir modifié sa conduite et réparé les torts qu'il avait envers la famille ?

« Si cependant M. de Treuil rentrait dans l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy, ajouta-t-il en forme de péroraison, ne soyez pas étonnée de ne m'y revoir jamais.

— Jamais ? dit Mme Sorbier.

— Non, jamais ; ma dignité me commande cette réserve. Je ne puis pas oublier ce que M. de Treuil

Digitized by Google

s'est permis à mon égard. Peut-être avais-je eu quelques petits torts dans la forme ; mais ces torts bien légers, et qu'un mot aurait expliqués, méritaient-ils le châtiment qu'il m'a fait subir en présence de Mme de Vitteaux ? Fallait-il exposer le parrain de sa femme, celui-là même à qui il la devait, aux rires et aux sarcasmes d'une coquette qui s'est fait un malin plaisir de colporter l'aventure en mille endroits ? »

Sophie objecta timidement que telle n'avait pas été l'intention de Maurice.

« C'est ton devoir de le défendre, et tu fais bien, petite, reprit M. Closeau du Tailli d'un air doucereux ; aussi me gardé-je bien d'incriminer l'intention : je juge le fait seulement, et il est tel que je ne puis pas reparaître dans une maison où je rencontrerais M. de Treuil et Mme de Vitteaux ensemble. »

Sophie prit sur elle d'affirmer que Mme de Vitteaux, pas plus qu'elle-même, ne pensait encore à cet incident.

« Ta Mme de Vitteaux est une fine mouche, reprit M. Closeau du Tailli ; ce grand attachement qu'elle fait voir pour M. de Treuil me semble bien vif, tout en étant de fraîche date. On pourrait, en cherchant bien, lui trouver un motif ; mais ce n'est pas mon affaire, et je m'en lave les mains. Au demeurant, agissez à votre guise.... Si M. de Treuil

Digitized by Google

rentre ici, eh bien! vous viendrez me voir rue Saint-Lazare. »

L'allusion de M. Closeau du Tailli n'avait pas été perdue. Sophie s'étonna du changement que montrait Mme de Vitteaux et craignit de passer pour dupe. Son premier mouvement fit place au soupçon. Mme Sorbier de son côté trembla à la pensée de voir disparaître en fumée cette fortune qu'elle espérait pour sa fille, si on se rendait trop aveuglément à l'appel de Philippe. Il fut décidé d'un commun accord qu'on enverrait demander des nouvelles de Maurice, et qu'on attendrait au lendemain pour savoir si on irait ou si on n'irait pas.

Le hasard voulut que M. Sorbier toussât dans la soirée. Mme Sorbier vit dans cette toux les symptômes d'un catarrhe qu'il fallait combattre au plus vite. Elle ordonna de la tisane, des bains de pieds et le lit. Toute la maison fut en l'air, le vieillard se laissa faire, et Mme Sorbier déclara qu'elle passerait la nuit auprès de lui. Elle trouva dans cette maladie improvisée un prétexte merveilleux pour ajourner toute visite. L'indisposition du père répondait à l'indisposition du mari.

Laure ne quittait presque plus Maurice; Philippe, Ernest Albin, Lambert, se relayaient auprès de lui. La jeunesse luttait contre le mal, et l'on ne savait pas encore si elle serait la plus forte. On devinait que Maurice faisait des efforts incroyables pour se

Digitized by Google

rattacher à la vie ; il rougissait lui-même de souffrir si cruellement pour une femme qui l'écrasait de son oubli : mais les racines du mal étaient au cœur, et il ne pouvait les en arracher. Quelquefois, quand il tournait les yeux vers son tableau, il voyait clairement son impuissance et s'effrayait du peu de chose qui restait en lui. Il avait traversé le mariage, et il en était sorti dépouillé comme un naufragé. Un matin que l'air était tiède, on avait laissé la fenêtre de son atelier ouverte ; le vent agitait les rideaux blancs sur le balcon où jadis Laure arrosait ses fleurs. Maurice le montra du doigt à sa gardienne.

« J'avais deux routes devant moi, j'ai pris la mauvaise, dit-il.

— Oh ! la mauvaise, répondit Laure en affectant de rire, il faudra voir un peu plus tard. »

Maurice secoua la tête.

« Je ne puis pas regarder ce balcon, reprit-il, sans penser à cette soirée qui nous réunit tous deux pendant de si douces heures ! J'avais l'âme ulcérée et le cœur mécontent ; je ne sais quel levain fermentait en moi, et cependant je vous disais tout. Pourquoi n'ai-je pas compris cet instinct qui me poussait à m'ouvrir à vous avec une si profonde confiance, comme si j'avais cherché dans votre courage et votre droiture un appui contre ma propre faiblesse ?... Vous étiez pour moi comme une pro-

Digitized by Google

vidence visible. Avec quelle fermeté douce et vaillante ne me montriez-vous pas le sentier où vous marchiez vous-même!... Que n'ai-je alors gardé la main qui m'était confiée!

— Maurice! s'écria Laure, toute bouleversée de ce souvenir.

— Que craignez-vous de moi? poursuivit Maurice; je me confesse à vous comme un frère qui parle à sa sœur au moment de partir. Je vois clair à présent dans ma vie.... Et puis, ce que je vous dis, je le dirais devant Philippe; vous êtes de ces femmes à qui l'on n'a rien à cacher.

— Écoutez, Maurice, répondit Laure, qui s'efforçait de rester calme, vous êtes un peu comme un enfant et poussez bien vite les choses à l'extrême. Ce grand voyage auquel vous faites allusion, sans pitié pour ceux qui vous aiment, vous mènera tout au plus dans quelque campagne, à dix lieues de Paris; nous irons ensemble, si vous voulez. »

Maurice regarda le balcon.

« Le ciel a la même couleur que le jour où je revins du Louvre, reprit-il sans s'arrêter aux paroles de Laure; je me rappelle encore mot à mot tout ce que vous m'avez dit ce jour-là.... Il y a des heures où je me plains, où je maudis la destinée; j'ai tort, et ma raison me crie que le châtiment qui me frappe est juste.

— Si vous vous condamnez si cruellement, c'est

Digitized by Google

que vous êtes guéri, Maurice; vous vous relèverez donc, et des mains dévouées seront là pour vous soutenir, celles de Philippe, les miennes....

— Il est trop tard.... Tenez, je lis dans vos yeux que vous n'espérez pas plus que moi ce réveil.... Vous êtes trop franche, Laure, rien en vous ne sait mentir.... Ah! si une autre vous ressemblait, si une autre avait cette âme qui réchauffe et fortifie, alors peut-être, épuré par tout ce que j'ai souffert, je serais ce que vous auriez voulu que je fusse!... Mais cette autre, où est-elle, et sait-elle seulement que j'existe? Ah! ce cher et pauvre balcon, que n'y suis-je encore, et qu'on serait heureux d'y respirer! »

Laure n'y tint plus. L'émotion la gagnait de minute en minute comme un flot. Elle sortit, laissant Lambert auprès du malade, et, au risque d'être repoussée, elle courut chez Sophie, pénétra jusqu'à sa chambre, et lui parla avec tant de chaleur et de force qu'elle la détermina à la suivre sans prévenir Mme Sorbier.

« La voilà! » cria-t-elle en ouvrant la porte, et elle poussa Sophie vers le lit de Maurice.

L'émotion de Maurice fut si violente, qu'il ne put parler. Il saisit la main de Laure et la couvrit de baisers avec une effusion qui montrait assez la force de son amour pour Sophie. Laure s'échappa. Elle riait et pleurait tout à la fois. « Si vous avez besoin

Digitized by Google

de moi, je suis là, » dit-elle en montrant une pièce voisine où elle se sauva.

La pâleur de Maurice et son épuisement étonnèrent Sophie, Dégagée de l'influence de sa mère, elle s'attendrit et reprocha à Maurice de ne l'avoir pas appelée directement. « Un mot de vous, dit-elle, eût fait plus que cent visites. »

Maurice crut qu'il avait retrouvé sa femme. Il oublia tout ce qu'il avait souffert. « Je savais bien que ta présence me guérirait, » dit-il.

Sophie, entraînée par l'influence d'une situation qui la tirait de ses habitudes et du courant d'idées où elle vivait, lui prodigua ces menues câlineries qui semblent si douces quand elles viennent d'une femme aimée. Maurice la surprit regardant autour d'elle avec curiosité. Un clair rayon de soleil égayait le ciel.

« Ne serait-on pas bien ici à deux ? lui dit-il.

Le front de Sophie se plissa.

« Mais, dit-elle avec hésitation, on est bien partout où l'on s'aime ! »

Maurice vit dans ces paroles un peu banales l'expression d'une âme conquise à l'amour, et non l'embarras d'une femme qui cherche à détourner la conversation. Il fut pris d'une joie folle.

« Ah ! j'étais bien sûr que tu me comprendrais ! » s'écria-t-il.

Toutes les femmes, même les plus simples, et

Digitized by Google

Sophie ne l'était pas dans un certain ordre d'idées, ont une habileté qui les sauve aussitôt qu'une situation devient critique. Sophie, qui redoutait une explication, parla de tous les chagrins que le départ de Maurice lui avait causés. Elle ne comprenait pas comment il avait pu se décider à lui faire tant de peine. Maurice, qui se plaignait, ne savait pas tout ce qu'elle avait souffert! Peu s'en fallut que Maurice ne fût persuadé qu'il avait agi avec trop de précipitation et sans ménagement. Sophie et lui retrouvaient pour causer ensemble ces expressions mignardes qui sont les caresses de la langue et qu'ils employaient dans les premiers temps de leur mariage. Une vie nouvelle circulait dans les veines de Maurice. Un mot suffit cependant pour interrompre l'entretien. « Si vous pouviez rester ici! » dit Maurice. Sophie eut peur. Sa mère n'était pas prévenue, et elle redoutait l'explication qu'elle aurait à donner à son retour. Pour s'excuser, elle parla de l'indisposition de son père et de la nécessité où elle était de rentrer chez elle ; mais elle promit de revenir dès le lendemain.

Mme Sorbier connaissait par une femme de chambre la visite de Laure; il ne lui avait pas été difficile de deviner où sa fille était allée. C'était donc une nouvelle phase de la crise qu'elles traversaient toutes deux. Elle dissimula son ressentiment contre la femme de Philippe, et se garda bien d'adresser

Digitized by Google

aucun reproche à Sophie. Elle feignit même de l'approuver et lui demanda avec un intérêt apparent des nouvelles de Maurice. Sophie, encouragée par cet accueil, ne lui cacha rien des ouvertures que son mari lui avait faites au sujet d'une réunion. « Nous verrons! » répondit Mme Sorbier.

M. de Courtalin vint dans la soirée et fut informé de ce qui s'était passé rue de Douai. Au grand étonnement de Mme Sorbier, il lui conseilla de se rapprocher de Maurice.

« Est-ce bien vous qui parlez? lui dit-elle.

— Ainsi tomberont d'elles-mêmes les sottises auxquelles M. de Treuil a eu le tort de s'arrêter. Il faut sacrifier quelque chose à l'opinion du monde, qui pourrait, le sachant malade, se prononcer pour votre gendre.

— Mais c'est me séparer de ma fille!

— Je ne vois pas pourquoi.... Vous rouvrirez votre maison à M. de Treuil, vous lui rendrez son appartement, et rien ne sera changé chez vous. Ah! si par impossible M. de Treuil venait à refuser, vous n'auriez nul reproche à vous faire, et les choses resteraient ce qu'elles sont. »

Mme Sorbier regarda M. de Courtalin et le comprit.

« Vous êtes un homme de bon conseil, reprit-elle; il y a toujours profit à causer avec vous. »

Sophie, qui ne voyait aucun inconvénient à faire

Digitized by Google

cette proposition à Maurice, fut chargée de la lui communiquer. Pour elle, il n'y avait eu dans le fait de leur séparation que le résultat d'un moment de mauvaise humeur et d'un malentendu. Habituée dès l'enfance à ne voir que par les yeux de sa mère et à ne comprendre les choses que par la traduction qu'elle en recevait, il lui avait été impossible d'apprécier dans leur gravité les actes qui avaient motivé le départ de Maurice. Elle se rendit donc chez lui avec la ferme conviction qu'elle ramènerait son mari à l'hôtel de la rue Godot-de-Mauroy. Il faut dire à sa louange qu'elle en éprouvait même une certaine joie. Elle voulait aller aux eaux, et elle pensait que le bras d'un mari ne lui serait pas inutile. L'air de gaieté qui paraissait sur son visage frappa Maurice.

« Vous êtes l'ange des bonnes nouvelles, lui dit-il; laquelle m'apportez-vous?

— La meilleure.... Il dépend de vous que nous ne nous quittions plus.

— De moi?

— Ma mère (elle est bonne, et vous avez bien tort de ne pas l'aimer!) a été au-devant de mon désir. Elle ne demande qu'à vous ouvrir ses bras. Notre appartement à la Colombière est tout prêt. Elle y a fait poser une petite perse vert-d'eau très-jolie. Nous nous y installerons pour un mois ou deux, après quoi nous irons aux Pyrénées.

Digitized by Google

— Et au retour sans doute nous rentrerons rue Godot-de-Mauroy?

— A moins que la saison ne nous permette de rester quelque temps encore à la Colombière.

— Ne pourrions-nous pas rentrer rue de Doual?

— Ici! Vous oubliez que mon père n'est pas bien portant.

— Vous iriez le voir tous les jours.

— C'est-à-dire que vous refusez de revenir chez nous. »

L'illusion de Maurice s'en allait à chaque mot de Sophie; il retrouvait tout entier devant lui le même obstacle contre lequel il s'était heurté une première fois.

« Sophie, reprit-il d'un air sérieux, une femme n'est chez elle que chez son mari... Chez vous, comme vous dites, nous serions chez Mme Sorbier.

— Mme Sorbier est ma mère, ce me semble, répondit Sophie; chez elle, je suis chez moi. »

Posée en ces termes, la conversation ne pouvait pas aboutir. Au moment où il vit que Sophie s'apprêtait à sortir, Maurice hésita.

« Ne resterez-vous pas? dit-il en prenant sa main.

— Il est tard, et l'on m'attend; » répondit-elle tristement.

Quelques instant après, Laure trouva Maurice seul; et plus mal qu'il ne l'avait jamais été. Il pei-

Digitized by Google

gnait d'une main active. Un feu âpre et violent brillait dans ses yeux.

« Voyez, dit-il à Laure, je peins.... Je la forcerai bien à me regretter! »

Le pinceau volait. Maurice avait retrouvé la force et l'inspiration des anciens jours. Les contours et la couleur apparaissaient sur la toile avec une fermeté et un éclat inaccoutumés. L'œuvre se dégageait à vue d'œil du milieu confus où elle était encore engloutie.

« Prenez garde, dit Laure, vous vous fatiguerez.

— Moi! jamais je ne me suis senti plus fort! »

Après quatre heures d'un travail opiniâtre, Maurice porta tout à coup la main à son front. Il était d'une pâleur de mort. « Ah! dit-il, elle ne m'a jamais aimé! »

Il cacha sa tête entre ses mains; les sanglots l'étouffaient.

De retour à la rue Godot-de-Mauroy, Sophie raconta les choses comme elles s'étaient passées. Mme Sorbier donna à sa joie intérieure toutes les apparences de l'indignation.

« Quelle humiliation! s'écria-t-elle; il refuse, et tu dis qu'il t'aime! Mais demande donc à M. de Courtalin ce qu'il en pense!

— Oh! s'écria M. de Courtalin avec tous les témoignages de l'enthousiasme le plus vif, si j'avais

Digitized by Google

été à la place de M. de Treuil, j'aurais suivi ma femme chez des sauvages. »

Sophie rougit jusqu'au blanc des yeux, et Mme Sorbier regarda le député d'un air attendri.

Un matin que Maurice sommeillait, un garçon de caisse arriva avec un billet à ordre portant sa signature; c'était le premier de ceux qu'il avait souscrits pour rembourser M. Sorbier. Lambert était là; il pria tout bas le garçon de caisse de le suivre, ramassa le peu d'argent qu'il avait, et le remit en à-compte au négociant à qui le billet appartenait. Il lui demanda jusqu'au lendemain pour le reste. Dans la journée, Maurice s'informa si on n'avait pas présenté un billet.

« Il est payé, dit Lambert.

— Payé! et avec quoi?... Il n'y a pas d'argent ici.

— Je n'ai pas cherché.... Tu dormais, et on aurait pu te réveiller.

— Mon pauvre ami, si tu veux payer mes dettes, tu seras bientôt ruiné! »

Maurice affectait de rire, mais la pensée de vivre aux dépens de ses camarades d'atelier lui était à charge.

« Écoute, reprit-il, un second billet échoit dans quinze jours. Fais-moi le plaisir de voir la personne entre les mains de laquelle il se trouve, et prie-la de me donner un mois. D'ici là je travaillerai, et m'acquitterai.

Digitized by Google

— Oui, » dit Lambert.

Lambert avait son idée. Au lieu d'aller chez un négociant qu'il ne connaissait pas, et qui probablement ne lui accorderait aucun délai, il trouva plus simple de se rendre chez M. Sorbier, ne doutant pas que le vieux banquier ne lui avançât la somme nécessaire au remboursement de ces billets. M. Sorbier était dans son cabinet. Il reçut Lambert debout, l'écouta froidement et le congédia.

« Ma maison est ouverte à M. de Treuil, dit-il ; rien ne l'obligeait à la quitter. S'il lui convient de vivre en dehors de nous, je ne suis pas responsable des dettes qu'il a contractées et de celles que probablement il contractera plus tard. »

Cette histoire, racontée dans le cercle de la famille et des amis intimes, fut commentée de mille manières, et on y vit la preuve que Maurice était retombé dans ses habitudes de désordre et de dissipation que la bourgeoisie économe reproche aux artistes. A cette occasion M. Closeau du Tailli ne manqua pas de rappeler l'énergique et vieux proverbe : « La caque sent toujours le hareng. »

Après la crise qui avait suivi la dernière conversation de Maurice et de Sophie, l'état du malade devint tel qu'Ernest Albin jugea qu'un prompt changement d'air était indispensable. Philippe avait sur la lisière de la forêt de Compiègne, près de Pierrefonds, une maisonnette tout entourée de si-

Digitized by Google

lence et d'ombre. Il s'y reposait quelquefois durant la belle saison avec Laure. Il offrit de s'y rendre avec Maurice. Pendant huit jours, Maurice s'y refusa avec une opiniâtreté qu'on ne s'expliquait pas. « Il attend toujours Sophie, » dit Laure, qui lisait dans son cœur.

Le dixième jour, comme on insistait encore : « Eh bien! dit-il, demain, nous partirons; si vous voulez. »

Il était comme un nageur qui ne peut plus faire aller ses bras; les forces lui manquaient. Immédiatement Laure fit tout préparer pour le départ. Profitant d'un moment où il était seul, Maurice saisit une plume et écrivit à Sophie la lettre que voici :

« Dans quelques heures, j'aurai quitté Paris. Je ne sais si j'y rentrerai jamais; je ne le désire même pas. A quoi bon, si je ne dois pas vous y retrouver? Or quelque chose me dit que tout est rompu entre nous. Voilà huit jours qu'on me presse de partir, et on s'étonne de mon obstination à demeurer. C'est que je vous attendais. Laure l'a bien compris, je l'ai vu dans son regard. Il me semblait que chaque heure était celle qui devait vous ramener à moi. Combien n'ont pas sonné sans que le bruit de vos pas m'ait fait tressaillir! Je vois bien à présent que c'est fini, et que vous ne viendrez plus.... Que vous ai-je donc fait ?

Digitized by Google

« On dit que celui qui n'est pas aimé a tort. J'ai donc tort, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour toucher votre cœur et vous rendre heureuse. Peut-être est-ce là ma faute ; Dieu ne récompense pas les dévouements si absolus. Je vous avais mise sur un autel dont mon cœur était le sanctuaire vivant. Je rêvais, vous voyant si jeune et si belle, que vous seriez tout ensemble mon but et mon guide, mon inspiration et ma récompense. Je vous mettais si haut, que je n'ai pas pu atteindre jusque-là.... Ah ! si vous aviez voulu !

« Si vous étiez née pauvre, peut-être m'eussiez-vous mieux compris ; vous n'auriez pas eu cet éblouissement que cause la fortune et qui fait qu'on ne voit rien ni au delà ni au-dessus. Tout ce qui vous entourait faisait une barrière entre nous. Je me suis efforcé de la renverser ; je m'en vais avec le regret de n'y avoir pas réussi. Est-ce la patience, est-ce le courage qui m'ont manqué ? Il me semble que non. C'est l'habileté sans doute ; ceux qui aiment n'en n'ont jamais. Vous m'avez offert de nous réunir, vous l'avez fait avec une joie dont je vous remercie. Ç'a été mon dernier bonheur ! Un instant j'ai senti ma résolution fléchir ; mais je ne pouvais pas vous faire le sacrifice d'une dignité qui prend sa source dans la partie la meilleure et la plus intime de mon être. Ce sacrifice d'ailleurs

Digitized by Google

n'eût pas comblé l'abîme que mille circonstances où vous n'êtes pour rien ont creusé entre nous. Il l'aurait au contraire élargi, en vous enlevant peut-être l'estime que, quoi qu'il arrive, vous me garderez.

« J'aurais souhaité que mon départ vous coûtât quelques larmes. Il y a toujours de l'égoïsme dans l'amour le plus sincère. Si vous ne pleurez pas, je m'efforcerai de me consoler par la pensée que vous êtes heureuse. L'êtes-vous vraiment, Sophie, et ne regrettez-vous rien, loin de l'homme qui vous a tout donné? Cela est-il possible que votre pensée ne cherche pas la mienne quelquefois, et que rien en vous ne rappelle celui qui vous appelle toujours?

« Vous ne savez pas tout ce que j'ai enduré depuis le jour fatal qui me vit sortir de cet hôtel où vous étiez à moi. Quels jours amers et quelles longues nuits! Je vous demandais partout, et tout ce qui n'était pas vous m'importunait. Ne m'avez-vous donc jamais vu derrière les arbres du bois de Boulogne? Ne m'avez-vous pas découvert, caché parmi la foule des curieux, au coin d'une porte, quand vous passiez sous le péristyle de l'Opéra? Que de larmes j'ai dévorées en vous regardant alors! Une seule pensée me consolait: vous ne souffriez pas de ma gêne et de mon abandon. J'ai voulu me rattacher au travail; mais, ô misère! j'en avais perdu l'habitude. Le pinceau était lourd à ma main,

Digitized by Google

l'attention me fatiguait de son poids. De longs accablements succédaient à des accès fiévreux; je ne me sentais plus moi-même, et bien des fois, pâle, tremblant, épuisé, presque fou, je me suis surpris en face du vide et de l'impuissance.... Ma tête était comme un trou noir où tourbillonne une eau invisible. J'étais mort....

« Ce que j'avais de jeunesse et de talent, si ce mot peut s'appliquer à ce quelque chose qui était en moi, s'en est allé. Retrouverai-je ce que j'ai perdu? Oui, peut-être, mais à une condition qui ne se réalisera jamais, et en dehors de cette condition je ne le désire pas. Les soins dont m'entourent Laure et Philippe m'attendrissent; la sœur la plus aimante, le frère le plus dévoué, n'ont pas plus de tendresse; ils me traitent comme si j'étais leur enfant, mais je suis ingrat; quand je rencontre la main de Laure, j'ai le cœur gros, et je pense à la vôtre!

« Adieu, Sophie!... L'autre jour j'ai surpris un regard d'Ernest Albin; ce regard ne disait rien de bon. Je m'en suis réjoui. Je ne me sens plus la force ni la volonté de rentrer dans la lutte; les ressorts qui me faisaient agir sont cassés. Je le comprends trop bien, et je puis l'avouer à présent que je touche au dénoûment : je suis puni par où j'ai péché.... Pardonnez-moi, Sophie; le jour où je vous ai été présenté, je cherchais la fortune plus encore

Digitized by Google

que la femme qui me l'apportait. Cette richesse, vers laquelle me poussaient je ne sais quels mauvais instincts, je l'ai effleurée un instant, et ma main en a été brûlée; elle a détruit en moi l'ardeur au travail et la persévérance, sans lesquelles rien n'est possible. Maintenant j'ai peur de la misère, comme un enfant a peur d'un fantôme. Voyez jusqu'où je suis tombé!

« Bien des fois, quand mes amis sont dans ma chambre, je ferme les yeux pour rêver à vous. Je m'isole alors avec une telle puissance que rien de ce qu'on fait n'arrive jusqu'à moi. Je vous vois, je vous entends, je suis près de vous! Longtemps je poursuis cette illusion si chère; vous me parlez en esprit, et je vous réponds; puis tout à coup la pensée de la vérité me saisit avec la violence d'une tenaille de fer. J'ouvre les yeux, une sueur glacée baigne mon front, et je crois sentir autour de moi les fraîcheurs du tombeau.

« La dernière fois que je vous ai vue, vous avez laissé tomber sur mon lit un petit ruban de velours que vous portiez autour du poignet. Je l'emporte avec moi; me le donnez-vous? Il a une odeur douce qui vous est particulière et que je reconnaîtrais entre mille. Le sang se précipite dans mes veines quand je la respire; ce souvenir au moins ne me quittera jamais. »

Quand cette lettre parvint à Mme de Treuil, la

Digitized by Google

famille était réunie à la Colombière. Sophie en fut remuée, et se sauva dans sa chambre toute en larmes. Sa mère ramassa le papier qu'elle avait laissé tomber dans sa fuite, et l'examinant : « Bon ! quatre pages, » dit-elle. Cependant, inquiète de la sortie si rapide de Sophie, elle la suivit.

« Il faut que je parte, il faut que je revoie Maurice, » dit Sophie à sa mère.

Mme Sorbier lui prit la main. « Mais tu as la fièvre, s'écria-t-elle, ta main brûle! »

Sophie avait jeté un châle sur ses épaules et faisait quelques pas vers la porte. Un tremblement nerveux la saisit, et elle s'appuya en chancelant contre un fauteuil. « Ah! comme il souffre! » dit-elle.

Mme Sorbier se suspendit au cordon d'une sonnette. Ce fut un tel bruit que toute la maison accourut.

« Qu'est-ce? dit le père effrayé.

— Ma fille est malade.... elle vient de s'évanouir.... C'est la lettre de Maurice.... Vite, un médecin! »

Sophie eut beau répéter que ce n'était rien, qu'elle voulait sortir; rien n'y fit. Il fallut céder aux instances de ses parents et se mettre au lit. Mme Sorbier ordonna tout de suite qu'on fermât les fenêtres et qu'on ne reçût personne. Les domestiques eurent pour mot d'ordre de répondre à tout le monde que Mme de Treuil était malade.

Digitized by Google

Maurice veilla toute la nuit. Le matin, quand on le mit en voiture, il regarda de tous côtés. Il lui semblait toujours que Sophie allait paraître au coin de la rue. Il n'espérait plus et il attendait encore. On le conduisit à la gare du chemin de fer du Nord, où Philippe avait fait retenir un compartiment pour qu'il fût seul avec eux. Il se jeta dans un coin, un mouchoir sur les yeux. « Vous emportez un cadavre, » dit Ernest.

Maurice n'avait plus alors d'autre chance de salut que l'oubli. Ernest le savait bien, et, s'il l'envoyait à la campagne, c'était dans l'espérance que l'éloignement le débarrasserait de cette fièvre à laquelle il aurait donné volontiers le nom de fièvre de l'attente. « S'il parvient à n'y plus penser, disait-il, Maurice peut être sauvé! »

Philippe, à qui Lambert avait tout conté avant leur départ, mit les affaires de Maurice en ordre.

« Si nous avons une fille, dit-il à Laure, eh bien! sa dot sera plus faible de quelques milliers de francs.

— Elle vous en remerciera, » répondit Laure.

Quand elle vit Maurice et Philippe ensemble dans sa petite maison de campagne, qu'égayait un vif rayon de printemps, elle se sentit plus joyeuse qu'elle ne l'avait été pendant tout l'hiver à Paris. Elle allait par toute la maison avec la légèreté d'un oiseau, et rentrait à toute minute dans la pièce où

Digitized by Google

se tenaient les deux amis, pour voir si rien ne leur manquait.

« Ah! murmurait-elle, on serait trop heureuse, si on pouvait conserver toujours un mari comme Philippe et un frère comme Maurice. »

Peut-être, au fond du cœur, aurait-elle volontiers interverti les rôles qu'elle leur donnait; mais c'était une de ces femmes fières et droites qui cherchent leur bonheur dans l'accomplissement de leur devoir et qui l'y trouvent.

Cependant Philippe observa dans sa conduite avec Maurice une nuance qui lui donna à penser que quelque chose qu'il ne savait pas s'était passé dans la journée. Un sentiment de pitié se mêlait à la tendresse vigilante dont elle ne cessait pas de l'entourer. On aurait dit qu'elle avait quelque chose à lui faire oublier. Philippe se réserva d'interroger sa femme quand ils seraient seuls.

« C'est vrai, dit Laure. Je le voyais si malheureux que je n'ai pu résister à l'envie de faire une dernière tentative auprès de M. et de Mme Sorbier. Ce matin, au point du jour, je suis partie pour la Colombière.... On m'a bien introduite auprès d'eux; malheureusement ils avaient du monde à déjeuner.

— Alors ils n'ont pas eu le temps de vous écouter?

— Maurice ne le sait pas, et malgré moi cependant je cherche à le consoler. »

Digitized by Google

Pendant quelques jours, Maurice parut mieux et sembla reprendre un peu de force. Seulement il demandait presque chaque jour si le facteur n'avait rien apporté pour lui; mais au bout d'un mois Ernest reconnut les premiers symptômes de cette maladie terrible que les médecins appellent la phthisie galopante, et que de longs ennuis et de cruels chagrins peuvent déterminer. Il s'en ouvrit à Philippe. « Il n'y a pas de remède, dit-il; le mieux qui puisse arriver, c'est qu'elle aille vite, il souffrira moins. »

Philippe crut de son devoir de demander à Maurice s'il voulait faire appeler Sophie. Au nom de sa femme, Maurice eut encore la force de pâlir. Il se recueillit un instant. « Non, dit-il ensuite; si elle ne venait pas, cela me ferait trop de mal. »

La saison devint pluvieuse. Quinze jours après, Maurice fut au plus mal. Il ne pouvait presque plus se lever. On voyait bien que ses heures étaient comptées. Un soir, au soleil couchant, il pria Laure d'ouvrir la fenêtre, d'où la vue s'étendait sur la forêt de Compiègne. La cime des arbres était éclairée, ainsi que les tours écroulées de Pierrefonds. Une bande de nuées violettes fermait l'horizon. Toutes les teintes du soir se fondaient dans le ciel, plein tout à la fois d'ombre et de lumière. « Que c'est beau! » dit Maurice.

Il prit la main de Laure et l'attira vers lui.

Digitized by Google

« Vous souvient-il de ce jour où je passai à votre doigt cette bague qui me venait de ma mère? dit-il. Vous l'avez donnée, et cependant seule vous étiez digne de la porter.

— Ah! répondit Laure, pouvais-je la garder?

— Je ne veux pas m'en aller sans vous laisser quelque chose qui vous rappelle ce jour. Pourquoi n'ai-je pas entendu le langage que vous me teniez alors? Je sens encore vos doigts s'appliquant à nouer à ma boutonnière ce ruban rouge qui m'arrivait tout à coup. Tenez, j'ai là, dans cette boîte, la croix qui me fut envoyée; prenez-la, et gardez-la en souvenir de moi.... Je n'ai plus guère que cela. »

Laure ouvrit la boîte et la prit sans répondre. Maurice y jeta les yeux.

« A présent que je suis au bout de la route, reprit-il, je puis bien avouer que cette croix me rendit bien heureux, quoique ma conscience me dît tout bas que je ne la méritais guère. Et puis elle me devint chère par le bonheur que je vis briller dans vos yeux.... Poussé par votre voix, je me promis de m'en rendre digne.... Hélas! vous savez comment j'ai tenu cette promesse! »

Il appuya son front sur les mains de Laure et resta quelque temps silencieux; il écoutait les longs gémissements du vent dans les arbres. Laure avait le cœur serré : elle n'osait pas plus parler que Philippe. Au moment où le soleil allait disparaître,

Digitized by Google

Maurice se fit apporter le portrait de Sophie et le regarda. Il l'enveloppa de papier, le cacheta, et écrivit dessus : ***Maurice à Mme de Treuil***, et il signa. Cela fait, il pria Laure et Philippe de s'approcher. Il les entoura de ses bras.

« Embrassez-moi, leur dit-il; peut-être demain n'en aurai-je pas la force. »

Laure sanglotait.

« Ne pleurez pas, reprit-il; je suis plus heureux maintenant que je ne l'étais il y a six mois. »

Il se pencha doucement vers elle et ajouta : « Je ne vous demande pas de penser quelquefois à moi.... Je ne comprends bien tout ce que vous valez que depuis que je m'en vais. »

Philippe se tourna vers la campagne. De grosses larmes qu'il n'avait pas pu contenir coulaient sur ses joues. « Il était jeune, il était bon, et il meurt! » murmura-t-il.

Au commencement de la nuit, Maurice se fit apporter le portrait de Sophie, et, détachant le ruban de velours noir qu'il avait au bras, il le piqua contre le papier avec une épingle. Il prit une plume; et d'une main toute tremblante il écrivit à côté de son nom ce seul mot : *Adieu*. Un grand soupir souleva sa poitrine, et il remit le tout à Philippe. Rien ne le retenait plus à la vie.

Laure voulut allumer une lampe. Maurice la pria de n'en rien faire. Il regardait du côté de la fenêtre,

Digitized by Google

par laquelle on voyait de grandes nuées sombres courir dans le ciel. Un profond silence les entourait; on n'entendait que le bruit de sa respiration. « Qu'il fait noir! » dit-il.

Il se tut et tomba dans une sorte d'assoupissement. Philippe et Laure étaient assis auprès de lui. Vers minuit, Maurice agita les bras, se leva à demi et retomba sur l'oreiller. Laure sauta sur sa main. Elle était presque froide, et Maurice ne respirait plus.

Deux jours après, Mme Sorbier ouvrit une lettre encadrée de noir que lui remit le facteur de la poste. Elle contenait ces quelques mots :

« M. Philippe Duverney a la douleur de vous faire part de la mort de M. Maurice de Treuil, décédé à trente-trois ans à Pierrefonds, près Compiègne.

« Priez pour lui. »

La lettre était adressée à M., Mme et Mlle Sorbier.

FIN.

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

10 Ja'64 MM

REC'D LD

JAN 7 '64-11 AM

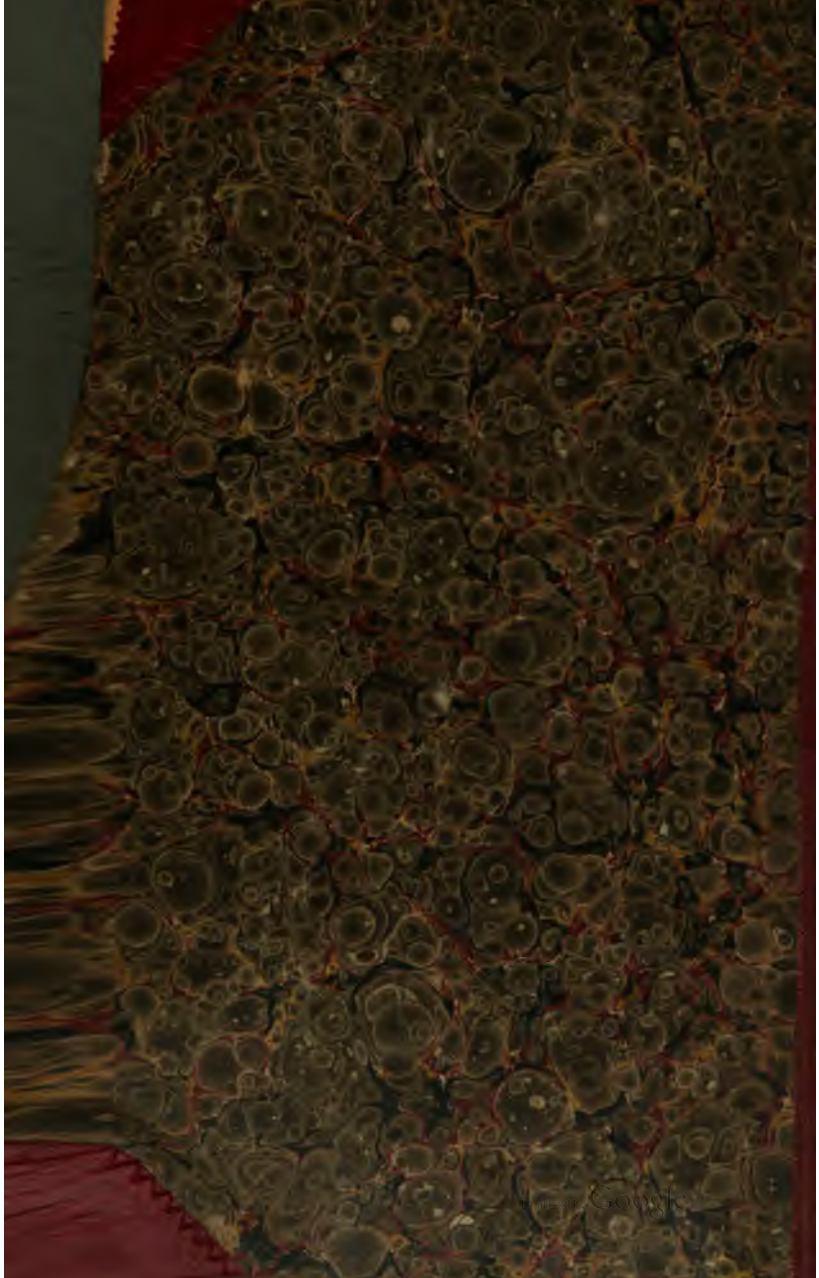
SENT ON ILL

MAY 2 0 1994

U. C. BERKELEY

LD 21A-40m-11,'63
(E1602s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YC177964

Digitized by Google